This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

BD
428
.M177

nouvel examen de la question de l'âme des Bêtes
par de Keranflech. 1767 in 12
analyse sur l'âme des Bêtes (par aumens)
De anima brutorum commentaria. Florentiae
Cajetan, Cambiagi. 1776 in 8°.

Il existe sur ce même sujet un ouvrage de A. D
prêtre (anonyme) intitulé traité de l'ame et de la co
des bêtes par A.D. Lyon. 1676. 8° Amsterdam 1691. in 1
Cet ouvrage est le même que celui qui a paru sous le t
l'ame des bêtes où après avoir démontré la spiritualité
de l'homme l'on explique par la seule machine la sp
les plus surprenantes des animaux par A.D. Lyon an

De la bibliothèque de Mr. Lecomte.

—

1822.

auteur (anonyme) a publié l'analyse sur l'ame des bêtes. Lettres philosophiques amsterdam et Paris. Franck. 1781. in 8°

auteur a publié un ouvrage anonyme sous le titre de entretien sur la nature de l'ame des bêtes 1756 ou 1

Mr. l'abbé Guidi a fait un traité sur le même sujet.

Boullier a fait un ouvrage sur ce même sujet intitulé Essai philosophique sur l'ame des bêtes —
~~Cet ouvrage est je crois de M. Boullier~~

= (voyez dans les œuvres de Voltaire la lettre qui a écrite sous le nom de M. Formey - 1762 -)

Consultez sur ce sujet Bayle. diction. art Ba
le Père Daniel (voyage du monde de Descartes) l'
lucrèce du Cardinal de Polignac et deux épîtres de
Louis Racine et encore l'amusement philosophiq. s
langage des bêtes par le Père Bougeant (anonyme).

(celui-ci)
M. Barbier l'attribue à l'abbé Macy et il cite
du catalogue manuscrit de l'abbé Goujet ainsi conçu
que M. Macy n'est presque que l'éditeur de cet ouvra
paru très bon et que le fond et la forme sont du
Nicole.

Nouvel examen de la question de l'âme des Bêtes
par de Kerauflech. 1767 in 12.
Analyse de l'âme des Bêtes (par Aumont)
De anima brutorum commentaria. Florentiæ
Cajetan, Cambiagi. 1776 in 8.

Il existe sur ce même sujet un ouvrage de A. D
prêtre (anonyme) intitulé traité de l'ame et de la co
des bêtes par A.D. Lyon. 1676. 8° Amsterdam 1691. in 1
Cet ouvrage est le même que celui qui a paru sous le t
l'ame des bêtes où après avoir démontré la spiritualité
de l'homme l'on explique par la seule machine la sp
les plus surprenantes des animaux par A.D. Lyon an

De la bibliothèque de Mr. Lecomte.

—

1822.

auteur (anonyme) a publié l'analyse sur l'ame des bêtes. Lettres philosophiques amsterdam et Paris. France. 1781. in 8°

auteur a publié un ouvrage anonyme sous le titre de entretien sur la nature de l'ame des bêtes 1756 ou 8 in

Mr. l'abbé Guidi a fait un traité sur le même sujet.

Boullier a fait un ouvrage sur ce même sujet intit
Essai philosophique sur l'ame des bêtes —
~~Cet ouvrage est je crois de M. Boullier~~

= (voyez dans les œuvres de Voltaire la lettre qui a écrite sous le nom de M. Formey - 1762 -)

Consultez sur ce sujet Bayle diction. art Ba
le Père Daniel (Voyage du monde de Descartes) l'
Lucrèce du Cardinal de Polignac et deux épîtres de
Louis Racine et encore l'amusement philosophiq. s
langage des bêtes par le Père Bougeant (anonyme).

(celui-ci +
M. Barbier l'attribue à l'abbé Macy et il cite m
du catalogue manuscrit de l'abbé Goujet ainsi conçu
que M. Macy n'est pas que l'éditeur de cet ouvrag
paraît très bon et que le fond et la forme sont du c
Nicole.

histoire critique de l'âme des bêtes par Guer
amsterdam 1749 in 8° – 2 vol.

Essai sur l'âme des bêtes amsterdam 1737
in 12. 2 vol. philosophiq – (Boullier.)

Th. Willis. de anima brutorum.
amstelodami. J. Blaeu. 1672 in 8° –
cum fig. aeneis.

Sbaraglia. Entelechia, seu animae
sensitivae brutorum demonstratae contra
Cartesium – Bologne. 1716 in 4° –

Consultez encore Bayle art. Rorarius –
il cite un grand nombre d'auteurs.

Hieronymi Rorarii, quod animalia bruta
saepè Ratione utantur melius homine

:

Autre édition avec des notes étendues de Ribov
in 8°. helmstad 1728 et à la fin le traité suiv.

Dissertatio historico philosophica de animâ
brutorum auctore G. H. Ribovio.

TRAITÉ
DE
L'AME DES BÊTES.

TRAITÉ
DE
L'AME DES BÊTES,
AVEC
DES RÉFLEXIONS
PHISIQUES ET MORALES

*Par M. l'Abbé M***.*

A PARIS,
Chez P. G. Le Mercier, Imprimeur-Libraire ordinaire de la Ville, rue S. Jacques, au Livre d'Or.

MDCC XXXVII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

TRAITÉ
DE
L'AME DES BÊTES,
AVEC
DES RÉFLEXIONS,
PHYSIQUES ET MORALES.

ARTICLE PREMIER.

De l'incertitude de la plûpart des connoiſſances humaines.

ON ne ſçauroit trop s'étonner de l'orgueil & de la vaine préſomption de l'Homme. Rien n'eſt plus borné que ſes connoiſſances, & cependant il s'imagine que ce qu'il a devant les yeux, n'eſt pas capable de remplir la capacité de ſon eſprit. Il

A

423439

entreprend de franchir l'eſpace immenſe, qui eſt entre ſon Créateur & lui : il aſpire à ſa plus étroite confidence : il veut diſcourir de ſa nature & de ſon eſſence, tantôt avec l'ennuyeux jargon de la Philoſophie, tantôt avec un ſtile enflé, & des expreſſions pleines d'emphaſe ; * tandis que parmi tout ce qui l'environne, la moindre choſe eſt pour lui un abîme où ſon eſprit ſe perd & ſe confond. Il n'a nulle notion certaine de ce qu'il eſt lui-même, & il ne connoît nullement ce qui le compoſe. Il dit qu'il eſt un compoſé d'eſprit & de matiere, & il ne ſçait ce que c'eſt

De l'eſprit & de la matiere.

* Je ne ſçaurois ſouffrir que lorſqu'il s'agit de prouver l'exiſtence ou la providence de Dieu, on ſe ſerve d'expreſſions brillantes & recherchées, qui ſont plus propres à éblouir qu'à perſuader. Ce ſont des vérités que la nature elle-même prêche à tous les Hommes. Il me ſemble qu'on devroit les traiter avec la même ſimplicité. Il s'agit de convaincre par des preuves ſenſibles, & non de flater l'oreille par l'harmonie des ſons.

qu'eſprit & matiere ; car qu'on demande ce que c'eſt qu'un eſprit ? c'eſt, dira-t'on, une ſubſtance immatérielle, ou qui n'a point de parties. Ce que c'eſt que la matiere ? C'eſt un être compoſé de parties. En vérité, ſont-ce là des définitions ? C'eſt, comme ſi l'on diſoit ; un Eſprit eſt ce que n'eſt pas la Matiere, & la Matiere eſt ce que n'eſt pas l'Eſprit : c'eſt-à-dire, qu'elle n'eſt pas indiviſible, parce qu'elle a des parties, & que l'Eſprit eſt indiviſible, parce qu'il n'a pas de parties. Si l'on demande ce que c'eſt que ces parties ? Auſſitôt l'Eſprit ſe perd dans l'infini ; car enfin ces parties n'ont aucunes qualités par leſquelles on puiſſe les définir. Il eſt même impoſſible de concevoir une de ces parties ; puiſque, quelqu'effort que l'on faſſe, ce que l'on concevra ſera toujours un tout compoſé d'une infinité de parties, leſquelles

parties ſeront auſſi compoſées d'une infinité d'autres parties.

Revenons à l'Eſprit. D'autres croyent raiſonner plus juſte, en diſant qu'un Eſprit eſt une ſubſtance penſante. Mais je demande ſi l'on conçoit bien ce que c'eſt que penſer ? Penſer, dira-t'on, c'eſt concevoir des objets : mais ces objets ſont ou matériels ou ſpirituels ; s'ils ſont matériels, comment l'Eſprit peut-il les concevoir, ou ſe les repréſenter ? Quel rapport peut-il y avoir entre une ſubſtance qui n'a point de parties, & qui ne peut être dans un lieu, & une autre qui n'eſt qu'un compoſé de parties, & qui par conſéquent ne peut être repréſentée que dans un lieu ? On ne conçoit pas plus quel rapport il peut y avoir d'Eſprit à Eſprit : car toute relation doit avoir un fondement, ce qu'on ne ſçauroit concevoir dans des choſes qui n'ont point de

parties, & qui ne ſçauroient être dans un lieu. D'ailleurs avant que de dire que l'Eſprit eſt une ſubſtance penſante, il faudroit ſçavoir ce que c'eſt que cette ſubſtance. Je veux bien accorder qu'elle eſt penſante; mais je n'en ſerai pas plus avancé, ſi je ne puis ſçavoir ce qui conſtitue & forme cette ſubſtance.

Quand l'Homme dit qu'il eſt un compoſé d'Eſprit & de Corps, conçoit-il en aucune façon ce qu'il dit? Comment veut-il que deux choſes ſi oppoſées puiſſent s'unir enſemble pour compoſer un tout? Où eſt l'Eſprit pour qu'il puiſſe ſe joindre au Corps? Car l'on ne parle point ici d'une union morale, mais d'une union véritablement Phyſique. Qu'eſt-ce qu'être phyſiquement uni à une choſe, ſi ce n'eſt être dans le même lieu que cette choſe? Comment peut-on le dire de l'Eſprit? puiſque l'Eſprit n'eſt, à propre-

ment parler, nulle part. L'Eſprit eſt préſent à un lieu, dira-t'on, par l'action qu'il exerce ſur un Corps; mais cet effort d'imagination ne me paroît point avoir beaucoup de ſolidité, puiſqu'il ſuppoſe ce qui eſt en queſtion; c'eſt-à-dire, qu'un Eſprit peut agir ſur un Corps, ce qu'on ne ſçauroit concevoir.

De la végétation des plantes.

Oui, tout ce qui eſt en nous, & tout ce qui nous environne ſont autant de miſteres que nous ne ſçaurions comprendre, & ſi nous en avons quelques connoiſſances, il faut avouer qu'elles ſont bien ſuperficielles. Nous avons, par exemple, continuellement devant les yeux les plantes que nous voyons germer & végéter; nous nous croyons fort avancés, lorſque nous avons quelque foible connoiſſance de la végétation; nous croyons avoir donné une grande idée de notre ſcience, lorſque nous avons dit que

l'accroiſſement des plantes vient de ce que le Soleil par ſa chaleur attire le ſuc de la terre dans les pores de la plante ; parce que la chaleur dilatant l'air renfermé dans ces pores, le ſuc de la terre monte y trouvant moins de réſiſtance, & que c'eſt en paſſant par ces pores qu'il acquiert une certaine configuration de parties qui forme un fruit d'une telle couleur, d'une telle figure, & d'un tel goût. Mais ſi l'on demande d'où vient la configuration & l'arrangement des parties qui forment les pores de la plante ? on dira que cela vient de la ſemence, parce que la plante étoit renfermée dans le germe, & qu'en végétant elle n'a fait que ſe développer. Il faut donc que ce germe ait contenu non ſeulement cette plante, mais encore tous les fruits qu'elle portera, & que ces fruits contiennent d'autres plantes avec leurs fruits juſ-

qu'à l'infini. Ainſi un ſeul grain de bled contient actuellement dequoi couvrir non ſeulement la terre, mais encore des millions d'autres terres juſqu'à l'infini. C'eſt ce que les Philoſophes ne peuvent s'empêcher d'accorder : mais en conçoivent-ils la poſſibilité ?

Des Animaux. Nous ſommes environnés d'une infinité d'Animaux d'eſpeces différentes : nous leur voyons faire des actions ſemblables à celles que nous faiſons : nous voyons qu'ils naiſſent, qu'ils croiſſent, qu'ils ſont ſujets aux maladies, enfin qu'ils meurent comme nous : ils nous paroiſſent ſuſceptibles de douceur & de colere, d'amour & de haine, de douleur & de plaiſir, d'ingratitude & de reconnoiſſance, de compaſſion & de dureté de cœur. Les apparences nous portent même à croire qu'ils ſe parlent entr'eux : car les paroles n'étant

rien autre choſe que des ſignes extérieurs dont on ſe ſert pour faire connoître ſes penſées, nous nous perſuadons volontiers que ces créatures ſe ſervent de quelques moyens pour s'exprimer. En un mot, l'on ne voit rien dans l'Homme que l'on ne penſe voir dans les Bêtes; les unes nous paroiſſent prévoyantes & laborieuſes, les autres pareſſeuſes & négligentes, les unes ſages, les autres imprudentes. Les Hommes n'ont jamais pû bien concevoir quelle pouvoit être la ſource de ces qualités, & la cauſe de ces actions. Il n'y a point de ſentiment, quelqu'abſurde qu'il ſoit, qu'ils n'ayent forgé à ce ſujet. Les uns ſe ſont imaginé que les Ames des Bêtes étoient les mêmes que celles des Hommes, & qu'une même Ame paſſoit ſouvent du corps d'un Homme dans celui d'une Bête, & de celui d'une Bête dans celui d'un Hom-

me. Les uns ont dit que les Bêtes avoient des Ames, mais que ces Ames étoient matérielles : les autres, qu'elles étoient ſpirituelles, mais moins parfaites que celles des Hommes. Enfin, que les Bêtes connoiſſoient, mais qu'elles ne raiſonnoient point, Tous ſentimens auſſi inſoutenables les uns que les autres. Ces Philoſophes ſont continuellement en contradiction avec eux-mêmes : car (ſans parler de la Métempſicoſe, ſiſtême qui ſe détruit aſſez de lui-même) que l'on demande à ceux qui diſent que les Bêtes connoiſſent, mais qu'elles ne raiſonnent point; pourquoi un Oiſeau fait ſon nid? pourquoi un Roſſignol chante continuellement pendant que ſa Compagne couve? pourquoi la Fourmi fait ſes proviſions pendant l'Eté? Ils répondront ſans doute qu'un Oiſeau fait ſon nid pour y dépoſer ſes œufs, les cou-

ver, & avoir des petits : que le Roſſignol chante auprès de ſa femelle pour l'amuſer ; & enfin que la Fourmi fait ſes proviſions pendant l'Eté, pour ſe nourrir pendant l'Hiver ; parce que la rigueur de cette ſaiſon l'empêchera de ſortir pour aller chercher de quoi vivre. Selon eux, les Bêtes ſe ſervent donc de moyens pour parvenir à leurs fins ? Faire un nid, y dépoſer des œufs, les couver, ſont les moyens dont l'Oiſeau ſe ſert pour parvenir à la fin qu'il ſe propoſe, qui eſt d'avoir des petits. Il en eſt de même du Roſſignol qui chante auprès de ſa femelle, & de la Fourmi qui fait ſa proviſion. Or il eſt inconteſtable, qu'on ne ſçauroit choiſir un moyen pour parvenir à une fin, ſans être capable de raiſonner. Dire que les Bêtes ne raiſonnent qu'imparfaitement, c'eſt parler contre le bon ſens ; car ſi la rai-

ſon imparfaite eſt l'attribut de l'Ame de la Bête, on peut dire qu'il y a bien des Ames brutes dans des figures humaines, & bien des Ames humaines dans des Corps de brutes; puiſqu'il y a des Animaux qui ont en apparence une raiſon bien plus parfaite, que n'eſt celle de bien des Hommes. Nous voyons bien plus d'apparence de raiſon dans une Abeille, dans une Fourmi, que dans un Enfant qui vient de naître, & dans un Inſenſé. Cependant ces Philoſophes ne diront point que des Enfans, des Imbéciles ne ſont point des Hommes. Mais, diront-ils, les Enfans, les Inſenſés ſont habituellement raiſonnables, ce qu'ils appellent dans leur jargon Philoſophique, être raiſonnable *in actu primo*; mais cela n'empêchera pas que la Mouche à miel & la Fourmi, ſuppoſé qu'elles ſoient capables de connoiſſan-

ce, n'ayent réellement une raiſon plus parfaite que les Enfans & les Inſenſés.

C'eſt à ce ſujet qu'on a fait une diſſertation qui ſervira à prouver l'abſurdité de ces divers ſentimens. On fera voir qu'il eſt abſolument impoſſible d'admettre des Ames dans les Bêtes, & parce que les Philoſophes qui en admettent établiſſent leurs ſiſtêmes ſur le rapport qu'ils voyent entre les actions des Bêtes & celles des Hommes : on fera voir que la plûpart des actions de l'Homme même ſe font par pure machine.

ARTICLE II.

De la Prévention.

CE qui fait que ces Philoſophes ſont ſi attachés à ſoutenir que les Bêtes ont des Ames, c'eſt qu'ils ne ſe ſont pas

appliqués avec assez de réflexion à étudier la Nature. Ils se sont tellement laissés prévenir par l'étude d'une mauvaise Philosophie, que c'est souvent assez inutilement que l'on entreprend de les désabuser, & ce n'est qu'avec beaucoup de peine que l'on en vient à bout.

En effet, on peut dire que rien n'est si difficile que de détromper un mauvais Philosophe, quand une fois il est prévenu en faveur d'un sistême. Comme il n'a pas assez de discernement pour en connoître le faux, ni assez d'esprit pour concevoir les raisons qui le détruisent, il s'affermit de plus en plus dans son opiniâtreté, en faisant des argumens destitués de bon sens, qu'il regarde cependant comme des raisonnemens auxquels tout Homme sensé doit se rendre. C'est pourquoi, on peut dire que l'opiniâtreté est en quelque

façon la fille de l'ignorance; car il eſt certain que plus on avance dans les Sciences, plus on s'apperçoit de la foibleſſe des lumieres de l'Homme & de l'incertitude de ſes connoiſſances; c'eſt ce qui fait qu'on ſe perſuade aiſément qu'on peut ſe tromper, & qu'on fait volontiers attention aux raiſonnemens des gens ſenſés.

J'appelle donc mauvaiſe Philoſophie celle qui apprend aux Hommes à combattre des choſes claires & évidentes, quand elles ne s'accordent point avec leurs préventions, qui ſont ſi fortes dans la plûpart de ceux à qui on donne le nom de Philoſophes, qu'elles ne leur permettent point de ſe défaire de leurs préjugés pour corriger leurs ſentimens, & qu'elles les portent à s'éloigner entierement de la droite raiſon, quoique ce ſoit ſouvent ſans qu'ils s'en apperçoivent;

de ſorte qu'ils violent la Loi ſur laquelle ſont fondées toutes nos connoiſſances naturelles. Ils tâchent d'accommoder leurs raiſonnemens à leurs égaremens: au lieu que c'eſt la raiſon qui devroit leur ſervir de régle pour corriger leurs erreurs, & réformer leurs opinions.

Ils ſe ſont laiſſés prévenir que les Bêtes ont des Ames, qu'un Chien, par exemple, connoît les objets, qu'il les voit, qu'il ſent du plaiſir & de la douleur; pourvû qu'on leur accorde ce Siſtême, ils ſe mettront peu en peine de tomber dans quelque inconvenient que ce puiſſe être: il n'y aura point d'abſurdité qui leur faſſe peur, point de fâcheuſe conſéquence qui les embarraſſe. Qu'on leur diſe, que connoître, voir, ſentir, ſont des actions purement ſpirituelles; & des productions d'un véritable eſprit, & d'une Ame qui ne peut être

différente

différente de la leur ; c'eſt ce qui ne les ébranle point : Qu'on leur diſe qu'on ne peut avoir de connoiſſance, ſans avoir du raiſonnement : parce que les conſéquences qu'on prend ordinairement pour des raiſonnemens, ne ſont que de véritables connoiſſances ; par exemple, ſi un Chien connoît qu'un morceau de viande vaut mieux qu'un morceau de pain ſec, & qu'il connoiſſe qu'il lui eſt avantageux de manger ce qui lui eſt meilleur, pourquoi ne connoîtra-t'il point qu'il lui eſt avantageux de manger le morceau de viande, en laiſſant le morceau de pain ſec ? Or, c'eſt là ſans doute un raiſonnement, que le Chien eſt capable de faire, s'il eſt capable de connoître : & s'il eſt capable de raiſonner, il eſt certain qu'il a une Ame ſemblable à celle des Hommes ; ce qu'on ne ſçauroit admettre à cauſe des fâcheuſes

conſéquences qu'on en pourroit tirer; cela ne les embarraſſe nullement; car il faut abſolument que les Bêtes ayent des Ames, qui connoiſſent, qui ſentent du plaiſir & de la douleur, comme celles des Hommes.

Il eſt certain que cette erreur tire ſon origine de ce que ne s'étant point appliqué à étudier la nature de l'Homme & celle de la Bête, l'on n'a jamais bien diſtingué le corps de l'eſprit, ni les propriétés de l'un & de l'autre. Cependant il y a eu des gens, qui n'ont pû ſouffrir, qu'ayant la réputation de Philoſophes, on crût qu'il y eût quelque choſe dans la nature qu'ils ignoraſſent. Ainſi ils ont voulu parler de tout; & comme il y avoit beaucoup de choſes dont ils ne connoiſſoient point la nature, ils ont été contraints de parler ſelon leurs préjugés; & comme les préjugés ſont preſque tous faux, il ne leur

a pas été poſſible d'éviter l'erreur. Ainſi ils ont ſuivi le cours de leurs abſurdités ridicules. Ils ont vû que les actions des Bêtes étoient ſemblables à quelques-unes de celles des Hommes, il n'en a pas fallu davantage à des Philoſophes, qui ne s'arrêtent qu'aux apparences, pour conclure, comme ils ont fait, qu'il y avoit une Ame dans les Bêtes qui les leur faiſoit faire; parce qu'ils ont ſuppoſé que l'Homme n'en faiſoit point dont l'Ame ne fût la cauſe. Ainſi ils ont attribué aux Bêtes ce qui ne convient qu'aux Hommes, comme ils l'auroient pû remarquer, s'ils ſe fuſſent mieux connu eux-mêmes, & s'ils euſſent fait un meilleur uſage de leur raiſon.

ARTICLE III.

Des Principes des Connoiſſances Humaines.

MAis après tout, s'ils ont un deſir ſincére de connoître la vérité, il eſt aiſé de les détromper ; & pourvû qu'ils ſoient dans la réſolution de renoncer à leurs préventions, pour ne conſulter que le bon ſens, & n'écouter que la raiſon, il ne ſera pas impoſſible de les tirer d'erreur. On ne leur demande pour cela que deux choſes, qu'un Homme tant ſoit peu raiſonnable ne ſçauroit refuſer.

La premiere, qu'ils accordent tout ce qui ſera clair & diſtinct.

La ſeconde, qu'ils n'accordent que ce qui ſera clair & diſtinct.

Pour la premiere, il eſt comme impoſſible de n'en pas conve-

nir ; puiſque c'eſt certainement ſur quoi roulent toutes les Sciences, & qu'on ne peut avancer dans la connoiſſance d'aucune choſe, ſans ſuppoſer comme inconteſtable tout ce qui eſt clair & diſtinct ; car, ſi je n'étois aſſuré que tout ce que je conçois clairement & diſtinctement eſt vrai, comment pourrois-je ſçavoir, par exemple, que ſi des grandeurs égales, on en ôte d'égales, les reſtes ſeront égaux ? puiſque je ne l'affirme que parce que je conçois clairement & diſtinctement que cela eſt ainſi, & que je ſuis perſuadé que tout ce que je conçois clairement & diſtinctement eſt vrai. C'eſt de quoi il eſt impoſſible de douter ; autrement, ſi me ſervant de ma raiſon, qui eſt la ſeule régle que Dieu m'ait donné pour connoître naturellement la vérité, il arrivoit néanmoins que je me trompaſſe, & que ce que je con-

çois clairement & distinctement ne fût pas vrai, il faudroit rejetter la cause de mon erreur sur Dieu même, c'est-à-dire, que ce seroit lui-même qui me tromperoit, parce qu'il m'auroit donné pour juger des choses une régle fausse, qui me feroit prendre pour vrai ce qui seroit faux.

Sur quoi seroit donc fondée la certitude de notre Réligion? Car la Religion est un Culte, par lequel nous reconnoissons le souverain domaine d'un Etre suprême. Avant que de rendre ce Culte, il faut que nous soyons surs de l'existence de cet Etre. Si nous n'avons aucuns principes certains sur lesquels nous puissions nous appuyer pour connoître la vérité, comment pourrons-nous être persuadés que c'est lui-même qui nous a prescrit ce Culte, & qu'il est de notre intérêt de le suivre? Dans la Religion, dit-on, nous ne devons suivre

que la Foy : mais la Foy elle-même, ne doit-elle pas être fondée ſur la raiſon ? Car enfin, ce n'eſt pas être raiſonnable que de croire ſans raiſon. L'Homme ſage ne croit point ſans y être engagé par des motifs évidens. Lorſque je crois un Miſtére, j'avoue que je ne le conçois pas ; parce qu'un Miſtére eſt une choſe qui eſt au-deſſus de ma raiſon : mais ma raiſon me dit que Dieu a révélé ce Miſtére, & que je dois croire tout ce que Dieu a révélé : parce qu'il eſt évident que rien ne pouvant borner ſes perfections, il eſt infiniment parfait ; & qu'étant infiniment parfait, il ne ſçauroit ni ſe tromper, ni nous tromper ; & cela fondé ſur ce que je conçois clairement & diſtinctement l'éxiſtence d'un premier Etre, de qui dépendent tous les autres êtres.

Il eſt donc conſtant qu'il n'y a

point d'autres régles pour s'assurer que l'on connoît ou que l'on ne connoît pas la vérité des choſes, que l'on peut naturellement connoître, que de conſulter la raiſon, & les idées claires & diſtinctes, que l'on a des choſes, ſans ſe laiſſer prévenir. On verra dans la ſuite ſi ceux qui donnent des Ames aux Bêtes, l'ont fait; & on pourra juger s'ils ont conſulté leur raiſon. Il faut encore remarquer qu'il n'eſt pas ſeulement néceſſaire d'admettre ce que l'on conçoit clairement & diſtinctement, mais il eſt de très-grande conſéquence de ne pas accorder ce que l'on ne conçoit pas de même; car comme on ne ſçauroit faire de progrès dans la connoiſſance d'aucune choſe, ni rien prouver à un homme qui par opiniâtreté ne veut point demeurer d'accord de ce que l'on conçoit clairement & diſtinctement; ainſi quand on accorde ce qu'on ne

conçoit

conçoit pas clairement & distinctement, on se trompe presque toujours, ou dumoins, s'il arrive qu'on dise vrai, ce n'est que par hazard; ce qui s'appelle plûtôt deviner, que philosopher.

Que ceux, qui soutiennent que les Bêtes ont des Ames, reçoivent ces deux conditions, ils verront dans la suite qu'il n'y a point de Philosophie plus remplie d'erreurs, que celle qu'ils soutiennent sur le sujet dont il est question. Ils reconnoîtront qu'ils n'ont jamais entendu ce qu'ils disent, & seront enfin obligés de tomber d'accord, que quand même on supposeroit que les Bêtes ont une Ame, telle qu'ils prétendent, ils se sont encore trompés en croyant qu'il est plus facile d'expliquer par-là leurs actions, que si elles n'en avoient point. Ils pourront remarquer par ce que l'on dira dans la suite, que le Corps même de l'Homme,

quoiqu'animé, ne laisse pas néanmoins d'être une véritable machine, & que par conséquent ils ont dû demeurer d'accord, que le Corps de la Bête en est aussi une; qu'il est d'ailleurs impossible de concevoir ce que c'est que cette Ame qu'ils prétendent être dans les Bêtes; que leurs différens jugemens touchant sa nature, sont pleins d'absurdités, & que c'est, par exemple, un paradoxe insoutenable, que de dire, que l'Ame des Hommes ne différe de celle des Bêtes, que comme celle d'un Homme sçavant différe de celle d'un ignorant, comme on trouve en effet des Gens qui commencent à le dire; que les Ames sont égales dans tous les Hommes, & que la différence qu'il y a entre les Hommes, laquelle on croit ordinairement venir de l'Esprit, ne vient véritablement que du Corps. Nous aurons occasion

d'expliquer, comment d'ignorant on devient ſçavant, & comment de ſçavant on devient ignorant, comment ſe font les Senſations : l'on verra qu'elles ne ſe peuvent faire dans les Bêtes. Enfin on expliquera par des Principes clairs & évidens leurs différentes actions.

Voilà les choſes dont il faut donner quelqu'idée & tracer un crayon groſſier, où l'on croit ſe devoir étendre ſur l'explication des actions de l'Homme; parce que c'eſt du rapport que celles des Bêtes ont avec elles, que l'on prend occaſion de dire que les Bêtes ont des Ames.

Quand ces Philoſophes nient que les Bêtes ſoient des Machines, ils devroient du moins diſtinguer leur Corps de l'Ame qu'ils leur donnent, puiſqu'ils ſont obligés d'avouer, que ce Corps diſtingué de cette Ame prétendue eſt auſſi-bien que le Corps de

Le Corps de l'Homme auſſi-bien que celui de la Bête ſont de pures machines.

l'Homme une Machine ; car enfin en peut-on douter, en considérant dans le corps de la Bête, aussi-bien que dans celui de l'Homme un si merveilleux arrangement d'os, de nerfs, de muscles, & de tant d'autres parties qui sont situées avec tant de proportion, que les unes étant mues, peuvent en faire remuer d'autres, comme on le peut voir par les yeux, pour peu que l'on ait de connoissance de l'Anatomie & des Méchaniques? Tout y est disposé de la maniere du monde la plus propre pour produire tous les effets que nous y voyons. Le pié tient à la jambe, la jambe à la cuisse, & la cuisse au gros du corps par le moyen de certains nerfs qui joignent ensemble tous ces membres. Les bouts des os sont ronds & emboités les uns dans les autres, afin que la machine se remue plus facilement. Il en est de même du bras. Il n'y

a pas un doigt dans la main qui n'ait un nerf au-dehors & un autre au-dedans, qui ſert à l'ouvrir & à la fermer ; les côtes ſont diſpoſées de maniere que l'Homme & la Bête ſe peuvent plier ſans incommodité ; le col n'eſt compoſé que de nerfs fort pliants, afin que l'Homme puiſſe tourner la tête de quelque côté qu'il voudra : parce qu'autrement les yeux, qui ſont les ſentinelles du corps, n'euſſent pû faire leurs fonctions comme il faut ; & ſi le col eût été compoſé de parties dures & inflexibles, il eût fallu que l'Homme eût tourné le corps tout entier pour regarder à droit & à gauche.

Si l'on conſidére le dedans du corps, on verra des poulmons, qui ſervent à la reſpiration en s'enflant & en ſe déſenflant à peu-près comme fait un ſoufflet. On trouvera dans la gorge deux conduits, par l'un deſquels les

viandes deſcendent dans l'eſtomach, & l'autre par où paſſe l'air qu'on reſpire pour aller dans les poulmons rafraîchir le ſang; & à l'orifice de ce dernier, on verra un petit cartillage qui traverſe diamétralement ce conduit, & qui étant ébranlé par l'air qui ſort du poulmon, produit la voix, de même que fait un tuyau d'Orgue, laquelle étant articulée par les différens mouvemens de la langue, des dents & des lévres, forme les ſillabes & les mots dont les Hommes ſe ſervent pour faire connoître leurs penſées. Si le Corps de l'Homme étoit Diaphâne, on appercevroit tout cela diſtinctement: on verroit lors qu'il parle, une infinité de nerfs qui ſe remuent; les uns, par exemple, font toucher le bout de la langue au Palais pour prononcer des ſillabes où il ſe rencontre de certaines lettres; d'autres la font toucher aux dents, parce que cette diſpoſi-

tion eſt néceſſaire pour prononcer, par exemple, des ſillables où il ſe rencontre des C C.

C'eſt une choſe admirable que cette Méchanique qui s'opére dans un Homme qui chante à livre ouvert quelque air extrêmement vif, & qui accompagne ſa voix de quelque inſtrument! ſi on pouvoit appercevoir ce qui ſe paſſe dans l'intérieur de ce Muſicien, on verroit une multitude prodigieuſe d'eſprits animaux, qui déterminés par la lumiere réfléchie de chaque lettre, de chaque ſillabe, & de chaque note ſur la retine de ſon œil, remuent une infinité de nerfs; les uns pour former les différentes articulations, les autres pour tendre ou lâcher le cartillage dont on vient de parler, pour produire les différens tons, & d'autres pour remuer les doigts, de maniere que l'inſtrument s'accorde avec la voix.

& le tout avec quelle rapidité !

ARTICLE IV.

Différens ſentimens de ceux qui diſent que les Bêtes ont des Ames.

ON ne peut ſe diſpenſer de dire que ce corps dont les parties ſont compoſées avec un art ſi merveilleux, ne ſoit une véritable Machine. Voilà ſur quoi ceux, qui ſont ſi opiniâtres à ſoutenir que les Bêtes ne ſont pas des Machines, devroient faire réflexion. Mais je conviens avec eux, que la queſtion eſt de ſçavoir ce qui donne le mouvement à cette Machine; & ce qui lui fait faire toutes les actions que nous lui voyons faire. Tous les Philoſophes, au moins la plûpart, diſent que c'eſt une Ame qui produit dans les Bêtes tout ce que nous voyons

d'elles ; mais il leur eſt impoſſible de dire ce que c'eſt que cette Ame. Tout ce que Dieu a créé dans les ſix jours qu'il employa à tirer le monde du Néant, ſe réduit à deux choſes ; au corps, qui eſt une ſubſtance étendue, & à l'eſprit, qui eſt une ſubſtance qui penſe, qui connoît, qui juge, qui doute, qui ſent de la douleur & du plaiſir. * Qu'ils choiſiſſent lequel ils voudront du corps & de l'eſprit pour en faire une Ame à une Bête, qui puiſſe remuer une Machine, & ſoit la cauſe de toutes ſes actions. Or il faut néceſſairement qu'ils ſe réduiſent à l'une

* Quoique nous ayons dit au commencement que l'on ne ſçauroit comprendre, comment un eſprit peut penſer, il eſt cependant certain que nous avons en nous une ſubſtance ſpirituelle & penſante ; car il ſe paſſe en nous des choſes qui ne peuvent avoir pour cauſe qu'une ſubſtance immatérielle. D'ailleurs, Dieu a créé l'Ame ſéparément du corps : il l'a créée à ſon Image & à ſa reſſemblance, en ce qu'elle eſt comme lui ſpirituelle & intelligente.

ou à l'autre de ces deux choſes: car il n'eſt pas juſte que pour donner une Ame aux Bêtes, par laquelle ils expliquent leurs actions à leur mode & ſelon leurs préjugés, ils fabriquent un nouvel Etre à leur fantaiſie, ſans ſçavoir quel il eſt, & ſans qu'on en puiſſe avoir aucune idée.

Que diſent-ils donc quand on leur demande ce que c'eſt que l'Ame d'une Bête? Les uns diſent, que cette Ame eſt matérielle, mais qu'elle n'eſt point matiere; d'autres, que c'eſt une matiere, mais fort ſubtile, qui connoît, qui voit, & qui ſent comme nous de la douleur & du plaiſir: les autres, que c'eſt un Eſprit, mais groſſier & matériel; on en trouve même qui diſent, que c'eſt une Ame qui ne différe de la nôtre, que comme celle d'un ignorant différe de celle d'un Homme ſçavant. Il n'y a point de doute qu'ils n'ayent eux-mêmes honte de ces

bifareries. Mais, diſent-ils, il faut qu'il y ait une Ame dans les Bêtes qui connoiſſe; car autrement on ne pourroit rendre raiſon de toutes leurs actions, dont quelques-unes ſont ſi ſurprenantes, qu'il paroît impoſſible qu'elles les faſſent ſans connoître. Ainſi l'on voit qu'ils ne donnent pas des Ames aux Bêtes, parce qu'ils voyent qu'elles en ont; mais parce qu'ils croyent que ſans elles, on ne peut expliquer leurs actions. C'eſt de même que ſi un Homme ne ſçachant point la cauſe pour laquelle un jet d'eau s'éleve à une hauteur conſidérable, vouloit opiniâtrement ſoutenir qu'il y a un Homme ſous le baſſin qui pouſſe l'eau avec violence.

ARTICLE V.

Réfutation du ſentiment de ceux qui diſent que l'Ame des Bêtes eſt matérielle, quoiqu'elle ne ſoit point matiere.

MAIS examinons préſentement le ſentiment de ceux qui diſent que l'Ame des Bêtes eſt matérielle, quoiqu'elle ne ſoit point matiere. Lorſqu'on dit à ces Philoſophes que l'on ne comprend point comment une choſe peut être matérielle ſans être matiere; ils répondent que cela eſt cependant très naturelle; l'étendue, diſent-ils, eſt matérielle, & cependant elle n'eſt point matiere. Peut-on rien de ſi abſurde que ce raiſonnement? comme ſi l'étendue d'un corps, d'une planche, par exemple, de trois pieds en longueur, étoit autre choſe qu'une planche longue de

trois piés ; comme ſi la courbure de mon doigt étoit autre choſe que mon doigt courbé : car telle ou telle étendue eſt auſſi accidentelle à la matiere que la courbure l'eſt à mon doigt. D'ailleurs, cette Ame matérielle ne ſçauroit être autre choſe que la forme de la matiere : or la forme de la matiere n'eſt préciſément que la diſpoſition des parties de la matiere. Alors cette ame prétendue ne ſera qu'une diſpoſition méchanique du corps de la Bête, qui ne ſera qu'un accident modale de la matiere, comme telle ou telle figure imprimée ſur de la cire : car, ſelon le ſentiment des Philoſophes, la matiere eſt par tout la même & les corps n'en ſont que les différentes modifications. Il ne ſe trouve de différence dans la matiere que par rapport à nous, c'eſt-à-dire, qu'autant qu'elle fait ſur nous de différentes im-

ne ſçavant eſt égale à celle d'un ignorant ; celle d'un Homme débauché à celle d'un Homme tempéré ; celle d'un fou à celle d'un ſage ; enfin, celle des plus grands héros, à celle des moindres femmes. Les Ames ſortent toutes des mains de Dieu, il les crée toutes égales. Quelle apparence qu'il en faſſe une groſſiere & ſtupide pour un Payſan, une ſubtile pour un Philoſophe, une fiére pour un Eſpagnol, & une chicaneuſe & ruſée pour un Normand? On pourroit peut-être dire, que c'eſt dans le corps de ces Hommes qu'elles deviennent telles, & qu'elles acquierent ces qualités ; mais ce n'eſt pas connoître la nature de l'eſprit qui eſt incapable de changement & d'altération ; car, quoique l'Ame ne ſoit pas une portion de la Subſtance divine, néanmoins, comme on peut dire qu'elle eſt en quelque façon, comme

comme une émanation de la Divinité, elle en conſerve encore les traits & les caractéres. Le Fils de Dieu n'avoit ni plus ni moins de perfection dans le ſein de la ſainte Vierge, que lorſqu'il prêchoit ſur la Montagne, ni plus ni moins de gloire dans la Crêche que ſur le Thabor, ni plus ni moins de puiſſance entre les mains des Soldats que dans le Ciel aſſis à la droite de ſon Pere. La Divinité a toujours été la même, quoiqu'elle ait été jointe tantôt au corps d'un Enfant, tantôt à celui d'un Homme parfait, tantôt à un corps perſécuté & maltraité, tantôt à un corps glorieux & triomphant. De même l'Ame n'eſt ni plus ni moins parfaite dans le corps d'un Enfant, que dans celui d'un Homme parfait. En un mot, elle eſt toujours la même dans tous les lieux, dans tous les tems, dans tous les Hommes & dans tous

les âges. Enfin, rien n'eſt plus certain que ce qui eſt Eſprit ne peut changer; car tout changement ne vient que d'un différent arrangement de parties; or l'Ame n'ayant aucune partie, elle ne ſçauroit être ſujete au changement. C'eſt ſur cette raiſon que ſont fondés les Théologiens pour prouver que l'Ame eſt immortelle de ſa nature : Car tout ce qui eſt ſujet au changement, eſt ſujet à la deſtruction. La deſtruction n'étant rien autre choſe que la diſſolution des parties, l'Ame qui n'a point de parties, ne peut être ſujete à cette diſſolution, ni par conſéquent au changement. Lorſque Salomon dit dans la Sageſſe, qu'il a eu une bonne Ame en partage, cemot d'Ame ſe prend là pour tempérament & pour naturel; car ſon Ame n'étoit pas naturellement meilleure que celle d'Achab, qui fut, ſelon le témoi-

gnage de l'Ecriture, le plus méchant Prince qui ait regné ſur Iſraël. Mais, dira-t'on, ſi toutes les Ames ſont égales, d'où vient donc cette différence, qui ſe trouve entre les Hommes, que les uns ſont ſtupides, & les autres ſpirituels; les uns ſont extravagans, les autres ſages & judicieux; les uns ſuſceptibles de joie, les autres de triſteſſe; les uns courageux, les autres lâches & timides? D'où vient que les Filles ont ordinairement plus de pudeur que les Hommes, & d'où vient auſſi qu'il s'en trouve d'effrontées? d'où vient qu'on voit des Hommes qui ont les qualités des Femmes, qui ſont lâches, qui aiment l'oiſiveté & qui n'ont l'eſprit rempli que de bagatelles? Qu'il y a des Femmes au contraire, qui ont les qualités des Hommes, qui ſont entreprenantes & laborieuſes?

ARTICLE VII.

D'où vient la différence des caracteres dans les Hommes.

AVant que d'expliquer ceci, il faut remarquer que Dieu a créé non ſeulement l'Homme, mais toutes choſes avec de certaines loix & de certaines conditions, qui n'ont point d'autres cauſes, & dont il n'y a point d'autre raiſon que ſa pure volonté. Ainſi la Loi qu'il a établie, eſt que l'Ame aimera ſon Corps, & cet amour l'engage à éloigner tout ce qui lui eſt contraire, & à rechercher tout ce qui lui eſt conforme. Or tout ce qui lui eſt contraire eſt généralement tout ce qui diviſe ſes parties, ou tout ce qui tend à leur diviſion; & ce qui lui eſt conforme, eſt ce qui peut l'entretenir dans l'état où Dieu l'a

mis, & l'a confié à la garde de l'Ame où il veut qu'il subsiſte par la loi naturelle qu'il a établie pour toutes les créatures : car il eſt certain que Dieu a créé toutes choſes pour leur conſervation. Mais, dira-t'on, ſi l'Ame en vertu de cette loi, ne recherchoit que ce qui eſt conforme au Corps, il s'enſuivroit que l'Homme ne deſireroit jamais ce qui lui eſt contraire ; pourquoi, par exemple, un Homme boiroit-il avec excès, puiſque l'excès du vin ne tend qu'à la deſtruction de ſon Corps. Il eſt aiſé de répondre à cette difficulté, qui paroît d'abord avoir quelque choſe de ſpécieux. Un yvrogne boit avec excès, parce qu'il s'eſt accoutumé au vin ; alors ce n'eſt pas l'effet que le vin produit ſur les parties eſſentielles du Corps, qui fait plaiſir à l'Ame : mais l'habitude, c'eſt-à-dire, que le vin en touchant au palais de cet

Homme, détermine les esprits animaux à passer par des traces d'autant plus profondes & faciles, qu'ils y auront repassé plus de fois, & alors le vin produit un mouvement conforme à la disposition du Corps. C'est ce que nous expliquerons, en parlant des actions d'habitudes. Mais, dira-t'on encore, pourquoi de certaines choses contraires au Corps font-elles plaisir à l'Ame, quoique nous ne les goûtions que pour la premiere fois? Je réponds que cela vient ou de la mauvaise disposition du Corps, ou du déréglement du tempérament. Un hydropique, par exemple, boit avec plaisir, quoique ce qu'il boit lui nuise; c'est que son tempérament est dérangé. L'intention de l'Ame, s'il est permis de parler ainsi, est de rafraîchir un sang échauffé, & d'éteindre un feu qui brûle l'estomach; mais

la mauvaiſe diſpoſition du Corps rend pernicieux le remede que l'Ame deſire.

Dieu a donc voulu que pour la conſervation du Corps l'Ame agît dépendamment du Corps auquel elle eſt jointe, & conformément à ſa diſpoſition & à ſon tempérament : deſorte que le Corps & le tempérament ſont à l'Ame, ce qu'un inſtrument & ſa diſpoſition ſont à un Ouvrier ; car comme l'Ouvrier agit toujours ſelon la diſpoſition de ſon inſtrument, ainſi l'Ame agit toujours ſelon la diſpoſition du Corps.

Cela étant ainſi, il eſt facile de connoître que toutes les différences que l'on remarque dans les Hommes, viennent des différens tempéramens de leurs Corps, & nullement de leur Ame. Or ce qu'on appelle tempérament, eſt le mélange du chaud & du ſec, du froid & de

l'humide ; de ſorte que ſi un Homme eſt d'un tempérament chaud & ſec, il ſera d'une certaine humeur, & propre à une autre choſe, que ſi le chaud ſe rencontroit joint à l'humide, & le ſec au froid ; & comme il y a une infinité de combinaiſons & de dégrés dans ces qualités, c'eſt delà, & non du côté de l'Ame, que vient une infinité de tempéramens, & de différens Eſprits.

En effet, on peut dire avec raiſon, que les caractéres ſont auſſi différens que les phiſionomies ; car, comme on ne ſçauroit trouver deux viſages qui ſe reſſemblent parfaitement : parce que les traits, qui les compoſent, ont une infinité de combinaiſons différentes : ainſi les qualités qui forment les caractéres, ayant auſſi une infinité de combinaiſons, il n'y a point de caractéres parfaitement ſemblables.

Si

Si l'on veut donc ſçavoir pourquoi un Homme eſt, par exemple, vindicatif & cruel ? c'eſt qu'il y a dans ſon Corps beaucoup de bile, qui venant à être agitée & à s'enflâmer par l'impreſſion de certains objets, met par cette agitation le corps dans un état violent, & produit des mouvemens qui lui ſont contraires : & comme nous avons dit, que l'Ame aime ſon Corps par la Loy du Créateur, elle cherche par conſéquent à appaiſer ces mouvemens de colére, qui lui font de la peine. Comme ces mouvemens ne s'appaiſent ordinairement que par des actions de vengeance & de cruauté, voilà d'où vient que l'Homme eſt vindicatif & cruel. On peut dire la même choſe de la haine & des autres paſſions ; car il eſt évident que c'eſt du tempérament que viennent les vertus naturelles

& les vices dans l'Homme. C'eſt par exemple, du tempérament chaud & ſec, que viennent les actions d'incontinence & de colére; c'eſt du tempérament froid & humide que viennent la pareſſe, le chagrin & la ſtupidité; de ſorte que l'on pourroit dire en quelque façon, que ce ſeroit plûtôt aux Médecins à régler la Morale, qu'aux Prédicateurs & aux Confeſſeurs. Car, ſi un Médecin peut changer par ſes remédes, le tempérament d'un Yvrogne, comme en le rafraîchiſſant & en lui ôtant la chaleur qui lui brûle l'Eſtomach, ou en lui donnant du dégoût pour le vin, il eſt conſtant qu'il deviendra tempérant. De même, ſi l'on modére le tempérament chaud & ſec d'un débauché, il deviendra chaſte. Saint Paul ſçavoit ſans doute cette Philoſophie, lui, qui pour

remédier aux mouvemens de la chair, traitoit rudement ſon Corps, comme il le dit lui-même, & le réduiſoit en ſervitude. La raiſon de cela eſt qu'il n'y a rien qui diminue davantage la chaleur & la force du Corps, que de le mortifier par le jeûne & les diſciplines; comme il n'y a rien qui ſoit plus capable d'allumer le feu de la concupiſcence que le vin & la bonne chere.

Vinaque cum bibulas ſparſêre cupidinis alas
Permanet, & capto ſtat gravis ille loco.

Tùm veniunt riſus, tùm pauper cornua ſumit,
Tùm dolor & curæ, rugaque frontis abit.

Illic ſæpè Animos Juvenum rapuêre Puellæ,
Et Venus, in venis, ignis in igne furit.

Il ne faut pas croire que les Vertus que l'on acquiert par les remédes des Médecins, qui ſont purement naturels, ſoient méritoires devant Dieu, à moins que ce ne ſoit par un mouvement de la grace de Jeſus-Chriſt que l'on ait pris ces remédes; encore n'en ſera-t'on récompenſé que comme d'un bon deſſein que l'on a eu de ſe délivrer d'un combat auquel on n'a pas eû la préſomption de vouloir être expoſé. Il faut que ce ſoit la Grace de Jeſus-Chriſt qui nous préſerve du combat, qui nous en délivre, ou qui nous y faſſe remporter la victoire. Il en eſt de même de ceux qui ſont naturellement vertueux, & dont la complexion & le tempérament ne les portent point au deſordre. Il ne faut pas, par exemple, qu'une perſonne qui naturellement n'aime pas le vin,

mette cette ſobriété au nombre des vertus chrétiennes. Une perſonne exténuée par une longue maladie, par la fréquente réitération des ſaignées & des remedes, qui ne reſſent peut-être pas le moindre mouvement déréglé, ſe tromperoit de croire que ſa continence lui fût méritoire. Il ſera à la vérité récompenſé du mal qu'il aura ſouffert pour l'amour de Dieu, mais il ne doit pas attendre que Dieu lui tienne compte des débauches dont il ſe ſera abſtenu.

Ainſi il ne faut point qu'un Homme qui aura eu toute ſa vie tout à ſouhait, ſans avoir jamais été contredit de perſonne, prétende récompenſe pour ne s'être jamais mis en colere contre ſon frere. Il n'y a point de couronne ſans victoire, point de victoire ſans combat, de

combat ſans tentation, & preſque point de tentations ſans le tempérament du Corps qui nous porte à des actions qu'il a plû à Dieu de défendre. Comme notre tempérament vient de nos parens, de la diſpoſition de l'air où nous ſommes nés, des viandes dont nous nous ſommes nourris, & du régîme que nous avons tenu, on peut dire que ces choſes ſont ſouvent cauſe de notre damnation, comme notre ſalut dépend principalement de la grace de Jeſus-Chriſt; c'eſt la grace qui donne à l'Ame la force de réſiſter à la violence d'un tempérament déréglé; ſans la grace, comme nous l'avons expliqué, l'Ame ſuit naturellement les diſpoſitions du Corps auquel le Seigneur l'a unie. Ainſi les mouvemens de ce Corps ne manquent preſque

point de la porter à ces ſortes d'actions, à moins qu'on ne change ce tempérament, ou que la grace de Jeſus-Chriſt ne nous donne la force de le ſurmonter.

Il me ſemble que c'eſt dans ce Syſtême que l'on peut expliquer le plus naturellement, comment il ſe peut faire que nous ſubiſſions tous la peine du péché de notre premier pere. Adam avant ſa déſobéiſſance étoit exempt de paſſions violentes & du péché, de maladies & de la mort; parce que le froid & le chaud, le ſec & l'humide étoient en lui dans un parfait équilibre: & cela ſans doute, parce que les Elémens étoient dans une paix profonde & une parfaite intelligence; ce qui en eſt une preuve, c'eſt que la terre, dont les différentes qualités dépendent des différentes diſpoſitions des

Explication de peine du péché premier Homme.

autres élémens, perdit dans l'inſtant du péché le pouvoir qu'elle avoit de produire d'elle-même tout ce qui étoit néceſſaire au Genre Humain. Après donc que l'Homme eut eu le malheur d'enfreindre la Loy que ſon Createur lui avoit preſcrite, ſon crime troubla l'ordre de la nature: Les élémens s'éléverent les uns contre les autres; le chaud & le froid, le ſec & l'humide ſe livrerent dans l'Homme une guerre perpétuelle. Les maladies & la mort, les paſſions & le péché furent le funeſte fruit de leurs différentes Victoires. Le chaud & le ſec l'emportant ſur le froid & l'humide, produiſirent la colére & l'incontinence. Le froid & l'humide étant victorieux produiſirent la pareſſe, la ſtupidité, &c. Comme les corps des Enfans ſont une émanation de ceux de leurs

parens, nous avons tous contracté en naiſſant les malheureuſes diſpoſitions de celui de notre premier pere, & les Elémens agiſſent ſur nos Corps ſelon leurs différentes diſpoſitions, & ſelon celles de notre tempérament. Voilà la ſource des maladies & de la mort. Comme notre Ame dépend de notre Corps dans toutes ſes opérations, elle ſuit les différentes diſpoſitions de notre tempérament, qui nous porte ſouvent à des actions défendues. C'eſt pourquoi notre Ame unie à notre Corps forme un tout, ſujet aux paſſions & au péché, aux maladies & à la mort. C'eſt la Grace de Jeſus-Chriſt qui répare le déſordre cauſé par le péché: C'eſt par ſon moyen que nous triomphons des Ennemis qu'il a produits en nous, c'eſt-à-dire, que nous domptons la fureur de nos paſſions, & que

nous méritons une Couronne éternelle, qui eſt le fruit d'une victoire d'autant plus glorieuſe que ces ennemis nous auront livré de plus violens aſſauts.

Suivant ces principes, ce n'eſt pas une priere raiſonnable que de demander à Dieu de n'être point tenté ; car c'eſt imiter les lâches qui diſent qu'ils aiment mieux gagner moins & ne travailler pas tant ; mais il faut lui demander de ne point ſuccomber à la tentation & d'être délivré du péché, comme le Seigneur nous l'a appris dans l'Oraiſon qu'il nous a preſcrite. S. Paul faiſoit la premiere priere ; il ſemble qu'il en fut repris par Jeſus-Chriſt, lorſqu'il lui dit que ſa Grace lui ſuffiſoit. La tentation augmente donc le mérite, bien loin de le diminuer.

Outre les différens tempéramens qui conviennent à tout le

monde dans les différens âges de la vie, il y en a de particuliers qui proviennent des différens Climats & des différens Pays, qui ſont même perſonnels. On voit, par exemple, que les François ſont d'une humeur & d'un tempérament différent de celui des Eſpagnols, que les Italiens ſont différens des Allemands, & les Normands des Picards, &c. Il arrive même dans une famille, qu'un frere eſt ſi différent de ſon frere qu'ils ne peuvent ſe ſouffrir; cela ne vient que de la diverſité des tempéramens de leurs Corps, qui dépendent de tant de cauſes, que bien loin de s'étonner que les humeurs ſoient ſi différentes dans les Hommes, il y auroit au contraire ſujet d'être ſurpris qu'il ſe trouvât deux perſonnes au monde d'une même humeur. Or il faut remarquer que la moindre choſe eſt capable

de cauſer de l'altération dans ce tempérament, & par conſéquent de rendre l'Homme d'une autre humeur. Un tems ſombre & pluvieux le rend triſte & mélancolique ; un tems ſerain & agréable le rend de bonne humeur ; c'eſt ce qu'on veut dire, par cette façon de parler ; *l'air eſt triſte, l'air eſt gay*, c'eſt-à-dire, qu'il rend les Hommes tels, en produiſant dans leurs Corps des mouvemens dont l'Ame s'atriſte ou ſe réjouit. Les objets font la même choſe, lorſqu'ils produiſent dans notre Corps des mouvemens conformes ou contraires à ſa diſpoſition. Un Homme triſte, par exemple, changera d'humeur, ſi par un beau tems au lever du Soleil, il ſe proméne ſur une côte au bas de laquelle il y ait une belle riviere, & d'où il voit une plaine agréablement émaillée d'une infinité de fleurs,

différentes; parce que cela produit dans le Corps de cet Homme des mouvemens conformes à ſa diſpoſition. Un Homme gay changera auſſi d'humeur, s'il voit un Homme mort dont les Enfans d'un côté, & de l'autre l'Epouſe inconſolable pouſſent des cris & des gémiſſemens; parce que ce ſpectacle produira des mouvemens contraires à la diſpoſition de ſon Corps.

ARTICLE VII.

Où l'on fait voir d'une manière sensible, que la plûpart des dispositions de l'Ame viennent de celles du Corps.

ON a déja dit que ce qu'on appelle mouvemens contraires sont ceux qui désunissent ou qui tendent à désunir les parties du Corps : & mouvemens conformes, ceux qui les unissent ou tendent à les unir. Il est certain que toutes les dispositions naturelles de l'Ame dépendent de ces mouvemens. Pour en être convaincu, il n'y a qu'à considérer que la tristesse même qui semble avoir son origine dans l'Ame, comme, par exemple, celle qui est causée par le récit d'une histoire funeste ou d'un malheur arrivé à un ami, ne laisse pas de venir des dispositions du Corps ; il faut qu'il se fasse dans ce Corps de certains

mouvemens, ſans leſquels cette triſteſſe ne s'éleveroit point dans l'Ame. Pour preuve que cela eſt ainſi, c'eſt que ſi on change la diſpoſition de la machine d'un Homme triſte, ſoit par exemple, en lui donnant du vin à boire ou autrement, ſa triſteſſe le quittera auſſi-tôt, & il recouvrera la joie. D'où vient que Salomon qui connoiſſoit ſans doute la vérité des principes que l'on ſoutient ici, dit qu'il faut donner du vin à celui qui eſt triſte : la raiſon de cela eſt que par les mouvemens que le vin produit dans le Corps de cet Homme, il acquiert la diſpoſition qu'il faut pour la joie. En effet, quand le vin n'opére plus, la diſpoſition ſe change, la joie ſe paſſe, & il retombe dans la triſteſſe.

Nous voyons ſouvent que non ſeulement le vin change la triſteſſe en joie, mais encore que d'un Homme timide & lâche, il

on trouve que des airs s'accordent, & que d'autres écorchent les oreilles ; pourquoi des tons arrangés d'une certaine façon produiſent une ſenſation déſagréable, & ces mêmes tons arrangés d'une certaine maniere, font plaiſir. On verroit que ſans cela on ne ſçauroit expliquer ce que c'eſt que beauté,& pourquoi on la fait conſiſter dans de certains traits de viſage, dans de certaines couleurs & dans un certain ordre & arrangement de parties.

Il en eſt de même du goût. C'eſt des différens mouvemens de nos organes que dépendent, par exemple, la bonté du Vin & le mauvais goût de l'Abſynthe. Les goûts ne ſont bons ou mauvais que parce qu'ils produiſent dans le Corps des mouvemens conformes ou contraires.

Voilà ſur quoi les Péripatéti-

arrive qu'il y a des gens qui nous plaiſent, & d'autres que nous ne ſçaurions ſouffrir, & que les jeunes gens ſont d'une humeur conforme, & qu'ils ſe plaiſent beaucoup mieux enſemble qu'avec des gens d'un âge différent.

C'eſt ce qui fait, que les uns aiment beaucoup la Muſique, la Chaſſe, les Jeux, & que les autres ne s'y plaiſent point; & qu'entre ceux qui aiment la Muſique, les uns trouvent un air agréable, & les autres ne le ſçauroient ſouffrir. Parmi ceux qui aiment la Chaſſe, les uns aiment celle du Cerf, les autres celle du Sanglier. Enfin, ſi on s'appliquoit davantage à la connoiſſance de ſoi-même, on y remarqueroit des choſes ſurprenantes & dignes de l'attention des plus grands eſprits. On verroit, par exemple, que ſans cette diſpoſition de machine, il eſt impoſſible d'expliquer comment

est entre un Homme sçavant & un ignorant.

sé de connoître que la différence qu'il y a entre un Homme sçavant & un Homme ignorant, vient uniquement du Corps & nullement de l'Ame; car il faut sçavoir que, selon les principes que nous avons établis, il s'imprime dans le cerveau des traces à l'occasion des choses que l'on apprend. Ces traces se font par le moyen des esprits animaux qui ne sont autre chose qu'une matiere liquide & fort subtile, qui passant par de certains endroits y laissent des traces des choses à l'occasion desquelles ils ont été mûs. Lorsqu'on veut parler de quelque chose qu'on a apprise, il faut que les esprits animaux aillent dans les traces imprimées dans le cerveau à l'occasion de la chose dont on veut parler, & qu'en passant ils fassent remuer les nerfs qui sont attachés à ces traces, sur lesquels mouvemens l'Ame

faiſant réflexion ; ſe ſouvient de cette choſe : alors on en parle avec d'autant plus de facilité que ces caracteres ou ces traces ſont profondément imprimés dans le cerveau, & d'autant plus clairement qu'ils y ſont bien rangés & mis en ordre. C'eſt pourquoi il eſt eſſentiel à un jeune Homme d'étudier avec méthode & ſans confuſion ; parce qu'ordinairement on parle comme on a étudié.

Si cette explication ſemble extraordinaire ; c'eſt qu'on ne fait point aſſez de réflexion ſur la nature des choſes ; car, qu'entend-on, par exemple, lorſqu'on dit qu'un Homme a beaucoup d'eſprit, qu'il a l'eſprit net ? qu'un autre a l'eſprit groſſier ? Ce n'eſt pas que l'un ait plus d'Ame que l'autre, qu'elle ſoit plus ſpirituelle, que Dieu lui ait donné plus de qualités qu'il n'en a donné à celle de l'autre ; mais c'eſt qu'il y

a beaucoup de diſpoſition dans ſon cerveau pour recevoir les caracteres & les impreſſions des choſes qu'on lui enſeigne ou qu'il étudie. De même, s'il a l'eſprit net, cela ne veut dire autre choſe, ſinon qu'il a le cerveau propre pour y imprimer nettement les traces des choſes; ſi l'autre a l'eſprit groſſier, ce n'eſt pas que ſon Ame, ni aucune de ſes qualités ſoient groſſieres; mais c'eſt que les parties de ſon cerveau ſont groſſieres & dures, de ſorte que les caractéres des choſes ne peuvent y être ſi aiſément tracés, & les parties n'en peuvent pas être ébranlées avec tant de facilité. Ces traces s'impriment ainſi dans le cerveau, par le moyen des Eſprits animaux.

Il eſt certain qu'il faut une grande quantité de ces eſprits, pour faire une longue & profonde trace. C'eſt pourquoi s'il n'y en a pas aſſez pour former ou

pour remuer, par exemple, toutes les parties de la trace d'une démonſtration de Mathématique un peu longue, il arrivera qu'on ſe ſouviendra de la concluſion & que l'on aura oublié les prémices que l'on concevoit pourtant très-bien lorqu'on en parloit; alors il faudra recommencer la démonſtration, & envoyer dans cette trace une plus grande quantité d'eſprits, afin que remuant tous enſemble les parties de cette trace, l'Ame conçoive tout d'une vûe la démonſtration entiere.

Pourquoi après une longue application à l'Etude, on ne peut plus étudier.

C'eſt encore du défaut de ces eſprits qu'il arrive qu'après une longue application à l'Etude, on ne peut plus étudier; parce que s'étant diſſipé une grande quantité d'eſprits, il n'en reſte plus aſſez pour imprimer les traces des choſes qu'on étudie; alors il faut manger ou dormir, afin de refaire des eſprits.

C'eſt delà qu'il arrive encore que ſi l'on eſt fortement occupé de quelque choſe, comme de la mort d'un ami, de la perte ou même du gain d'un Procès, ſi on a l'amour ou quelqu'autre paſſion en tête, on n'eſt pas en état d'étudier; parce que tous ces eſprits étant occupés à réveiller les idées des choſes auſquelles on penſe, il n'en reſte plus pour former les traces de celles que l'on veut apprendre.

Du ſommeil & des rêves.

C'eſt encore des différens mouvemens de ces eſprits, que dépendent les différens rêves que nous faiſons; car pendant que ſe fait la coction ou fermentation des alimens, il s'éleve de l'eſtomach une vapeur qui monte vers le cerveau, où trouvant une matiere humide & froide, elle s'y condenſe, & delà ſe répand comme un nuage par tout le Corps, & enveloppe les Eſprits animaux qui ſont diſtribués dans

dans les nerfs : ce qui fait que les ſens extérieurs ſont dans le repos & dans une eſpéce d'engourdiſſement. C'eſt ainſi que cette vapeur rafraîchiſſant les Eſprits animaux, rétablit le Corps affoibli par les veilles, & fatigué par le travail.

Le repos, la ſolitude & les ténébres ont coutume de procurer le ſommeil; parce que les objets extérieurs faiſant peu d'impreſſion ſur les ſens, cette vapeur s'empare plus aiſément des Eſprits.

On s'en dort auſſi après le travail; parce que ces Eſprits étant diminués & affoiblis, la vapeur arrête plus facilement leur mouvement.

Les ſens étant donc alors dans l'aſſoupiſſement, les Eſprits animaux ne peuvent être déterminés par les objets extérieurs à former de nouvelles traces, ou à ſuivre avec ordre celles dans leſquelles ils ont déja paſſé. Ils ne

ſont donc déterminés à monter au cerveau que par leur propre diſpoſition, qui dépend des différentes qualités du tempérament & des différentes diſpoſitions du cœur, d'où ils ſortent comme de leur ſource: c'eſt pourquoi s'il ſe trouve dans le Corps une trop grande humidité, ils impriment dans le cerveau des caractéres conformes à cette qualité * c'eſt delà qu'on rêve quelquefois que l'on nage ou que l'on eſt ſubmergé. S'il ſe rencontre une abondance de bile, on rêve de diſputes, de batailles, de ſang, &c.

S'il arrive que cette bile ſoi

* Il n'y a pas lieu de douter que ce ne ſoit ainſi; car qu'un Homme éveillé même ſoit plongé dans l'eau, ſon Ame ne perçoit pas immédiatement l'impreſſion que l'eau fait ſur ſon Corps: mais c'eſt que l'eau qui environne le Corps, détermine les Eſprits animaux à former de certaines traces & de certains caractéres dans le cerveau, par le moyen deſquels l'Ame conçoit l'état où eſt le Corps.

noire & recuite, ces Eſprits impriment des caractéres propres à former des idées triſtes ; alors on rêve de maladies, de mort, de ſépultures, &c.

Ces différentes qualités ſe trouvant ſouvent dans une même perſonne, ces Eſprits impriment à la fois ou ſucceſſivement des caractéres différens : c'eſt ce qui donne lieu à des ſonges étranges, & qui n'ont aucune ſuite.

Il arrive encore que lorſque notre cœur eſt en quelque façon ſoûlevé par des vapeurs, nous rêvons que nous nous élevons dans les airs, & que, lorſqu'il eſt embarraſſé & comme enveloppé dans des humeurs épaiſſes, nous rêvons que nous avons ſur l'eſtomach un poid qui nous accable. Si cette humeur a de la peine à ſe réſoudre, nous ſongeons que nous faiſons tous nos efforts pour nous échapper de quelque endroit, & que nous ne ſçaurions en venir à bout.

Il eſt ſi vrai que la différence des rêves dépend des différentes diſpoſitions du Corps, que les Médecins jugent ſouvent par les rêves des diſpoſitions de leurs Malades.

L'on rêve ſouvent de choſes qui ſe ſont paſſées pendant la journée; parce que les traces faites à leur ſujet étant encore récentes, les Eſprits y trouvent une entrée fort facile.

Le ſommeil ceſſe lorſque la vapeur eſt diſſipée; parce qu'alors le cerveau & les Eſprits animaux ſont dans une entiere liberté: ou bien lorſque quelque douleur réveille les Eſprits: ou enfin, lorſque quelque objet extérieur agit avec force ſur les ſens; parce que cette action produit dans le Corps un mouvement violent qui excite les Eſprits & diſſipe la vapeur. Alors les rêves s'évanouiſſent; parce que les Eſprits animaux occupés

à former des caractéres dans le cerveau, ſe répandent dans les ſens.

C'eſt encore par le moyen de ces Eſprits que l'on peut expliquer comment on devient fou à force d'étudier. Lorſqu'une perſonne qui a le cerveau mol avec une grande quantité d'Eſprits animaux étudie beaucoup, il s'imprime beaucoup de caractéres & de traces profondes dans ſon. Cerveau. Ces traces ſe traverſant les unes les autres font aiſément de la confuſion dans la ſubſtance molle du cerveau, qui eſt inceſſamment agitée par l'abondance des Eſprits. C'eſt d'où vient qu'un fou rêve ſouvent & toujours ſelon la confuſion de ſes idées.

Comment on devient fou à force d'étudier.

Ce qui prouve encore que la folie ne dépend que des diſpoſitions du Corps, c'eſt que la plûpart des fous ne le ſont que ſur un ſujet. Ils raiſonnent de bon ſens

Pourquoi la plûpart des foux ne le ſont que ſur un ſujet.

ſur toute autre matiere; mais lorſqu'on vient à toucher une certaine corde, le deſordre ſe met dans la Machine. Témoin le fameux Don Quichotte, qui par ſes diſcours pleins de bon ſens & de ſageſſe, faiſoit l'admiration de tout le monde, lorſqu'il ne s'agiſſoit point de Chevalerie, & qui faiſoit compaſſion, lorſqu'il venoit à s'étendre ſur cet article: Ce qui a donné lieu à Sancho de dire qu'il falloit qu'il y eût deux Hommes en ſon Maître, l'un ſage, l'autre fou.

Or, ſi c'eſt l'Ame qui eſt folle, que l'on nous diſe pourquoi elle ne l'eſt point en toutes choſes? Ce qui fait qu'un Homme n'extravague que quand il s'agit de certains ſujets, c'eſt que, lorſque nous parlons à un fou, d'une choſe qui a cauſé du dérangement dans ſa cervelle, les Eſprits animaux reprennent la route dans laquelle ils ont cauſé au-

trefois du déſordre, & s'y trouvant dans la même confuſion ils produiſent des effets ſemblables à ceux qu'ils produiſirent alors; ce qui n'arrive point lorſqu'on lui parle d'autres choſes; parce que les Eſprits animaux n'ayant cauſé aucune confuſion dans les traces qu'ils ont faites à leur ſujet, ils produiſent des effets conformes à la diſpoſition de ces traces. Il arrive quelque choſe de ſemblable dans un jeu d'Orgues, où il ſe trouve quelques tuyaux dérangés. L'Organiſte peut jouer fort juſte tant qu'il ne touchera pas à ces tuyaux; mais s'il eſt obligé de s'en ſervir, alors il produira une cacophonie tout-à-fait déſagréable.

Ce n'eſt donc pas l'Ame qui eſt folle. Quand même un Homme fou n'auroit point d'Ame, les choſes ne laiſſeroient point de ſe paſſer en lui de la même maniere, ſuppoſé que ſon

Corps demeurât entierement dans la même diſpoſition.

Ainſi, ſi toutes ces choſes paſſent dans l'Homme ſans que ſon Ame n'y ait non plus de part que ſi elle n'y étoit point, comment a-t'on de la peine à croire qu'il ſe faſſe une infinité de telles ou ſemblables mouvemens dans les Bêtes ſans la participation d'une Ame ?

Si l'on faiſoit un meilleur uſage de ſa liberté & de ſa raiſon, on connoîtroit la vérité de cette Philoſophie par une infinité de choſes qui arrivent à l'Homme. Hermogenes fit merveille dans ſes Etudes, il regenta la Rhétorique à quinze ans, à dix-huit il compoſa les Livres que nous avons de lui, à vingt-quatre il ne ſçavoit plus rien du tout. Pourroit-on croire que c'eſt dans l'Ame que ce changement s'eſt opéré ? Il n'y a nulle apparence. Cela n'arriva que parce que les

ces des choſes qu'il ſçavoit furent effacées de ſon cerveau par quelque mouvement extraordinaire provenu de quelque maladie ou de quelque accident; ce qui le remit ainſi à l'A, B, C.

Il y a une infinité de preuves inconteſtables de la vérité de cette Philoſophie: mais en voilà aſſez pour faire voir à ces Philoſophes, que la différence qu'il y a entre un Homme ſçavant & un ignorant ne vient point de l'Ame, mais ſeulement du Corps dont le tempérament du cerveau eſt ou n'eſt pas propre à recevoir les idées des choſes qu'on veut apprendre à cet Homme. Ainſi on peut dire que ſi l'Ame de Virgile eût été jointe au Corps de Cicéron, il auroit parlé comme Cicéron & n'eût pas fait des Vers; & que ſi l'Ame de Cicéron eût été jointe au Corps de Virgile, il eût été Poëte & non pas ſi bon Orateur. Il faut

donc conclure, que ſi l'Ame d'une Bête ne différe de celle de l'Homme, que comme celle d'un ignorant différe de celle d'un Homme ſçavant, elle ne différe point du tout.

ARTICLE VIII.

Réfutation du ſentiment de ceux qui diſent, que l'Ame d'une Bête eſt un Eſprit groſſier.

NOus allons voir ſi ces Philoſophes ſeront mieux fondés à dire, que l'Ame d'une Bête eſt un Eſprit groſſier.

On ne parle point de ceux qui prennent ce mot pour un vent, un feu, pour air, ou pour quelque choſe de meilleur de cette nature; Car alors il ſeroit vrai de dire qu'il y a des Eſprits plus groſſiers les uns que les autres: Mais de ceux qui parlent d'un véritable Eſprit oppoſé à la ma-

siere. Or, outre que ce que l'on a déja dit fait voir que c'eſt une illuſion que de croire qu'il y ait des Eſprits plus ou moins groſſiers les uns que les autres, il eſt impoſſible de le concevoir; parce qu'être groſſier, ou délié, ſont des qualités du Corps qui ne conviennent nullement à l'Eſprit. Il eſt vrai que l'on dit d'un Homme, qu'il a l'Eſprit groſſier, & que l'on pourroit dire ſans crainte de contradiction, que ces Philoſophes ont l'Eſprit fort groſſier de croire qu'il y ait des Eſprits groſſiers; parce que le mot d'Eſprit ſe prend quelquefois pour l'Ame d'une Bête, comme quand ces Philoſophes diſent que l'Ame d'une Bête eſt un Eſprit groſſier; quelquefois pour le tempérament, comme on a fait voir qu'il ſe prend, quand on dit qu'un Homme a l'Eſprit groſſier. Mais faiſons abſtraction à la qualité de groſ-

ſier, & arrêtons-nous à ce qu
diſent, que l'Ame d'une B
eſt un Eſprit. Si cela eſt, il
que l'Ame d'une Bête ne dif
de celle de l'Homme que du
ou du moins, & comme c
d'un ignorant différe de c
d'un Homme ſçavant. Ce
l'on a déja fait voir être en
rement oppoſé à la vérité :
tre qu'il faudra, comme
tendent ces Philoſophes, q
le ſoit capable de connoiſſan
& cela étant, je ſoutiens que
conſéquent elle raiſonne ;
qu'il eſt impoſſible d'être c
ble de connoiſſance, telle
ces Philoſophes la donnent
Bêtes, ſans être capable de
ſonnement. Si un Chien p
plûtôt un morceau de via
qu'un morceau de pain ſec
Philoſophes veulent que ce
par choix & par connoiſſan
il connoît, diſent-ils, qu
morceau de viande vaut m

ue le morceau de pain ſec, c'eſt ourquoi il prend l'un & laiſſe autre. Mais qu'appelle-t'on rai-onner, ſi ce n'eſt faire comme it ce Chien; comparer ainſi un avec l'autre & après un exa-en ſérieux, où chaque choſe a té murement peſée, ſe détermi-er enfin à prendre l'un en aban-onnant l'autre? On ne peut pas ême s'empêcher, en accor-ant cette connoiſſance aux Bê-s, de dire qu'elles poſſedent a Philoſophie: Car il ne ſe ourra faire qu'elles ne connoiſ-ent les choſes par leurs cauſes. Jn Chien, par exemple, fuit n fer chaud, parce qu'il eſt ca-able de le brûler, parce qu'il ſt chaud; n'eſt-ce pas là con-oître les choſes par leurs cau-es? Seroit-il poſſible dans les rincipes de ces Philoſophes u'un Chien ſans connoître la ature des choſes, choisît ne certaine herbe entre mille

ſorte que ſi l'Ame d'un Homme fût jointe au corps d'un Cheval, comme elle l'eſt à celui d'un Homme, ce compoſé ne ſeroit pas moins fait à l'image de Dieu & à ſa reſſemblance. Enfin, ils ſont tous obligés de demeurer d'accord que l'Ame ſpirituelle des Bêtes eſt mortelle. Mais outre qu'il eſt impoſſible de croire que l'Eſprit ſoit mortel, d'autant que la mort n'arrive jamais que par la corruption dont l'Eſprit eſt incapable, comment pourront-ils ſe défendre, d'avouer que notre Ame l'eſt auſſi? Puiſque l'Eſprit eſt mortel, il faut de néceſſité & par conſéquent, que notre Ame qui eſt un Eſprit, ſoit mortelle auſſi; ce qui eſt une erreur qui ruine entierement la Religion.

Ne ſeroit-il pas bien plus raiſonnable de croire que c'eſt la Providence & la Sageſſe infinie du Créateur, qui produit dans les

les Bêtes les actions que nous leur voyons faire, parce qu'il le juge à propos pour leur conſervation ? cette ſageſſe, dis-je, qui donne à la Vigne des filets qui ſont comme autant de petites mains, avec leſquelles elle s'attache à ſon échalat, qui ſe fortifient à meſure que le raiſin groſſit, de peur que ce fruit par ſa peſanteur n'entraîne par terre avec lui les branches de la Vigne & ne ſe pourriſſe. Cette ſageſſe qui ſe fait voir juſques dans la moindre fleur des champs, où l'on voit briller une variété admirable de mille couleurs différentes.

Ainſi, lorſqu'on dit que les animaux ont été de tout tems les maîtres & les précepteurs de l'Homme, que ce ſont des modéles que nous devons ſuivre ; on doit entendre que c'eſt le ſouverain Créateur de toutes choſes, qui produit dans les

Bêtes pour leur conſervation des actions que nous devons nous propoſer pour exemple; que c'eſt lui-même qui par les effets de ſa Providence a toujours été le Maître & le Précepteur de l'Homme, & que les Bêtes ne ſont pour ainſi dire, que les inſtrumens de leur propre conſervation.

Deux raiſons de Mr Deſcartes.

Il faut ici rapporter deux raiſons dont M. Deſcartes ſe ſert pour faire voir que les Bêtes n'ont point d'Ame, & n'agiſſent point par connoiſſance.

La premiere eſt, que les Bêtes n'ont jamais l'uſage de la parole, & ne ſe ſont jamais ſervi d'aucun ſigne pour faire connoître leurs penſées aux autres; ce que font pourtant tous les Hommes, quelque ignorans qu'ils ſoient & dépourvûs de l'uſage de la plûpart des ſens. On peut bien à la vérité, concevoir une machine dont les parties ſoient

tellement arrangées qu'elle pourra former quelque parole, faire même un petit discours, qui répondra à l'impression que les objets extérieurs feront sur elle; par exemples, si on la touche à un certain endroit, elle pourra dire qu'on lui fait mal; mais elle ne prononcera jamais des paroles par des mouvemens qui lui soient propres, & qui ne dépendent point de la disposition de ses parties, en sorte qu'elle réponde à tout ce qu'on lui demandera, ou au moins qu'elle dise qu'elle ne sçait point les choses sur lesquelles on l'interroge.

La seconde est que, quand même de telles machines produiroient quelques effets avec plus d'adresse que l'Homme, il y en a néanmoins d'autres & de plus faciles qu'elles ne sçauroient faire; & s'il arrive qu'elles fassent bien une chose, elles se trompe-

ront en tout le reſte. Ce qui ne laiſſe aucun lieu de douter qu'elles n'agiſſent que par la ſeule diſpoſition des organes, & ne peuvent produire que de certaines actions que nous voyons dans les Bêtes.

On peut là reconnoître la différence qu'il y a entre l'Homme & la Bête; car c'eſt une choſe digne de remarque, qu'il n'y a point d'Homme quelque ſtupide qu'il ſoit, qui ne puiſſe arranger de certaines paroles les unes après les autres, qui auront du ſens & qui pourront faire connoître aux autres ce qu'il penſe en lui-même; & qu'au contraire il n'y a pas d'animal quelque parfait qu'il ſoit, qui en puiſſe faire autant. Or, ce n'eſt pas par le défaut des organes que cela arrive; puiſque l'on voit des Pies & des Perroquets qui prononcent les mêmes paroles que les Hommes, & qui néanmoins

ne ſçauroient parler comme eux, c'eſt-à-dire, faire connoître qu'ils entendent ce qu'ils diſent, & qu'il y a des Hommes ſourds & muets de naiſſance, & par conſéquent plus dépourvûs d'organes que les Bêtes les plus imparfaites, qui ne laiſſent pas d'inventer d'eux-mêmes des ſignes, par leſquels ils font connoître aux autres ce qu'ils conçoivent; ce qui fait voir, non que les Bêtes ont moins de connoiſſance que les Hommes, mais qu'elles n'en ont point du tout; car ſi elles en étoient capables, les unes en ayant plus que les autres, il arriveroit que celles qui auroient plus de raiſon, comme les Singes & les Perroquets égaleroient au moins celle d'un Enfant hébêté: ce qui n'arrive pourtant jamais. Il ne faut pas croire, comme l'ont fait quelques anciens Philoſphes, que les Bêtes parlent, mais que nous

ne les entendons point pa
car ſi cela étoit leurs or
ayant tant de rapport avec
des Hommes, elles parle
comme eux, & nous feroient
noître leurs penſées auſſi
qu'aux animaux qui leur
ſemblables. Voilà quelque
ſons de M. Deſcartes q
roiſſent aſſez ſolides.

ARTICLE IX.

Réfutation du ſentiment de qui diſent, que l'Ame Bête eſt une matiere qu noît ; où l'on prouve qu abſolument impoſſible q matiere connoiſſe & ſoi pable de penſer.

LE dernier & le plus ri
le de tous les ſentimen
ces Philoſophes touchant l'
des Bêtes, eſt celui de ceu
en diſant que c'eſt une ma

ſubtile, ſoutiennent qu'elle voit, qu'elle ſent de la douleur & du plaiſir comme font les Hommes. Pour ceux qui diſent que c'eſt un Eſprit, ils ſont en quelque façon plus excuſables; car s'ils s'écartent de la vérité, comme on le fait voir, au moins ne choquent-ils pas le ſens commun. Mais pour ceux qui diſent qu'un morceau de matiere, quelque ſubtile qu'elle puiſſe être, comme ſeroit l'air, le feu, l'eau de vie, l'eſprit de vin, &c. eſt capable de connoître & de faire le diſcernement d'une fricaſſée de poulets d'avec un morceau de pain ſec; c'eſt en vérité ce qui ſurpaſſe ce qu'on peut concevoir de plus ridicule. Le caractere eſſentiel de l'Eſprit, eſt de penſer, de connoître, de ſentir; mais celui de la matiere, c'eſt d'être étendue, diviſible & mobile, &c. Il n'y a pas moins d'abſurdité à dire, que la matiere

peut connoître, voir & ſenti
qu'à dire que l'Eſprit eſt étend
diviſible, mobile, figuré, no
& blanc.

Mais comme quelques Phil
ſophes modernes ont avanc
que nous n'étions pas sûrs que
matiere ne fut pas capable
penſer; qu'ils nous ſoit permis
nous étendre un peu ſur cet A
ticle ?

Qui eſt l'Homme, dit M
D. ***, qui oſera aſſurer ſa
une impiété abſurde, qu'il
impoſſible au Créateur de do
ner à la matiere la penſée &
ſentiment ?

Qui eſt l'Homme, pourroi
je dire auſſi-bien que lui, q
oſera aſſurer ſans une impié
abſurde, qu'il eſt impoſſible
Créateur de faire qu'une mêm
choſe ſoit & ne ſoit pas en m
me tems, que la matiere ſoi
& ne ſoit pas matiere en mêm
tems; car être matiere & pe
ſe

ſer, c'eſt la même choſe qu'être matiere & n'être pas matiere; comme penſer & être étendu eſt la même choſe qu'être eſprit & n'être pas eſprit.

J'avoue que nous ne ſçaurions comprendre comment un eſprit peut penſer, & que nous ne concevrons jamais ici bas ſa nature ni toutes les qualités de la matiere; mais il n'en ſera pas moins certain, que l'eſprit ſeul peut penſer, & que la matiere en eſt incapable.

Ou cette vertu de penſer que Dieu donneroit à la matiere ſeroit diſtinguée de la matiere, ou elle en ſeroit une qualité propre : Si elle en étoit diſtinguée ce ſeroit préciſément ce que nous appellons eſprit : Si c'étoit une qualité propre de la matiere, il faudroit que cette vertu vint, ou de l'arrangement des parties de la ma-

tiere, ou du mouvement de ces parties ; or il eſt impoſſible que la penſée provienne d'une de ces deux choſes.

On ne ſçauroit douter que Dieu ne puiſſe diſpoſer les parties d'un morceau de matiere, d'un grain de ſable, par exemple, d'une infinité de manieres propres à produire des figures différentes à l'infini : oui, Dieu peut d'un ſeul grain de ſable, faire tout ce qu'il a fait dans l'Univers ; il en peut faire non ſeulement un monde comme celui-ci, mais encore des millions d'autres mondes : mais ce ne ſera jamais qu'un ordre méchanique des parties de ce grain de ſable, d'où il ne pourra jamais réſulter une penſée : Car dans quelque état que ſoient ces parties, elles ne changeront jamais de nature ; & chacune de ces parties quelque ſubtiliſées

qu'on veuille les ſuppoſer, ne ſera pas moins que le grain de ſable même un morceau de matiere étendue & diviſible : quelque petite qu'elle ſoit, elle n'aura jamais plus de qualités.

Le mouvement n'eſt préciſément qu'un changement continuel de lieux. De quelque maniere & avec quelque vîteſſe que les parties de la matiere parcourent différens lieux, il eſt clair qu'elles ne pourront jamais par-là produire une penſée ; puiſque de quelque façon qu'elles ſoient mûes, elles ne pourront acquerir par-là que de nouvelles relations, & la puiſſance de communiquer leur mouvement à d'autres Corps. Chaque partie de cette matiere ne ſera pas plus capable de concourir à former une penſée, que ne le ſeroit une pierre ; & comme il eſt impoſſible qu'un nombre de pier-

res tel qu'on veuille le ſuppoſer, quelques diſpoſitions & quelque mouvement que ces pierres reçoivent, puiſſe produire une penſée ; il n'eſt pas moins évident que des parties de matiere quelques ſubtiles qu'elles ſoient & quelques diſpoſitions qu'elles reçoivent, ne ſeront pas plus capables de la produire. Mais faiſons une Démonſtration en forme.

Suppoſons que la Pierre *A* ſurpaſſe autant en grandeur la Pierre *B*, que la Pierre *B* ſurpaſſe une de ces parties de matiere quelque ſubtile qu'on la ſuppoſe; il eſt évident que la Pierre *B* n'aura pas plus de qualités que la Pierre *A* ; & que quelques diſpoſitions que Dieu donne à un nombre de Pierres *B*, tel qu'on voudra, il n'en peut pas plus faire qu'il n'en pourroit faire avec un pareil nombre de Pierres *A* ; de mê-

me, il eſt certain que, quelques diſpoſitions que Dieu donne à un nombre de ces parties de matiere, il n'en pourra pas plus faire qu'il n'en pourroit faire avec un pareil nombre de Pierres *B*. Ainſi, comme il eſt évident que quelques diſpoſitions que puiſſe recevoir un nombre de Pierres *B*, il n'en pourra jamais réſulter une penſée; de même, il eſt certain que quelques diſpoſitions que Dieu donne à ces parties de matiere, elles ne ſeront pas plus capables de la produire.

D'ailleurs, une raiſon qu'apporte ce Philoſophe pour appuyer ſon opinion, donne lieu, quoiqu'il en diſe, à des conſéquences bien dangereuſes. « Les » Bêtes, ſelon vous, dit-il, ne » peuvent point avoir une Ame » ſpirituelle; donc malgrès vous » il ne reſte autre choſe à dire,

» ſinon que Dieu a donné aux » organes des Bêtes, qui ſont » matiere, la faculté de ſentir & » d'appercevoir, laquelle vous » appellez inſtinct dans elles. » Eh ! qui peut empêcher Dieu » de communiquer à nos orga- » nes plus déliés cette faculté de » ſentir, d'appercevoir & de » penſer, que nous appellons rai- » ſon humaine » ?

Eh ! qui pourra m'empêcher de dire alors, que l'Ame de l'Homme eſt mortelle comme celle de la Bête, puiſqu'elle ne différe de celle de la Bête que du plus ou du moins, qu'elle eſt de la même nature ? Je dirois même, que l'avantage de la diſtinction ſeroit du côté de la Bête ; puiſque ſi les Bêtes agiſſent avec connoiſſance, elles ont une raiſon bien plus parfaite que la nôtre, comme nous l'avons fait voir, & comme

nous le prouverons encore dans la ſuite. Il ſeroit inutile de dire, que l'immortalité de notre Ame eſt ſuffiſamment prouvée par la juſtice & la bonté de Dieu, qui récompenſe les bons & punit les mauvais : car ſi les Bêtes ont une Ame de la même nature que celle de l'Homme, elles ſont capables de mériter & de démériter comme les Hommes, & par conſéquent il ſera également de la Juſtice de Dieu, de leur accorder l'immortalité.

La raiſon humaine, dit encore cet Auteur, eſt ſi peu capable de démontrer par elle-même l'immortalité de l'Ame, que la Religion a été obligée de la révéler.

Il faut avouer qu'un Homme qui eſt aſſez peu raiſonnable pour ne point ſe laiſſer perſuader par la voix de ſa conſcience & de ſa raiſon qui lui crient ſans

ceſſe que ſon Ame eſt immortelle, n'eſt gueres diſpoſé à ſe ſoumettre à la Foy ; puiſque cette immortalité même eſt ſouvent un des principaux motifs qui nous détermine à croire.

ARTICLE X.

Des Senſations. Comment elles ſe font : elles peuvent être entierement différentes dans tous les Hommes.

CEs Philoſophes ne ſont ſi opiniâtres à ſoutenir que les Bêtes ont des Ames, que parce qu'ils croyent être convaincus qu'elles voyent qu'elles ſentent de la douleur & du plaiſir, comme font les Hommes. Mais il y a apparence que ce qui les a jettés dans cette erreur, c'eſt qu'ils n'ont jamais bien conçu comment les Hommes voyent, & comment ſe font

leurs ſenſations. Il y a lieu de croire que ſi on les tire de l'erreur où ils ſont à l'égard des Hommes, on les tirera auſſi de celle où ils ſont à l'égard des Bêtes.

Il faut donc bien remarquer que dans chacune de nos ſenſations il ſe fait toujours trois choſes. La premiere, eſt l'impreſſion de l'objet ſur l'organe; la ſeconde, le mouvement de l'organe; la troiſiéme, l'attention que l'Ame fait ſur ce mouvement, & la connoiſſance qu'elle en a. Pourque je voie, par exemple, une Tapiſſerie, il faut que la lumiere ſe réfléchiſſe de deſſus cette Tapiſſerie dans mon œil, & c'eſt là l'impreſſion de l'objet: Il faut enſuite que le nerf attaché à mon œil ſoit mû juſqu'au cerveau; voilà le mouvement de l'organe: Et enfin il faut que l'Ame faſſe atten-

tion ſur ce mouvement du nerf optique & qu'elle le connoiſſe; c'eſt cette connoiſſance qui s'appelle proprement ſenſation; car les deux autres choſes n'en ſont que les occaſions & comme les inſtrumens.

Or, ſi une de ces trois choſes manque, il ne ſe fait point de ſenſation. Il faut premierement qu'il y ait quelque choſe qui remue l'organe. S'il n'y a point, par exemple, de lumiere, je ne verrai point, s'il n'y a point de ſon, je n'entendrai point?

Il faut en ſecond lieu que l'organe ſoit mû. On a beau parler à un ſourd; parce qu'on n'ébranle point les nerfs de ſes oreilles, à cauſe qu'ils ſont trop lâches ou trop tendus, il n'entend point: & la lumiere ne ſert de rien pour faire voir les objets à un Aveugle. Enfin, quoique l'objet faſſe ſon impreſſion

& que les nerfs ſoient mûs, ſi l'Ame n'y fait point de réflexion, il n'y aura point de ſenſation. C'eſt ce qui arriva à un Prêtre nommé Reſtitutus, dont parle S. Auguſtin *. Il dit que cet homme ſe détachoit tellement de tous ſes ſens, quand il vouloit, que l'on avoit beau le piquer & même le brûler, il ne ſentoit rien. Cela lui arrivoit ſans doute, parce qu'il appliquoit ſon Ame à quelqu'autre objet; ainſi elle ne pouvoit faire ſur les mouvemens de ſon Corps la réflexion néceſſaire pour recevoir la ſenſation, comme il arrive à ceux qui ſont dans une profonde méditation, leſquels ne ſentent ni le froid ni la faim. Après cela, on ne ſçauroit douter que la ſenſation ne conſiſte dans la

* Liv. 14. de la Cité de Dieu, chap. 20.

réflexion que l'Ame fait sur l
Corps.

Des différentes sensations.

Si l'on demande préser
ment d'où viennent les di
rentes sensations ? d'où vie
par exemple, que je vois du bl
du blanc, du verd, du r
ge, &c. Il est aisé de répon
que cela vient originairem
de ce que la surface des ob
est différemment disposée.
cette différente disposition
surface produit une différe
réflexion de lumiere, & cette
miere ainsi différemment ré
chie, produit différens m
vemens du nerf; ces différ
mouvemens du nerf produis
différentes perceptions d
l'Ame, lesquelles il a plû
François d'appeller bleu, ve
blanc, rouge, &c. Ainsi l'Ho
me dans l'enfance avoit to
ces sensations; mais il ne
voit pas comment on les ap

it. Il regardoit, par exemple, e la neige, & avoit en la re-ardant une certaine ſenſation ans l'Ame : on lui a dit que c'é-it une couleur qui s'appelloit ancheur, il l'a appellé de mê-e nom. Il en eſt de même de utes les autres ſenſations.

Mais il faut bien remarquer que ıand on dit qu'une telle réflé-on de lumiere produit un tel ouvement dans l'organe, on ppoſe que l'organe eſt tou-ours diſpoſé de la même ma-iere ; car ſi deux Hommes, par emple, avoient tous deux le erf optique différemment diſ-oſé, il eſt certain que la réflé-ion de lumiere produiroit en ux des ſenſations différentes : e même qu'un coup d'archet onné ſur deux cordes de Vio-on produira le même ſon ſi ces eux cordes ſont d'égale groſ-eur, également tendues, & en-

ſin également diſpoſées ; au li
que ſi elles ſont différemme
diſpoſées, un même coup d'a
chet produira différens ſon
ainſi la ſenſation dépend aut
de l'organe que de l'objet. C
eſt clair, & on n'en peut poi
douter.

Mais il y a une choſe ſurpr
nante d'où on peut conclure
d'où je conclus en effet ; c'
que, comme il n'eſt pas certa
qu'il y ait deux Hommes
monde qui ayent la même d
poſition dans les organes, p
exemple, dans le nerf optiq
& dans l'Oeil : de même au
n'eſt-il pas certain qu'il y
deux Hommes au monde
ayent la même ſenſation à l
gard des mêmes objets. C
ſans doute, il y a beauco
d'apparence, il ſeroit même
ſez facile de voir qu'un Hom
ayant une telle ſenſation à l

gard d'un tel objet qu'il appelle blanc, un autre Homme en aura une toute contraire à l'occaſion du même objet, qu'il appelle blanc auſſi bien que lui : qu'ils ont l'un & l'autre des goûts tout contraires en mangeant du même citron, quoique tous deux l'appellent aigre : que le ſon d'un Orgue eſt entierement différent à tous deux, quoique l'un & l'autre l'appellent aigu, & ainſi des autres ſenſations.

C'eſt ce qui ne manquera pas de ſurprendre ceux que l'entêtement tient tellement attachés à leurs préjugés, qu'ils ne font nulle difficulté de traiter de viſions toutes les connoiſſances où leur Philoſophie ne conduit point. Car, diront-ils, ſi deux Hommes n'ont pas les mêmes goûts en mangeant du ſucre, ou du même citron, pourquoi leur

donnent-ils les mêmes n
en disant que celui-ci est a
& que celui-la est doux
comment, si l'un trouv
citron doux & l'autre le
voit aigre, l'appelleroien
tous deux doux ? Mais i
aisé de voir que le nom r
rien à la chose; puisqu'aus
on donne le même nom
férentes choses. Les A
appelle *Hath* ce que nou
pellons un *Chapeau*, & *I*
ce que nous appellons *l'a*
Grecs appellent *Ouranos*,
Latins *Calum* ce que no
pellons le Ciel : un Malad
pelle amer, ce qu'un H
en bonne santé appelle d
un Homme qui a la Ja
appellera jaune ce que les
appellent blanc.

Voilà comme on donn
férens noms à une même c
& voici comme on don

même nom à des choſes différentes. On dit que le miel eſt doux, que le ſucre eſt doux, que le lait eſt doux, que les amandes ſont douces. Or on demande ſi le miel a le même goût que le ſucre, & le ſucre le même goût que le lait, & le lait que les amandes? Il eſt certain que ces choſes ont le goût fort différent, & néanmoins on leur donne à toutes le même nom de doux. On a déja dit que ce qui fait que les Hommes ont des goûts ſi différens à l'occaſion du même objet, c'eſt que leurs organes ſont différemment diſpoſés, & que par conſéquent il s'y produit des mouvemens conformes ou contraires. Or la diſpoſition des organes & ces mouvemens peuvent quelquefois être ſi différens dans tous les Hommes, qu'un même objet peut produire en eux des goûts

voit aigre, l'appelleroie
tous deux doux ? Mais
aiſé de voir que le nom
rien à la choſe ; puiſqu'auſ
on donne le même nom
férentes choſes. Les A
appelle *Hath* ce que no
pellons un *Chapeau*, &
ce que nous appellons *Pa*
Grecs appellent *Ouranos*,
Latins *Cælum* ce que no
pellons le Ciel : un Malac
pelle amer, ce qu'un H
en bonne ſanté appelle d
un Homme qui a la Ja
appellera jaune ce que les

que le feroit l'abſynthe ſur celui des autres.

C'eſt pourquoi n'auroit-on pas raiſon de croire que les organes ſont auſſi différens que les viſages ; & qu'ainſi, comme il n'y a pas deux Hommes au monde qui ſe reſſemblent parfaitement, de même il n'y a pas deux perſonnes dont les organes ſoient diſpoſés de la même maniere.

Voilà d'où vient que les ſenſations ſont différentes : mais voici pourquoi on leur donne le même nom.

Quand les Hommes ſont venus au monde ils ne ſçavoient point parler. Ils ont, par exemple, mangé du ſucre & ont eu des ſenſations fort différentes, chacun ſelon la diſpoſition de ſes organes : mais ne ſçachant quel nom donner à cette ſenſation que chacun d'eux avoit,

il a fallu s'en rapporter à leurs Peres, qui leur ont dit en mangeant la même choſe, qu'elle étoit douce : ainſi chacun a reçu le nom & l'a donné à la ſenſation qu'il avoit.

De plus n'étant pas Philoſophe en venant au monde, chacun s'eſt fauſſement perſuadé que ſon Pere en mangeant du ſucre avoit la même ſenſation que lui : de ſorte que, quand le ſucre auroit excité dans tous les Hommes des ſenſations auſſi différentes que le ſucre & le ſel en produiſent dans un même Homme, ils n'auroient pas laiſſé de l'appeller doux ; parce qu'ils ont reçu ce nom de leurs Peres, leur important fort peu quel nom donner à la ſenſation que chacun avoit, leur étant d'ailleurs impoſſible de lui en donner un autre, ne ſçachant pas parler. Voici un exemple

qui ſera aiſément comprendre ce qu'on vient de dire.

Suppoſons qu'il y ait à Paris un Indien, & que cet Etranger vienne de s'exercer à la courſe, de ſorte qu'il ſoit extrêmement échauffé & tout en ſueur, & qu'un François au contraire vienne d'un lieu très-froid ; voilà deux Hommes dont les diſpoſitions ſont contraires : l'un a chaud, l'autre a froid. Qu'on leur donne à tous deux la même eau pour ſe laver les mains ; le François qui a grand froid ne manquera pas de dire que l'eau eſt chaude & l'Indien qui a chaud diroit ſans doute, s'il ſçavoit la langue Françoiſe que l'eau eſt froide * ; parce

* Toutes les qualités étant relatives, une même choſe peut-être chaude & froide en même tems : l'eau, par exemple, ſera chaude à l'égard du François, parce qu'il a froid ; & elle ſera froide à l'égard de l'Indien, parce qu'il a chaud.

par exemple, que le vin eſt aigre, chacun ſçait ce qu'il entend par ce mot d'aigre : ainſi perſonne n'eſt trompé.

Voilà ce que c'eſt que ſenſation ; & voilà comme elle ſe fait. Que ceux que la Philoſophie des Anciens a, pour ainſi dire, enyvrés, voyent à préſent s'il ſe peut faire des ſenſations dans les Bêtes ; ſi un morceau de matiere telle qu'eſt leur Ame, eſt capable de faire réfléxion ſur les mouvemens des nerfs de leur corps, & ſi l'on peut concevoir qu'une partie de matiere ſoit capable de connoiſſance ; cependant ils ne doivent admettre que ce qu'ils conçoivent clairement & diſtinctement.

Mais ce n'eſt pas aſſés de combattre cette Philoſophie en en découvrant les erreurs ; il faut tâcher d'établir des principes qui puiſſent ſervir de fondement

dement à la vérité.

On a déja fait voir que le corps de la Bête, auſſi-bien que celui de l'Homme, eſt une même machine, dont les parties ſont tellement arrangées & liées les unes avec les autres, que l'une étant remuée, peut remuer celle à laquelle elle eſt attachée.

C'eſt de quoi il eſt ſi certain qu'on ne peut diſconvenir qu'on en pourroit même faire une démonſtration mathématique. La queſtion n'eſt donc que de ſçavoir ce qui fait remuer cette machine, & ce qui produit en elle tout ce que nous lui voyons faire.

ARTICLE XI.

Où l'on explique les différentes actions des Hommes.

CEux qui prétendent que les Bêtes ont une Ame, n'ayant été jettés dans cette erreur que par le rapport que leurs actions ont avec celles des Hommes, & défendant principalement cette opinion par la conformité & la comparaiſon des unes aux autres, en diſant, par exemple, que lorſqu'on frappe un Homme il crie, parce qu'il ſent de la douleur ; de même voyant qu'un Chien fait la même choſe quand on le frappe, il faut que ce ſoit auſſi parce qu'il ſent de la douleur comme fait l'Homme ; il eſt juſte de ne point paſſer ſur ce point & d'exa-

miner les actions des Hommes pour expliquer celles des Bêtes.

Trois especes d'actions dans les Hommes.

Il faut distinguer trois sortes d'actions dans l'Homme.

Il y en a qui dépendent de son Ame, au nombre desquelles il faut mettre premierement celles qui sont spirituelles, comme penser, vouloir, connoître, douter, nier, affirmer, haïr, &c.

Il y en a d'autres qui, quoique produites par les dispositions du Corps, se font pourtant ordinairement, parce que l'Ame le veut, comme, par exemple, marcher, remuer les doigts, parler, &c.

Enfin, il y en a d'autres qui se font par la disposition de la machine, mais indépendemment de l'Ame, comme la circulation du sang, le batte-

ment du pouls, la digeſtion des viandes, la formation du ſang & des eſprits animaux, le laict aux mammelles des femmes groſſes, la formation & l'accroiſſement de l'enfant dans leur ſein, l'accouchement, le dormir, la reſpiration, le clignement des yeux, & une infinité d'autres ſemblables.

Or, il faut remarquer que les premieres ne ſe peuvent jamais faire que par l'Ame ; les ſecondes ſe peuvent faire par elle & ſans elle, & les dernieres ne ſe peuvent jamais faire par elle, ainſi il n'y a que l'Ame qui puiſſe penſer, vouloir, connoître. L'Ame peut émouvoir un Corps, & il peut être mû ſans elle ; mais elle ne peut faire digérer les viandes, circuler le ſang, dormir, ni battre le pouls.

Pour les actions de la premiere eſpece, il eſt conſtant & nous avons aſſez fait voir qu'elles ne ſe rencontrent point dans les Bêtes : car un Chien ne penſe point, ne connoît point, ne doute point, ne nie point, ni n'affirme point ; autrement ce ne ſeroit plus un Chien, mais un Homme. Or, excepté toutes ces actions-la, toutes les autres ſe rencontrent en lui ; car un Chien marche, il dort, il fait la digeſtion, ſon ſang circule, & on y apperçoit un battement d'arteres. Actions de la premiere eſpece.

Les actions de la ſeconde eſpece ſont auſſi-bien dans les Bêtes que dans les Hommes, ou naturelles ou artificielles. Actions de la ſeconde eſpece

Par actions naturelles, on entend celles qui ſe produiſent dans l'Homme ou dans la Bête par la diſpoſition naturelle des parties de la machine & par le Actions naturelles.

mouvement des eſprits animaux, comme il arrive dans une montre dont l'aiguille fait le tour du cadran, en allant d'une heure à deux, de deux à trois, &c. on peut dire que c'eſt une action ou plûtôt un mouvement naturel de ſes parties; au lieu que ſi l'on recule l'aiguile de deux heures à une, & d'une heure à midi, ce mouvement ſera violent, parce qu'il n'eſt point ſelon la diſpoſition de la machine.

On peut dire la même choſe des Bêtes; car, pour ce qui regarde les actions naturelles, par exemple, ſi un petit Chien tout nouvellement né, tout aveugle qu'il eſt, ſe tourne vers les mammelles de ſa mere en remuant les quatre pattes l'une après l'autre, & non pas deux à deux comme les Lapins, s'il ouvre la gueule & s'il prend la

mammelle qui lui eſt deſtinée & non celle qui eſt deſtinée à un autre ; s'il fait certains mouvemens pour ſuccer le lait & d'autres pour l'avaler ; toutes ces actions ſe font naturellement, ſans la participation d'aucune Ame ; mais ſeulement parce que Dieu en créant cette machine en a diſpoſé les parties de telle maniere que les eſprits animaux allant de certains nerfs dans de certains muſcles, produiſent tous ces mouvemens.

On demandera peut-être ce qui fait aller ces eſprits animaux dans ces nerfs & dans ces muſcles ? Car ſi c'eſt, dira-t'on, la diſpoſition de la machine, pourquoi n'y vont-ils pas toujours ? puiſque la machine de ce petit Chien eſt toujours diſpoſée de la même maniere.

A cela je répons, qu'il n'eſt pas vrai que la machine ſoit

toujours dans la même diſpoſition : car lorſqu'il a tetté & qu'il a le corps rempli de lait, les eſprits animaux ſe rafraîchiſſent par cette nouvelle nourriture, & ce rafraîchiſſement diminue beaucoup leur mouvement ; ce qui le met dans une diſpoſition propre à le faire dormir ; laquelle arrive même au corps de l'Homme après le repas.

Mais, quoiqu'il ſoit difficile d'expliquer cela d'une maniere plus plauſible, ſuppoſons néanmoins que cette explication eſt défectueuſe ; il s'enſuivra delà tout au plus que la choſe eſt mal expliquée, mais elle ne laiſſera pas d'être vraye, & il ne s'enſuivra pas qu'il y ait une Ame, ni aucune connoiſſance dans ce petit animal ; car comment ſe pourroit-il faire qu'un petit Chien, tout aveugle qu'il eſt, fit avec connoiſſance ce qu'un

Enfant qui voit clairement ne ſçauroit faire ? Eſt-ce qu'une Bête aura donc une Ame, & une Ame plus parfaite que l'Homme même.

Mais je voudrois bien que ceux qui prétendent qu'on ne peut ſe diſpenſer de donner des Ames aux Bêtes, pour pouvoir, diſent-ils, rendre raiſon de leurs actions, expliquaſſent par le moyen de l'Ame raiſonnable même l'action d'un Enfant qui tette après être ſorti du ſein de ſa mere. Il y auroit ſans doute plaiſir d'entendre les mots diſtincts de nature, de pente naturelle dans les raiſonnemens myſtérieux qu'ils feroient là-deſſus. Car comment ſe peut-il faire que dans l'Enfant cette action ſe faſſe par connoiſſance & par le moyen de ſon Ame, puiſqu'elle ignore même dans la plus grande perfection de

l'Homme ce qu'il faut faire pour cela ?

En effet, ſi cet Enfant étoit capable de parler, n'auroit-il pas raiſon de dire à la nourrice qui lui préſente la mammelle ? Comment voulez-vous que je tette, moi qui bien loin d'avoir appris à tetter ne l'ai jamais vû faire ? Vous n'ignorez point qu'on ne tette pas dans le pays d'où je viens, on n'y boit & on n'y mange point, il n'y a ni nourrice ni mammelle, & je ne ſçai de quoi j'y vivois. Si ma mere m'a nourri je ne ſçai comment elle s'y eſt priſe, ni ce qu'elle a fait pour cela, peut-être ne l'a-t'elle jamais ſçu elle-même.

Saint Auguſtin perſuadé de la vérité que l'on explique ici en confirme la ſolidité par ces paroles qui ſont admirables. Ce n'étoit, dit-il, ni ma mere ni

ma nourrice qui rempliſſoient leurs mammelles pour moi, du lait qu'elles me donnoient; mais c'étoit vous, Seigneur, c'étoit vous ſeul qui me donniez par leur entremiſe la nourriture dont j'avois beſoin ſelon l'ordre que vous avez établi, (il faut bien remarquer ces paroles) & ſelon les richeſſes de votre bonté & de votre Providence, qui étend ſes ſoins juſques dans les principes les plus cachés & les cauſes les plus ſecretes de la ſubſiſtance de vos créatures. *

Cet Enfant ne pourroit-il pas dire la même choſe de ſa mere, que ce grand Saint diſoit de la ſienne & de ſa nourice,

* On peut dire que l'Enfant n'a pas plus de connoiſſance de ce qu'il fait lorſqu'il tette, qu'il n'en avoit lorſqu'il étoit nourri dans le ſein de ſa mere. C'eſt la même ſageſſe du Créateur qui pourvoit également à l'un & à l'autre.

s'il pouvoit expliquer ſa penſée, pour nous apprendre que ce n'eſt ni par raiſon ni par connoiſſance qu'il tette, non plus que ce n'eſt point par connoiſſance que ſa mere lui prépare la nourriture dans ſes mammelles, qu'elle l'a engendré, & qu'elle l'a mis au monde ? Ce qui fait voir invinciblement que toutes ces choſes ne ſe font que par machine, & comme dit S. Auguſtin, par l'ordre que Dieu a établi.

Cependant il ſemble à entendre les diſciples d'Ariſtote que ce ſoit l'Ame qui faſſe tout, ou que ce ſoit par elle que l'Homme faſſe tout ; au lieu qu'il eſt certain qu'il y a une infinité de choſes qui ne dépendent non plus d'elle qu'il dépend d'un arbre de croître ou de ne croître pas.

Quel aveuglement de croire que ce ſoit l'Ame d'un petit

Chien, quand même il en auroit une, qui lui fait faire tout ce qu'il fait ! car s'il ſçait ce qu'il fait, s'il eſt vrai qu'il le faſſe avec connoiſſance, qu'on nous diſe qui lui a appris à tetter, & qu'il falloit pour cela ſe ſervir de la bouche, donner une certaine figure à la langue, faire un certain mouvement, & le reſte ? En vérité il faut avoir bien peu de connoiſſance, pour croire que ce Chien en ait. Un Enfant même n'en a pas, tout animé qu'il eſt d'une Ame capable de connoître. Il pleure, par exemple, ſans ſçavoir comment, ni pourquoi ; & les larmes lui tombent des yeux ſans qu'il ſçache ni comment elles ſe forment, ni d'où elles viennent, ni pourquoi elles ſortent. Car après tout, ſi on demande aux Péripatéticiens pourquoi un Enfant crie & pleure quand on le

frappe ? On ne doute point qu'il ne réponde que c'eſt à cauſe qu'il ſouffre de la douleur ; mais ſi on lui demande encore pourquoi ſouffrant de la douleur il pleure, que répondra-t'il ? les cris & les pleurs de cet Enfant ne le ſoulagent point dans ſa douleur. Quelle eſt donc la fin de ſes pleurs, & de ſes gémiſſemens ? Il eſt impoſſible de le dire dans les principes oppoſés aux nôtres ; mais on peut en rendre raiſon en diſant, que ce Enfant eſt dans un âge où il n'a d'autres armes pour ſe défendre du mal qu'on lui fait, que le mouvement de compaſſion qu'il peut exciter dans les autres par les cris & par les pleurs ; ainſi d'un côté, Dieu a diſpoſé les Hommes à avoir de la compaſſion de ceux qui ſouffrent, & ce mouvement de compaſſion eſt excité en eux par les pleurs

qui ſont les marques de la douleur ; & de l'autre, il a diſpoſé à pleurer ceux qui n'ont point d'autres moyens de ſe délivrer de leurs ſouffrances ; * le mal qu'on lui fait, produit en lui les mouvemens néceſſaires pour exciter les pleurs.

Voilà l'ordre admirable que Dieu a établi pour la conſervation de chaque choſe. Le maltraitement qu'on fait à cet enfant produit en lui les pleurs & les cris ; & les cris produiſent dans les autres Hommes la compaſſion, laquelle étant excitée en l'Homme par des mouvemens contraires à la diſpoſition de ſon Corps, il eſt certain que l'Ame qui aime ſon Corps, comme

* En effet, les larmes ſont les armes ordinaires des foibles ; l'on remarque que moins on eſt capable de ſe défendre, plus on eſt ſujet à pleurer. Les enfans, les femmes & les veillards pleurent bien plus facilement que les autres.

nous l'avons dit, cherche à appaiſer ces mouvemens ; & comme elle ne le peut qu'en ſoulageant ce miſérable enfant : voilà pourquoi elle s'empreſſe de le ſoulager dans ſon affliction ; parce qu'elle ſe ſoulage elle-même, & tout cela n'a pour fin que la conſervation de la créature, comme on le dira dans la ſuite. Que Dieu eſt admirable dans ſes ouvrages ! Cet enfant eſt dans l'impuiſſance de faire par connoiſſance & par jugement ce qui eſt néceſſaire pour ſe nourrir ; parce qu'il n'a pas l'uſage de la raiſon ; mais Dieu qui ne veut pas le lui donner à cet âge, ne veut pourtant pas que la créature périſſe ; c'eſt pour cela qu'il a diſpoſé les parties du Corps de ce petit Enfant, à peu près comme un Horloger diſpoſe les parties d'une montre, & qu'enſuite il a tracé dans ſon cerveau

cerveau de petits conduits par où les eſprits animaux, auſquels il donne le mouvement, paſſent & vont produire un mouvement dans les nerfs deſtinés par ſon Créateur, à ouvrir ſa bouche, & à faire tous les mouvemens qu'il faut faire pour tirer de la mammelle de la nourrice le lait néceſſaire à ſa conſervation.

Il en eſt de même de toutes les actions naturelles, & quiconque ſçait comme un Enfant tire de la mammelle de la nourrice le lait néceſſaire à ſa conſervation, connoîtra qu'il n'y a nulle apparence que ſon Ame puiſſe de rien ſervir pour cette action, & que par conſéquent il faut qu'il la faſſe purement par machine & ſans aucune connoiſſance.

Conſidérons donc que l'air preſſe tout ce qu'il entoure, qu'il le preſſe également de tout côté,

& que par conſéquent il preſſera également de tous côtés la mammelle d'une femme. Or quand l'Enfant veut tetter, il faut qu'il prenne dans la bouche le bout de la mammelle, & qu'il pompe l'air, c'eſt-à-dire, que par un mouvement qu'il fait de la langue, il tire l'air qui preſſe le bout de la mammelle; comme tout Corps liquide a coutume de ſe retirer toujours du lieu où il eſt le plus preſſé, & de s'en aller dans celui où il l'eſt le moins. Il s'enſuit que le lait va dans la bouche de cet Enfant; parce que la mammelle eſt preſſée par tout ailleurs, & ne l'eſt point dans ſa bouche.

Or, ſi cet Enfant ne tettoit point par machine; où auroit-il appris cette philoſophie? Et comment ſeroit-il poſſible qu'un Enfant ſît par connoiſſance ce qu'un Homme parfait ne con-

noît pas ? Mais Dieu qui veut conſerver la créature, fait faire par la diſpoſition des parties de ſon Corps ce qu'il n'a pas voulu qu'elle fit par la diſpoſition & par les qualités de ſon Ame.

Or, s'il eſt vrai que ces ſortes d'actions ſe faſſent dans l'Homme ſans la participation de l'Ame, & par la ſeule diſpoſition des organes ; pourquoi a-t'on de la peine à ſouffrir qu'on diſe la même choſe des Bêtes, & qu'elles faſſent par la ſeule diſpoſition de leurs organes, toutes les actions qu'on attribue ordinairement à une Ame qu'on ne peut raiſonnablement leur donner.

L'on peut donc voir par ce que l'on vient de dire, ce que c'eſt proprement que l'Ame d'une Bête. Ce ſont des eſprits animaux qui ne ſont rien autre choſe qu'une matiere fort ſubtile

& fort agitée, comme la flamme qui ſort d'un flambeau, laquelle fait remuer le muſcle & les nerfs des Animaux ſelon la diſpoſition que Dieu y a miſe, & l'impreſſion des objets extérieurs.

Voilà le grand reſſort de la machine, & c'eſt de quoi il eſt facile de tomber d'accord ; car y a-t'il quelque difficulté à concevoir que Dieu puiſſe communiquer du mouvement à une matiere ſubtile que l'on appelle Eſprits animaux : que ces Eſprits entrent dans de certains muſcles, les enflent, & par conſéquent les racourciſſent & attirent ainſi les nerfs auſquels ils ſont attachés, & que de même ces nerfs attirent, par exemple, les doigts des pieds, la langue, & les autres parties auſquels ils ſont joints, & produiſent ainſi les mouvemens que nous voyons ;

car après tout, pourroit-on ſe perſuader qu'un Limaçon faſſe par le moyen d'une Ame, quelque ſubtile & quelque connoiſſante qu'on la puiſſe repréſenter, ſa coquille avec tant d'adreſſe, & avec une proportion ſi juſte qu'il la fait ; Ne faudroit-il pas que que cet inſecte eût au moins par infuſion la ſcience du cinquiéme Livre d'Euclide, pour faire qu'il y ait telle proportion du premier tour de la coquille au ſecond, qu'il y a du ſecond au troiſiéme ? Quoi, l'on pourra ſe perſuader que ce ſont les lumieres & les connoiſſances de ce Limaçon qui le dirigent dans la confection de ſa coquille, enſorte qu'il ait une idée de ſon ouvrage ? Et l'on pourra concevoir que cet inſecte, infiniment plus habile & plus adroit que les meilleurs Sculpteurs du monde, puiſſe faire ſans étude, ſans

art, ſans régle, ſans compas, & ſans jamais ſe tromper, une coquille ſi bien proportionnée? Il faut avoir renoncé au ſens commun pour oſer le ſoutenir.

Quand les Abeilles auroient une Ame, ne faudroit-il pas qu'elles ſçuſſent les Mathématiques pour faire leurs ouvrages avec tant d'adreſſe, tant de juſteſſe, & ce qui eſt ſurprenant pour faire un petit trou dans un rayon de miel, à ſix pans & non pas à cinq ni à ſept, ni rond. Il faut certainement que ſi elles le font par connoiſſance, elles ſçachent qu'on peut remplir l'eſpace contenu autour d'un point avec des hexagones, & qu'on ne le peut nullement faire, ni avec des pentagones, ni avec des ſeptagones, ni avec des ronds, ni avec une infinité d'autres figures; parce que l'eſpace contenu autour d'un point ſe divi-

ſe en trois cens ſoixante degrés ; ainſi tous les angles qui joints enſemble contiennent plus ou moins de trois cens ſoixante degrés, ne ſont point propre à remplir cet eſpace. Or, on peut démontrer que chaque angle de l'hexagone contient cent vingt degrés, qu'ainſi trois de ces angles unis enſemble font trois cens ſoixante degrés, capables de remplir l'eſpace contenu autour d'un point, comme l'on voit dans une chambre, dont les carraux ſont à ſix pans ; mais comme chaque angle du Pentagone contient cent huit degrés, il s'enſuit que l'on ne peut point remplir l'eſpace contenu autour d'un point, avec trois de ſes angles mis enſemble, parce qu'ils ne ſuffiſent pas, ni avec quatre, parce que c'eſt plus qu'il ne faut. On ne peut non plus remplir ces eſpaces avec des hep-

tagones ; car chaque angle d'un heptagone contient environ cent vingt-neuf degrés ; il s'en ſuit que ni un, ni deux, ni trois, ni quatre de ſes angles ne peuvent faire trois cens ſoixante degrés, & par conſéquent ne peuvent remplir cet eſpace. Il ne le peut enfin remplir avec des ronds : car on voit aſſez qu'il reſteroit du vuide entre ces figures.

Voilà les regles de Mathématiques qu'il faut que ces Mouches ſçachent, ſi elles font ces trous & tout leur ouvrage avec connoiſſance, & par le moyen d'une Ame qui en ſoit capable ; mais quand même elles auroient autant de connoiſſance que les Hommes, il leur ſeroit encore impoſſible de faire leur ouvrage & tous ces petits trous ſans prendre de certaines meſures, que les plus habiles Ouvriers ſeroient

roient obligés de prendre pour en faire autant; ce qui ne laiſſe aucun lieu de douter qu'elles ne faſſent ces ſortes d'actions que par la ſeule diſpoſition de leurs organes & ſans aucune connoiſſance.

J'avoue ſincérement que, quelqu'effort que je faſſe pour chercher ce qu'on peut répondre à ce qu'on vient de dire, je ne ſçaurois trouver aucune bonne raiſon qu'on puiſſe y répliquer : car l'on ſoutient que non ſeulement il eſt ridicule de croire, mais encore qu'il eſt impoſſible de s'imaginer que des Mouches ayent un deſſein formel en faiſant leur ouvrage : enſorte qu'on puiſſe dire qu'elles ayent en elles une idée des choſes qu'elles veullent faire, qui les conduiſe, & qui les régle dans cet ouvrage : qu'il eſt impoſſible, quelqu'effort que l'on faſſe ſur ſoi-même, de ſe per-

s'enſuit de néceſſité que les actions ſe doivent toujours faire de la même maniere ; de ſorte qu'il n'eſt pas plus libre à un Chien de prendre un morceau de pain, quand on le lui préſente, que la machine y eſt diſpoſée par la faim, & qu'on ne l'empêche point, qu'à l'éguille d'une montre de ne pas marquer les heures les unes après les autres, ſuppoſé que la montre ſoit montée. Voilà pour les actions naturelles.

ARTICLE XII.

Des actions artificielles, où l'on explique ce que c'eſt qu'habitude ; & où on fait voir que les actions d'habitude ſe font par pure machine.

IL y a d'autres actions dans les Bêtes qui ſont artificielles, &qui ne ſe font pas par la diſpoſition que Dieu y a miſe en

ſa coquille, une Arraignée ſa toile, les Abeilles leurs rayons, chaque Oyſeau dans ſon eſpece fait ſon nid de la même matiere & de la même maniere. Si leurs effets dépendoient d'une Ame, & s'ils étoient libres, eſt-il poſſible que ces Bêtes ne priſſent deſſein d'agir d'une autre maniere; quand ce ne ſeroit que pour ſe divertir? Nous voyons bien que dans différens pays les Hommes agiſſent différemment dans les choſes qui ſont libres, qui dépendent de leur connoiſſance, & qu'ils ne font point par la diſpoſition de leur machine; mais dans tous les pays les Limaçons font leurs coquilles de la même maniere, ſans y rien changer: les Abeilles leur miel, & les Oyſeaux leurs nids. C'eſt que leurs actions dépendent de la diſpoſition de leur machine, & cette diſpoſition étant la même partout, il

[illegible] les opérations de l'Ame, comme, par exemple, penser, connoître, [illegible] nous agissons de la même maniere que les Bêtes.

[illegible] dit en Philosophie que les actions plusieurs fois réitérées produisent les habitudes, & les habitudes produisent dans l'Homme une facilité de faire des mêmes actions. On ne peut, par exemple, jamais acquerir l'habitude de danser, d'écrire, de jouer des instrumens, si l'on ne danse, si l'on n'écrit, si l'on ne joue des instrumens plusieurs fois.

Mais pour bien sçavoir comment cela se fait, il faut se resouvenir de ce que l'on a déja expliqué en parlant de la maniere dont on apprend les Sciences; car l'on a dit que les esprits animaux traçoient des vestiges des choses que l'on apprend, &

qu'enſuite, quand on vouloit parler de ce que l'on a appris, il falloit que ces eſprits repaſſant par ces traces fiſſent mouvoir les nerfs qui y ſont attachés ; de ſorte que l'Ame venant à faire réflexion ſur ces mouvemens, ſe reſſouvient & raiſonne de ces choſes.

Or, pour toutes les actions qui ne dépendent que de l'eſprit, il ſuffit que ces traces ſoient dans le cerveau, parce que le cerveau ſeul en eſt l'organe ; mais pour celles qui dépendent auſſi du Corps, il faut qu'il y ait encore dans les membres qui ſervent à les faire d'autres traces imprimées, comme, par exemple, dans les jambes pour bien danſer, & dans la main pour bien écrire ; ces traces ſont produites comme celles du cerveau par les eſprits qui ont pluſieurs fois paſſés par les nerfs qui ſont

propres à produire les mouvemens de la danſe & de l'écriture, & qui à force de paſſer ainſi pluſieurs fois, y ont fait des traces & des chemins larges & profonds dans leſquels ils rentrent enſuite facilement & coulent ainſi dans les nerfs, ſans que rien les arrête, & produiſent les mouvemens avec facilité. Voilà d'où vient qu'un Homme danſe & écrit facilement. S'il arrive qu'on ſoit longtems ſans écrire, & ſans danſer, on oublie l'écriture & la danſe. Cet oubli ne ſe fait point dans l'Ame, comme on le prétend ordinairement ; mais c'eſt ſeulement que ces traces, dont on vient de parler, ſe referment, & les eſprits animaux n'y pouvant plus paſſer, les actions ne peuvent plus auſſi ſe produire. Voilà proprement ce que c'eſt qu'apprendre & oublier à danſer.

Si l'on comprend bien ce que l'on vient de dire, on concevra facilement comment on apprend à chanter à un Oiſeau, & à faire d'autres actions à d'autres animaux. On ſiffle auprès d'un Serein, en ſiflant on produit divers mouvemens dans l'air; cet air diverſement mû lui va ébranler de même les nerfs des oreilles qui ſont remplis d'eſprits; les eſprits étant mûs du même mouvement que les nerfs où ils ſont renfermés, vont dans le cerveau produire certaines traces, & en y paſſant font remuer les nerfs propres à donner à ſon goſier, à ſa langue & à ſon bec tous les mouvemens néceſſaires à produire les différens tons qu'il faut, pour compoſer l'air qu'il chante.

Toutes ces actions dans les Hommes & dans les Bêtes ſont plus difficiles, quand on com-

mence à les faire ; parce que ces traces ne s'impriment pas facilement ni tout d'un coup dans le cerveau, ni dans les muſcles, principalement ſi la ſubſtance du cerveau eſt dure & groſſiere ; mais lorſqu'une fois elles y ſont bien imprimées, les eſprits animaux y paſſent avec tant de facilité, que l'on continue ſouvent ces actions ſans qu'on s'apperçoive qu'on les fait.

C'eſt ce qu'on n'éprouve que trop. On dit, par exemple, ſon Chapelet, on remue les lévres, la langue, & les doigts changent de patenôte : on ne dira même qu'un *Pater noſter* ſur les gros grains, & un *Ave Maria* ſur les petits, & enfin on le parcourt quelquefois tout entier, ſans que l'Ame y ait non plus de part que ſi elle n'étoit point au monde. C'eſt ainſi qu'un

Prêtre peut dire la Meſſe, ou réciter ſon Breviaire par machine. Car il eſt certain que pour toutes ces actions auſquelles on eſt habitué, on n'a beſoin d'Ame que pour les commencer, c'eſt-à-dire, pour déterminer les eſprits animaux à aller dans les traces par où il faut qu'ils paſſent pour les produire ; car quand ils y ſont entrés une fois, ils vont juſqu'au bout de ces traces, & les actions ſe produiſent ſans que l'Ame y contribue.

C'eſt, peut-être, quelque choſe de ſemblable que reprochoit Jeſus-Chriſt aux Phariſiens par ces paroles du Prophéte ; *Ce Peuple m'honore des lévres, mais ſon cœur eſt bien éloigné de moi.* C'eſt comme s'il eût dit, les lévres de ce peuple ſe remuent & prononcent des paroles qui ſemblent être dites pour

m'honorer, mais ſon cœur & ſon Ame n'ont point de part à ces mouvemens. Je ſçai bien que ces paroles peuvent ſignifier que ces gens-là n'étoient que des Hipocrites, comme Jeſus-Chriſt le dit lui-même ; mais ce paſſage peut pareillement convenir à ceux qui prient Dieu ſans attention & par pure machine.

C'eſt une choſe admirable que la ſeule lumiere réfléchie de chaque Lettre d'un mot dans nos yeux, faſſe mouvoir le nerf optique, & que ce mouvement détermine les eſprits à aller dans les nerfs qui peuvent faire remuer la bouche d'une maniere propre à le prononcer! Que le mot ſuivant faſſe une autre impreſſion ſur nos yeux par le moyen de la réflexion de la lumiere, qu'il produiſe d'autres

ouvemens, qu'il envoye les
prits dans d'autres nerfs pro-
es pour remuer la langue &
s lévres d'une autre maniere
ur le prononcer, & ainſi des
tres mots, des lignes & des
ges entieres que l'on peut voir
lire tout haut en prononçant
ſtinctement & par ordre, ſans
ie l'Ame y ait aucune part!
arrive quelquefois que l'on
t ainſi des ſix à ſept lignes à
emi endormi, & tant que les
eux ſe peuvent tenir ouverts;
ela ſe fait ſans doute par la
ule impreſſion que l'objet fait
ir les yeux & par la diſpoſition
es organes. *

* Ceci me paroît aſſez naturel, & je
vois point de quelle néceſſité peuvent
re les connoiſſances ſenſibles que quel-
nes Philoſophes ont imaginées, puiſque
impreſſion des objets extérieurs, & la
iſpoſition des organes ſuffiſent pour pro-
uire ces actions. D'ailleurs ces préten-
ues connoiſſances ſenſibles ſuffiſent-elles,
u plûtôt ſont-elles d'aucune utilité pour

Mais ſi la machine de l'Homme produit toutes ces actions ſans que l'Ame y contribue, comme on n'en ſçauroit douter, il eſt inconcevable que l'on ſoutienne avec tant d'opiniâtreté que les Bêtes ne les peuvent faire ſans Ame.

• On pourroit rapporter une infinité d'autres exemples qui prouvent invinciblement que toutes les actions d'habitude ſe font par pure machine dans les Hommes & dans les Bêtes; par exemple, un Cheval de Meſſager va droit à l'écurie où il a coutume d'aller: un Homme marchant dans les rues ſans attention, prend ſouvent une rue

expliquer, par exemple, la conduite que tiennent les Abeilles dans la conſtruction de leurs rayons? Il me ſemble qu'il faut choiſir ou de leur accorder des connoiſſances pour le moins auſſi parfaites que les nôtres, ou de ne leur en accorder aucune.

une autre, & va non où il faire, mais où il a coutu- l'aller; un Homme ſe levera lant la nuit tout endormi, il omenera, il montera même heval; un autre écrira ou ra des Inſtrumens : ces ns & autres ſemblables ſe aſſurément ſans que l'Ame t aucune part, puiſqu'elle a aucune connoiſſance. Ce l'on a dit juſques ici doit re.

ARTICLE XIII.

Des Actions violentes.

Troiſiéme ſorte d'actions.

y a une troiſiéme ſorte l'actions dans les Bêtes que peut appeller violentes : non lles ſoient toujours contrain-, mais, parce que leur ma- ſe n'ayant pas la diſpoſition l faut pour les produire, il

faut que ce ſoit les objets extérieurs qui déterminent les eſprits à aller dans les nerfs deſtinés à faire ces actions. On préſente, par exemple, à un Chien un morceau de pain : ce pain fait impreſſion ſur ſes yeux par le moyen de la lumiere qui en eſt réfléchie, & cette impreſſion détermine les eſprits animaux à aller dans les nerfs propres à faire approcher ce Chien, à quoi la machine n'étoit point diſpoſée ſans cet objet. Que l'on remue un bâton pour le frapper ; ce bâton remué de cette ſorte fait une autre impreſſion ſur ſes yeux, & détermine les eſprits à produire un autre mouvement qui eſt celui de la fuite.

Il faut bien que cela ſe faſſe ainſi dans l'Homme même : car quoiqu'il ait une Ame, elle ne connoît point les nerfs qu'il faut remuer pour approcher, ni ceux qu'il

qu'il faut remuer pour s'enfuir. Elle ne connoît point ceux qu'il faut remuer pour rire à l'occasion d'un certain objet, ni ceux qu'il faut remuer pour pleurer à l'occasion d'un autre. Ce qui fait voir évidemment que c'eſt de la différente impreſſion de l'objet & nullement de notre Ame que viennent ces différens mouvemens : comme quand on joue de l'Epinette, c'eſt des différentes manieres de la toucher que viennent les différens airs que l'on entend.

Si l'on demande pourquoi une telle impreſſion produit plûtôt un tel mouvement qu'un autre contraire ou différent, pourquoi l'apparence d'un coup de bâton fait plûtôt fuir un Chien qu'elle ne le fait approcher ? On répond que la machine eſt diſpoſée pour l'un & non pas pour l'autre. Si je demande pour-

quoi donnant un certain coup d'archet sur une corde de violon, je produis un certain son & non pas un autre ; on aura raison de répondre que cela vient de la disposition de la corde ; parce que la tendant plus ou moins on en change la disposition, & la disposition étant changée elle ne fera plus entendre le même son ; quoiqu'on y donne le même coup d'archet. C'est ainsi qu'il arrive que lorsqu'un Cheval est devenu maigre & vieux, & que par-là la disposition de la machine est changée, soit que les nerfs soient devenus secs ou autrement, le fouet ni l'éperon ne font plus sur lui les mêmes effets qu'ils faisoient lorsqu'il étoit jeune & conservoit son embonpoint.

ARTICLE XIV.

Où l'on fait voir qu'il eſt bien plus difficile d'expliquer les actions des Bêtes en ſuppoſant qu'elles ont une Ame, que dans le ſiſtême contraire.

Comme je ne doute point qu'on ne trouve cette explication extraordinaire, parce qu'on eſt perſuadé que le Chien fuit les coups de bâton, parce qu'il les craint, & que cette crainte vient de ce qu'il juge que ces coups de bâton lui ſont déſavantageux & capables de l'incommoder, je demande pourquoi l'Homme fuit la piquûre d'une épingle & le feu qu'on approche de lui? On dira ſans doute que cette fuite paroît inexpliquable dans les Bêtes, à moins de dire qu'el-

les ont une Ame, & qu'il eſt très-aiſé de comprendre comment elle ſe fait dans l'Homme, parce qu'il en a une.

Mais c'eſt juſtement ce qui trompe ces Philoſophes ; car on leur fera voir au contraire que ce mouvement de fuite eſt inintelligible dans l'Homme, parce qu'il a une Ame, ſi on veut l'expliquer par elle : & qu'il eſt très-facile d'en rendre raiſon dans les Bêtes ſans qu'on ſoit obligé d'y en admettre une ; car on n'a pour cela qu'à ſuppoſer en elles une diſpoſition de parties avec le mouvement d'une matiere ſubtile produit par les objets extérieurs, ce que Dieu a très-certainement pu faire, puiſqu'un Horloger peut faire quelque choſe de ſemblable ; & s'il l'a pu faire, c'eſt ſans doute une opiniâtreté affectée que de nier qu'il l'ait fait, quand

on voit tant d'actions dont il eſt impoſſible de rendre raiſon autrement.

Je demande donc pourquoi l'Homme fuit la pointe d'un aiguille & le feu qu'on approche de lui ? On dira ſans doute que tout le monde ſçait que c'eſt qu'il a peur d'être piqué & brûlé ; mais ce n'eſt pas là répondre en Philoſophe : car ce qui craint ne ſçauroit être brûlé, & ce qui peut être brûlé ne peut craindre ; c'eſt l'Ame qui craint, & c'eſt le Corps qui peut être brûlé : il faudroit plûtôt dire, pour parler plus exactement, que l'Homme fuit la pointe d'un aiguile & le feu, parce que ſon Ame craint que ſon Corps ne ſoit piqué ou brûlé. Mais on demande pourquoi l'Ame ſe met en peine ſi ſon Corps eſt piqué ou non ? car ſi le Corps eſt piqué l'Ame ne l'eſt pas. Eſt-il

étant une portion de la matiere que Dieu créa au commencement du monde, ne peut rien desirer: la matiere est indifférente à tout : qu'elle soit le Corps d'un Homme ou d'une Bête, que ses parties soient arrangées d'une certaine maniere ou d'une autre, qu'elle soit en poussiere ou autrement, tout cela est indifférent à un morceau de matiere incapable de sentiment comme il l'est; car il est facile de voir que ce n'est point le Corps qui sent la douleur & le plaisir; après ce que l'on a dit, que la sensation étoit une réflexion que l'Ame faisoit sur les mouvemens de son Corps, & ce que S. Augustin en dit par ces paroles : *Dolor ex carne non in carne*, on n'en peut naturellement douter; outre que c'est le consentement unanime de tous les Philosophes d'aujourd'hui,

&c

& que ce n'eſt même qu'à cauſe de cette ſenſation prétendue qu'on dit être dans les Bêtes, qu'on croit être obligé de leur donner une Ame.

Il ſeroit inutile d'objecter qu'à la vérité la matiere eſt inſenſible d'elle-même, mais qu'étant jointe à un eſprit, elle devient vivante & ſenſible; car quand tous les Eſprits du Ciel ſeroient joints à un ſac de plâtre, ils ne le rendroient jamais ſenſible, ni capable de douleur & de plaiſir.

Le Corps étant donc un morceau de matiere indifférent à tout, ne peut deſirer à boire ni à manger. L'Ame de ſon côté ne boit & ne mange point; quand il n'y auroit ni pain ni vin au monde, elle n'en ſubſiſteroit pas moins: donc ce grand deſir de boire & de manger ne peut provenir de la nature de l'Ame, ni de celle du Corps. On ne peut pas

dire que ces deux parties demandent enſemble ce dont elles n'ont beſoin ni l'une ni l'autre.

Voilà ſur quoi il y auroit plaiſir d'entendre raiſonner ceux qui croyent que l'Ame eſt la cauſe de ce qui ſe paſſe dans l'Homme ; car ſi on leur demande pourquoi l'Homme a faim ? ils n'ont d'autre réponſe à faire, ſinon que c'eſt parce qu'il a une Ame : pourquoi il dort ? c'eſt qu'il a une Ame. J'aimerois autant dire que les dents lui viennent, parce qu'il a une Ame ; qu'elles lui tombent, parce qu'il a une Ame.

Eſt-ce donc pour mieux expliquer les actions des Bêtes qu'on s'eſt opiniâtré à ſoûtenir qu'elles ont une Ame ? N'eſt-ce pas plûtôt pour les rendre inexpliquables ? Car on conçoit bien qu'un Corps mû peut en remuer un autre, qu'une boule dans l'a-

gitation y en peut mettre une autre : mais qu'un Eſprit tel qu'eſt l'Ame puiſſe faire mouvoir une matiere, des nerfs, des muſcles, des Eſprits animaux, c'eſt ce qu'on ne concevra jamais ici-bas.

N'eſt-il donc pas vrai que ſi l'on avoit bien fait réflexion aux choſes dont on vient de parler, on n'auroit jamais dit que les actions des Bêtes ne ſe peuvent expliquer ſans qu'on leur donne une Ame; puiſque c'eſt cette Ame au contraire qui les rend inexpliquables ? ainſi lorſque j'ai dit ci-devant que les nerfs faiſoient remuer les jambes, par exemple, pour danſer, que les Eſprits animaux faiſoient remuer les nerfs, je crois avoir dit la vérité, ou du moins j'ai parlé d'une maniere intelligible : mais quand j'ai dit que l'Ame détermine les Eſprits animaux, j'avoue que je n'ai

point parlé clairement ; parce que je ne ſçaurois concevoir que l'Ame puiſſe pouſſer ces Eſprits animaux & les faire avancer dans les nerfs, & je ſuis obligé d'avouer que je ne ſçaurois expliquer ni par la diſpoſition des parties, ni par le moyen de l'Ame, comment il arrive que l'Homme penſant quelques fois à certains objets, il ſe produiſe dans ſon Corps des mouvemens qu'il ne peut arrêter.

ARTICLE XV.

Où l'on explique pourquoi l'Ame à l'occaſion de certains mouvemens qui ſe paſſent dans le Corps, reſſent du plaiſir ou de la triſteſſe.

POur donner quelqu'explication de la dépendance mutuelle du Corps & de l'Ame, il faut avoir recours à la volonté de Dieu. L'on dira ſans doute que c'eſt une mauvaiſe Philoſophie que celle où on apporte pour cauſe des choſes la volonté de Dieu; il eſt vrai que c'eſt mal philoſopher que d'apporter la volonté de Dieu pour cauſe des choſes, lorſqu'il y en a une autre. Mais lorſqu'elle eſt la cauſe prochaine des choſes, ce ſeroit ſe tromper que d'en apporter une autre.

Si l'on veut donc ſçavoir pourquoi l'Ame reſſent de la douleur

à l'occaſion de certains mouvemens qui ſe paſſent dans le Corps, comme de ceux que cauſent la brûlure, la piquûre, &c. * Et du

* Voici comme un ſçavant Jéſuite explique, dans un Traité de Théologie ſur les peines de l'Enfer, comment nous reſſentons la douleur du feu. Lorſqu'un Homme ſe brûle, dit-il, il arrive deux choſes : la léſion de l'organe, c'eſt-à-dire, la diſſolution des parties, & la triſteſſe que l'Ame reſſent à la vûe du dérangement des parties du Corps auquel elle eſt unie .... La premiere eſt purement corporelle ; & l'autre purement ſpirituelle ..... Et voici ce qu'il dit de la peine du ſens dans les Damnés. La premiere choſe ne convient qu'au Corps, & la ſeconde à l'Ame. Comment ſe peut-il donc faire que l'Ame d'un Damné ſouffre la peine du feu, puiſqu'elle eſt ſéparée de ſon Corps, & que le feu ne peut par conſéquent faire aucune léſion ? Dieu par ſa toutepuiſſance, dit-il, peut ſuppléer ce que cauſeroit le Corps, & faire que l'Ame reçoive la même affection que ſi le Corps étoit préſent. Je laiſſe aux Lecteurs à décider de ce raiſonnement : mais voici ce que j'en conclu ; c'eſt que la léſion de l'organe étant purement corporelle, elle convient très-bien aux Bêtes, & que l'affection de l'Ame, à l'occaſion de cette léſion, étant purement ſpirituelle, elle ne peut leur convenir : donc les Bêtes

plaiſir à l'occaſion d'autres mouvemens, comme de ceux que produiſent le boire & le manger, les bonnes odeurs, &c. il faut remarquer que Dieu a créé l'Homme en joignant à ſon Corps une Ame douée d'entendement & de volonté. Il a donné à cette Ame un pouvoir, mais un pouvoir que nous ne connoiſſons point, ſur quelques-uns des mouvemens de ſon Corps, & l'a rendue ainſi capable de le conduire & de le gouverner. Mais cette puiſſance de l'Ame n'eût de rien ſervi au Corps, ſi en même tems que Dieu les a unis, il n'eût donné à cette Ame de l'amour pour ſon Corps : car quoiqu'elle eût pû arrêter les mouvemens de

ne ſçauroient reſſentir de douleur, puiſque la douleur n'eſt autre choſe que cette triſteſſe que reſſent l'Ame, & que la diſſolution des parties n'eſt qu'une occaſion qui donne lieu à cette triſteſſe.

ce Corps, l'empêcher, par exe
ple, de tomber dans un pré
pice, elle ne l'eût pourtant
fait, si Dieu ne lui eût donné
amour qui les unit d'inté
Or, il faut remarquer que n
seulement Dieu a donné à l'
me de l'amour pour son Cor
mais même qu'il a voulu l'
gager par ses propres intérê
le conserver, en faisant qu'
ressentît de la douleur, lorsq
se passe dans le Corps des m
vemens qui le peuvent détrui
& du plaisir, lorsque ces m
vemens tendent à sa conser
tion.

Il semble donc que le
sein que Dieu a eu en form
l'Homme, paroît clairem
ici. Il a voulu que son Co
fut conservé par les Loix
turelles qu'il a établies.
Corps ne peut être conse
que par le moyen de certa

actions : C'eſt pourquoi il *a* engagé l'Ame par le plaiſir à faire ces actions, & par la douleur, ſi elle s'opiniâtre à ne les vouloir pas faire. Mettons ceci dans un exemple.

Dieu a voulu que l'être de l'Homme ne fût conſervé, ſelon les Loix qu'il a établies, que par le boire & le manger ; parce qu'il ſe diſſipe inceſſamment quelque choſe de la ſubſtance du Corps qui ne peut être réparée que par le boire & le manger. Il a donc fallu qu'il ait engagé l'Ame à rechercher les alimens d'un côté par le plaiſir qu'il y a de manger, & de l'autre par la douleur qu'il y a d'être trop longtems ſans manger. Ainſi l'Ame cherche le plaiſir : mais Dieu a voulu qu'elle ne le trouvât que dans les actions qui peuvent contribuer à la conſervation du Corps.

Voilà comme il a tout ordonné pour la fin qu'il s'eſt propoſée, qui eſt la conſervation de ſes créatures.*

* Il n'eſt pas vrai, dira-t'on, qu'on ne mange qu'à cauſe du plaiſir que l'Ame y reſſent; car combien voit-on de gens qui n'ont nul appétit, & qui par conſéquent ne reſſentent aucun plaiſir en mangeant, qui ne mangent que pour la conſervation de leur vie; parce qu'ils craignent qu'en ne mangeant point, la mort ne vienne les ravir? Je demanderai à ceux qui font ce raiſonnement, pourquoi ces gens-là craignent la mort, puiſque la mort n'eſt que la ſéparation de l'Ame & du Corps? Que peut riſquer l'Ame? Ne ſeroit-il pas bien plus avantageux pour elle d'être ſéparée d'un compagnon plein de miſeres qui lui donne mille chagrins, & qui la plonge, pour ainſi dire, continuellement dans un abîme de triſteſſe. C'eſt donc uniquement la Loi du Créateur qui l'oblige à aimer ſon Corps tant qu'elle lui eſt unie, & l'engage à deſirer tout ce qui peut contribuer à la conſervation de cette union. Il faut bien remarquer ici que nous ne parlons qu'en Philoſophes, & que nous faiſons abſtraction aux préceptes & aux vérités de la Religion Chrétienne. Nous ſçavons que tout Chrétien doit craindre la mort à cauſe de ſes ſuites, je veux dire, les terribles Jugemens d'un Dieu vengeur.

S'il n'y avoit ni plaiſir à manger ni déplaiſir à ne point manger, on ſe laiſſeroit périr par la faim. Sans ce plaiſir, comment l'Homme auroit-il pû ſe réſoudre, lui qui tient le même rang que les Anges, & qui ne connoît que Dieu au-deſſus de lui, à des actions auſſi baſſes que celles qui tendent à la conſervation de ſon eſpece ?

Il eſt bon de remarquer ici que quand on dit que le plaiſir que l'Ame reſſent à l'occaſion de certains mouvemens du Corps eſt tellement ce qui l'engage à contribüer de ſon côté avec lui, que ſans cela elle ne s'y porteroit point, on ne parle qu'en Philoſophe, en ſe renfermant dans l'ordre de la nature : car on ſçait qu'à conſidérer les choſes en Théologien, ſelon la véritable Morale de l'Evangile, l'Homme eſt obli-

gé de ſe propoſer de plus nobles fins ; * Mais on veut ſeulement conclure que ſi l'Ame a de l'a-

* Il s'enſuit donc, dira-t'on, que la Loi que Dieu a établie, comme inſtituteur & fondateur de la Religion Chrétienne, eſt contraire à celle qu'il a portée comme Créateur de l'Univers. Il n'eſt pas vrai que la Loi de Jeſus-Chriſt ſoit contraire à celle qui fait que l'Ame aime l'action, par exemple, qui tend à la conſervation de l'eſpece humaine. Tout le monde ſçait que le Fils de Dieu lui-même a ſanctifié le mariage, & que la fin du mariage peut être en partie d'éteindre les feux de la concupiſcence, comme l'on peut voir par-ce que dit Saint Paul, *melius eſt nubere quam uri.* Il eſt vrai qu'il nous propoſe le célibat comme un état plus parfait ; mais ce conſeil n'eſt point oppoſé à la Loi de nature. Tout ce qu'il prouve, c'eſt que nous nous rendons agréables à Dieu, en lui ſacrifiant par amour le plaiſir que nous reſſentirions dans cette action. C'eſt la grace de Jeſus-Chriſt qui nous éleve à un état de perfection qui eſt au-deſſus de la nature ; qui nous rend en quelque façon ſemblables aux Anges ; mais cela n'empêche point que la Loi de Nature n'ait toûjours en elle-même toute ſa force, puiſque c'eſt en vertu de cette Loi que l'eſpece humaine ſe conſervera juſqu'à la conſommation des ſiécles.

mour pour ſon Corps ; ſi elle recherche ce qui lui eſt conforme par le plaiſir qu'elle y trouve, & évite ce qui lui eſt contraire par la douleur qu'elle en reſſent, c'eſt que Dieu l'a voulu ainſi ; & que ce deſir, cette douleur de l'Ame ſont les moyens qu'il a établis pour parvenir aux fins qu'il s'eſt propoſées, ſans qu'on en puiſſe connoître d'autre cauſe que ſa volonté.

Les moyens que Dieu a choiſis pour la conſervation des Hommes, ſont donc ceux que nous voyons. C'eſt dans cet ordre naturel que nous voyons ſes volontés, & on peut dire que nos deſirs qui paroiſſent déshonnêtes à cauſe du déſordre qu'apporte le péché, ſont comme une marque des ſiens. Nous n'avons qu'à les régler. Ainſi toutes nos paſſions ſont bonnes en elles-mêmes, parce que

tout ce qui vient de Dieu eſt bon, & qu'il n'y a rien en nous de naturel qui ne vienne de lui. *Ipſe fecit nos, & non ipſi nos.*

Si l'on conçoit donc bien que les actions néceſſaires pour la conſervation des individus, & pour toutes les autres choſes naturelles viennent des diſpoſitions que Dieu a miſes dans le Corps & des mouvemens qui s'y produiſent, & que non ſeulement elles ne viennent point de l'Ame, mais même qu'elles n'en peuvent venir, on n'aura pas de peine à croire que toutes ces actions ſe peuvent faire & ſe font en effet dans les Bêtes ſans Ame, & par la ſeule diſpoſition des organes que Dieu y a mis pour leur conſervation, comme on diſpoſe les parties d'une montre pour marquer les heures; de ſorte que ſi un Chien s'approche quand on lui préſen-

le du pain, & s'enfuit quand on leve un bâton pour le frapper, c'eſt que le ſouverain Ouvrier de cette Automate en a diſpoſé les parties d'une maniere qui puiſſe produire ces divers mouvemens à l'occaſion de ces divers objets que Dieu & non ce Chien connoît être propres à l'entretien de ſon être.

ARTICLE XVI.

Où l'on fait voir le rapport & la différence qu'il y a entre l'Homme & la Bête dans les actions qui leur ſont communes; que dans l'Homme la connoiſſance que l'Ame a de ces actions, n'en ſçauroit être la cauſe.

QUe ſi l'on veut examiner ſans prévention ce que l'on a dit de l'Homme, & le

comparer avec ce qu'on a dit des Bêtes, on trouvera qu'il n'y a point de différence entre lui & elles dans la maniere de faire les actions qui leur ſont communes, ſinon que l'Homme connoît ſes actions, quoiqu'il ne connoiſſe pas comment elles ſe font; au lieu que les Bêtes ne connoiſſent ni l'un ni l'autre. Il n'y a que Dieu en elles qui puiſſe en connoître.

Or, il faut remarquer que cette connoiſſance ne fait rien à la production de l'action; car ce qui a trompé la plûpart des Philoſophes, c'eſt qu'ils ont cru que cette connoiſſance que l'Homme avoit de ſes actions en étoit la cauſe; & que s'il dort, par exemple, s'il pleure, s'il rit, c'eſt parce qu'il a une Ame qui connoît; car il eſt certain que l'Ame eſt à l'égard de ces ſor-

tes d'actions * comme un Spectateur eſt à l'égard d'une Tragédie.

De la Crainte.

Qu'un Homme, par exemple, marchant la nuit dans un Pays inconnu au travers d'une forêt, entende des Lions rugir, il ſent auſſi-tôt dans tous ſes membres une agitation dont il n'eſt pas le maître: de ſorte que cet Homme étant arrivé dans ſa maiſon où il n'y a plus rien à craindre, il ne laiſſe pas de reſſentir toujours cette agitation

* On dit à l'égard de ces ſortes d'actions, parce qu'on ne parle que de celles qui ont du rapport avec celles des Bêtes, comme de boire, manger, dormir, crier, &c. & nous ſommes perſuadés que nous avons en nous-mêmes le pouvoir de nous déterminer à les produire & à les arrêter pour la plûpart. Je dis encore pour la plûpart, parce que nous n'éprouvons que trop qu'il y en a que l'on ne ſçauroit réprimer, comme, par exemple, lorſque nous entendons, ou que nous voyons faire quelque choſe de riſible, il nous prend des envies de rire que nous ne ſçaurions arrêter.

qu'il lui eſt impoſſible d'arrêter, comme il lui a été impoſſible de la produire, & de l'empêcher d'être produite.

N'eſt-il pas clair que ces mouvemens ſe font par machine; puiſque l'Ame n'en eſt que ſpectatrice, ſans pouvoir ni les produire ni les arrêter, & que Dieu ne les a ordonnés que pour la conſervation de l'animal en le rendant plus propre à la fuite.

Mais, parce qu'on pourroit encore s'opiniâtrer à dire que c'eſt la connoiſſance qu'il a du danger qui produit en lui cette agitation: l'on demande, pourquoi un Homme qui n'a pas accoutumé de paroître en Public, eſt troublé & ſent de l'agitation, lorſqu'il y faut parler? On ne manquera pas de dire que cet Homme tremble, parce qu'il a peur de ne pas réuſſir; mais quoiqu'on parle ainſi tous les jours,

on ne s'apperçoit point qu'il n'y a pas de ſens commun dans cette réponſe ; car j'aimerois autant dire que cet Homme boit extraordinairement, parce qu'il a peur de s'enyvrer : car le moyen que celui qui va paroître en public ne réuſſiſſe pas, c'eſt d'être troublé & agité ; comme le moyen à cet autre de s'enyvrer, c'eſt de boire beaucoup. Pourquoi donc cet Homme eſt-il agité & troublé ? Voilà donc des mouvemens qui ſe paſſent dans l'Homme ſans que ſon Ame y ait aucune part, puiſqu'elle ſouhaiteroit même qu'ils ne fuſſent pas dans ſon Corps. Pourquoi ne veut-on donc pas qu'il s'en trouve dans les Bêtes ſans qu'il ſoit beſoin de leur donner une Ame ?

Mais un argument que l'on fait preſque en toute rencontre, pour montrer que c'eſt l'Ame

qui produit tous ces mouvemens, c'eſt, dit-on, que s'il n'y avoit point d'Ame, ces mouvemens ne ſeroient point dans l'Homme; il ne ſeroit point agité comme il l'eſt, & les rugiſſemens des Lions ne le feroient point avancer avec plus de vîteſſe.

Or, on demande ſi on n'en peut pas dire autant du cerveau, du foye, & du cœur, que ces Philoſophes en diſent de l'Ame? Ne peut-on pas dire avec autant de vraiſemblance qu'eux, que ſi l'Homme n'avoit point de cerveau, de foye, de cœur, il ne tremble roit pas, & ne marcheroit pas plus vîte? A-t'on raiſon pour cela de conclure que, s'il tremble ou s'il court, c'eſt à cauſe qu'il a un cerveau, un foye, & un cœur? Non ſans doute; & cependant il eſt certain que ce tremblement & cette vîteſſe dépendent beaucoup

plus du cœur que de l'Ame. *

Si l'on eſt bien convaincu de ce qu'on a dit juſqu'ici, on n'aura pas de peine à concevoir comment les Bêtes font leurs actions. Car ſi l'Agneau fuit le Loup & s'approche de la Brebis, c'eſt parce que le Loup ayant une autre figure extérieure que la Brebis, il fait réfléchir la lumiere d'une autre façon, & par conſéquent ébranle les nerfs des yeux de l'Agneau d'une autre maniere que la Brebis, lequel mouvement va pro-

* J'avoue que l'agitation d'un Homme qui tremble lorſqu'il eſt ſur le point de parler en public, ne ſeroit point s'il n'avoit pas d'Ame, parce que ſans Ame il ne connoîtroit point le danger : mais il n'en ſera pas moins vrai que ce n'eſt point ſon Ame qui produit le mouvement, puiſque cet Homme fait tous ſes efforts, & met toute ſa raiſon en uſage pour ne pas trembler, & qu'il ne ſçauroit en venir à bout. Il eſt vrai que la connoiſſance a donné lieu à ces mouvemens, mais il n'en ſont pas moins l'effet d'une pure machine.

duire des traces dans le cerveau, différentes de celles qu'y produit la Brebis ; & les Esprits animaux passant par ces traces, vont dans les nerfs produire un mouvement. Or, c'est Dieu qui a fait, par la disposition qu'il a mise dans cette machine, que ce mouvement que le Loup y produit de la maniere que nous venons de dire, fût un mouvement qui l'éloignât de cet objet ; & qu'au contraire, le mouvement que produit la Brebis fût un mouvement qui l'approchât d'elle.

Il faut bien que les Péripatéticiens conviennent avec nous de cette explication ; car, il faut bien que les nerfs par leur mouvement remuent les jambes pour marcher ; parce que dans leur sentiment même, l'Ame ne remue pas immédiatement le pied ni la jambe ; autrement les

Nerfs ſeroient inutiles : il faut outre cela qu'ils tombent d'accord que l'Ame ne remue pas encore immédiatement les nerfs ; car ſi un Homme avoit été quatre ou cinq jours ſans manger, l'Ame auroit beau vouloir, elle ne pourroit jamais remuer les nerfs pour faire remuer les jambes, afin de marcher. Il faut donc qu'il y ait des Eſprits animaux, qui ſe produiſent par le boire & le manger : que ces eſprits ſoient agités & envoyés dans les nerfs.

Voilà juſqu'où nous convenons avec les Philoſophes. Mais la difficulté entr'eux & nous, eſt de ſçavoir ce qui donne le mouvement à ces Eſprits animaux ; car nous diſons que ce ſont les objets extérieures : & eux diſent, que c'eſt une Ame : ce que nous avons fait voir être impoſſible.

Voici donc en peu de mots ce qu'il faut ſçavoir touchant ces ſortes d'actions communes aux Bêtes & aux Hommes : C'eſt que de différents objets produiſent de différentes impreſſions ; de différentes impreſſions produiſent de différens mouvemens & des différens mouvemens produiſent, ſelon la diſpoſition de la machine, de différens effets.

Les difficultés qu'on pourroit trouver dans ces principes, ne doivent certainement pas empêcher qu'on ne les reçoive ; car outre qu'elles ne viennent que de ce que les Hommes ſe ſont laiſſés prévenir en faveur du parti contraire, il eſt certain qu'il y en a infiniment plus dans celui-là que dans le nôtre. Car quand même l'Agneau, dont on vient de parler, ne fuiroit pas le Loup, comme nous l'avons expliqué, & qu'il auroit une Ame par

par laquelle on voudroit rendre raiſon de cette fuite, qui lui auroit dit que le Loup mange les Brebis ? Il ſort du ventre de ſa mere, où il n'a jamais vû manger de Brebis ; il n'en a jamais été mordu lui-même Qui lui a donc fait connoître que cet animal eſt l'ennemi des Brebis ? S'il avoit la connoiſſance de ce qu'il fait, il faudroit qu'il eût les ſiennes par infuſion. Il y a de certains objets dont l'Enfant même a peur, & d'autres dont il n'a pas peur, quoiqu'il ne les ait jamais vû. Or, on ne ſçauroit ſe diſpenſer de dire que cela vient des différentes impreſſions & des différens mouvemens que ces objets divers produiſent dans le Corps de cet Enfant, leſquels mouvemens étant conformes ou contraires aux diſpoſitions que Dieu a miſes dans ce Corps,

produiſent différens effets ; car il n'y a pas de raiſon pourquoi il ait plûtôt peur des uns que des autres : parce que ni les uns ni les autres ne lui ont jamais fait de mal.

Mais, on dira que l'Ame eſt au moins la maîtreſſe des mouvemens libres, comme de marcher, remuer les doigts & les bras, &c.

On avoue que cela eſt incompréhenſible. On voit bien que l'Ame le veut, & que cela ſe fait, mais c'eſt tout ; on ne ſçauroit faire voir que l'Ame le fait, ni comment elle le fait. Il y a même des Philoſophes, qui conſidérant cette difficulté, ſont allés juſqu'à dire, qu'il ne faut rien moins que la Toutepuiſſance de Dieu pour produire ces mouvemens ſelon que l'Ame le ſouhaite, & les ſenſations de joye & de douleur, ſelon les

différens mouvemens qui ſe paſſent dans le Corps.

Mais il ne faut pas croire que ſe ſoit à la conſervation des Hommes & des Bêtes ſeulement que la bonté de Dieu ait pourvû par les diſpoſitions que l'on a fait voir qu'il y avoit miſes. Il n'y a point de créature dans le monde, en qui cette bonté & cette ſageſſe de Dieu ne paroiſſe. Le grain de bled, par exemple, n'eſt-il pas produit avec des armes pour le défendre de l'inſulte des Oiſeaux, qui euſſent pû le manger avant qu'il eût été mûr? N'eſt-ce pas pour cela qu'il eſt enveloppé d'une petite tunique, que chaque grain de l'épic eſt entouré de mille petites pointes, & qu'ainſi pluſieurs pointes dans l'épic ſont toutes enſemble comme autant de piques hériſſées pour le conſerver. Les

Chataignes ne ſont pas moins conſtruites d'une maniere propre à leur conſervation. On voit qu'elles ſont enfermées dans un pelon ou écorce, toute couverte de pointes fort aigues, & ſituées de telle ſorte que rien n'en peut approcher. Or, eſt-ce ſans un deſſein exprès de la ſageſſe infinie, que Dieu a ainſi renfermé ce fruit comme dans une forteresſe?

Pourquoi penſe-t'on que Dieu ait donné à la Vigne ce qu'il n'a pas donné au Poirier, aux Orangers, aux Citroniers? N'eſt-ce pas pour la conſervation de ſon fruit qu'il lui a donné de petits filets qui ſont comme autant de petites mains avec leſquelles elle s'attache à ſon échalat, aux arbres, aux murailles & à tout ce qui peut la ſoutenir? Ne ſemble-t'il pas par-là avoir exprès pourvû à la

foibleſſe de ſa tige, qui eût laiſſé tomber par terre ſes grappes de raiſin, où elles ſe fuſſent pourries & gâtées, ſi elles n'euſſent été ſoutenues par ces filets, qui deviennent même plus forts à meſure que les grappes de raiſins groſſiſſent, & qu'elles ont beſoin d'un plus grand ſoutien?

Sera-ce donc une révêrie de dire que Dieu a pourvû à la conſervation des Bêtes en diſpoſant tellement leurs parties, que, lorſqu'on les touche d'une certaine maniere, elles s'éloignent, & lorſqu'on les touche d'une autre maniere elles s'approchent.

Ce qu'on vient de dire de la Vigne, ſe peut dire de toutes les autres créatures. Dieu n'eſt pas moins la cauſe de leur conſervation que s'il les ſoutenoit par un miracle ſenſible.

C'eſt en étudiant ainſi les créatures, que l'on peut parvenir à la connoiſſance du Créateur, laquelle doit être la fin de toutes nos études & de toutes nos occupations. Il eſt certain qu'il n'y a rien qui nous conduiſe tant à la connoiſſance de Dieu, que les créatures : car les grandeurs inviſibles de Dieu, dit S. Paul, ſa puiſſance éternelle, & ſa Divinité deviennent comme viſibles en ſe faiſant connoître par ſes Ouvrages depuis la création du Monde ; & je ſuis sûr que l'on tombera d'accord, que le chemin que nous tenons pour arriver à la connoiſſance des créatures conduit plus à celle de Dieu qu'aucune autre ; puiſque nous tâchons de les connoître par leur cauſe, c'eſt-à-dire, par Dieu même, en examinant la maniere dont il lui a plû de les

conſtruire, & le deſſein qu'il a eu en les créant, & la fin qu'il s'eſt propoſée en les conſtruiſant d'une certaine maniere & non pas d'une autre. De même que quand l'on conçoit bien la montre, on connoît l'Ouvrier & le deſſein qu'il a eu en la faiſant : ainſi la connoiſſance des créatures nous conduira à celle de Dieu.

Si l'on étoit bien convaincu des vérités que l'on a expliquées juſqu'ici, combien ne trouveroit-on pas ridicule la Philoſophie de ceux qui apportent la nature pour cauſe de tous les effets dont on leur demande raiſon, ſans ſçavoir ce que c'eſt que cette nature ? Si on leur demande, par exemple, pourquoi le Lierre a de petits filets, par leſquels il s'attache aux murailles & aux Arbres, ils répondront, comme s'ils diſoient quelque

choſe d'extraordinaire, que c'eſt la nature qui fait cela, & ils appellent cela une Philoſophie dans laquelle on connoît les choſes naturelles par leurs cauſes.

ARTICLE XVII.

Où l'on répond à quelques Objections, en expliquant quelques actions des plus connues & des plus contraires en apparence au ſiſtême des Automates.

QUOIQU'IL n'y ait point d'objection ni de difficulté qu'on ne puiſſe réſoudre par ce que l'on a dit juſqu'ici; on croit néanmoins en devoir propoſer quelques-unes en peu de mots des plus connues & des plus favorables en apparence au ſentiment contraire à celui que je ſoutiens.

On demande, par exemple, d'où vient qu'un Chien careſſe ſon Maître, & mord un Etranger? Il n'eſt pas difficile de voir que ce Chien ne fait tous ces mouvemens, que l'on prend auſſement pour des careſſes, comme ſi le Chien vouloit témoigner à ſon Maître qu'il lui eſt infiniment obligé de toutes ſes bontés qu'il a pour lui, & qu'il voudroit lui marquer combien il en eſt reconnoiſſant & avec combien de ſincérité & de tendreſſe il l'aime (car enfin, on veut que les Bêtes ſoient autant d'Hommes muets à qui il ne manque que la parole pour faire connoître qu'ils ont les mêmes penſées que les Hommes) il n'eſt, dis-je, pas difficile de voir que ces mouvemens du Chien ne viennent que de ce que l'impreſſion que ce Maître a fait ſur ſes yeux, a

Pourquoi un Chien careſſe ſon Maître & mord un Etranger.

produit dans ſon cerveau des traces larges & profondes par le moyen des Eſprits animaux qui y ont paſſé pluſieurs fois : de ſorte, qu'à la préſence de ce Maître, ils repaſſent encore dans ces traces & y paſſent facilement, parce qu'elles ſont larges & profondes, & produiſent ainſi des mouvemens qui s'accommodent aſſez à la conſtruction de ſon Corps ; ce qu'il ne faiſoit pas la premiere fois qu'il a vû ce Maître, parce que ces traces n'étoient pas encore faites.

La même choſe ſe paſſe en nous. Par exemple, une perſonne que nous voyons la premiere fois, cauſe en nous je ne ſçai quel petit chagrin, que nous ne reſſentons pas lorſque nous ſommes accoutumés avec elle : C'eſt ſans doute parce que cette Perſonne produit dans

notre cerveau des mouvemens & des traces, qui n'avoient pas coutume d'y être produites : ce qui ne ſe peut faire ſans mettre les parties du cerveau dans une autre diſpoſition ; de quoi l'Ame reçoit quelque triſteſſe. Mais lorſque ces mouvemens ont une fois imprimé les traces d'un objet, pour lors on ne ſent plus cette triſteſſe. C'eſt ce qui s'appelle s'accoutumer enſemble. Tous les changemens, ſoit d'Etat ſoit de Pays produiſent preſque la même choſe. Voici donc pourquoi ce Chien mord un Etranger ; c'eſt qu'il produit dans ſon cerveau des traces nouvelles qui étant contraires à ſa diſpoſition naturelle lui font faire les mouvemens qu'il faut pour mordre, juſqu'à ce qu'il ſoit accoutumé avec cet Etranger, c'eſt-à-dire, que les traces dont nous venons de par-

ler, ſoient imprimées dans ſon cerveau.

Quand on dit que l'impreſſion que l'objet fait ſur les yeux du Chien produit l'effet dont nous venons de parler, il faut remarquer que ce n'eſt qu'en partie; parce qu'il dépend en partie de la diſpoſition de la machine du Chien. C'eſt ce que l'on a déja dit par tout, que l'effet dépend également de la diſpoſition des objets extérieurs & de celle de l'organe. Car autrement, qu'on nous diſe pourquoi une Brebis ne mord point comme fait le Chien? Ne ſeroit-il pas ridicule de dire, que Dieu auroit donné une Ame mordante & careſſante à ce Chien, & qu'il n'en auroit pas donné une ſemblable à la Brebis & au Bœuf, par exemple, qui ne vient pas careſſer ſon Maître comme fait le Chien.

On dit encore qu'on a vû des Chiens careſſer le portrait de leur Maîtreſſe qui étoit morte il y avoit long-tems, & que c'eſt une marque qu'ils connoiſſoient & aimoient l'Original.

L'on a vû des Chiens careſſer le portrait de leur Maîtreſſe qui étoit morte il y avoit long-tems.

Je ne ſçai pourquoi on appelle cela une objection : il eſt certain qu'il n'y a rien qui prouve mieux le contraire de ce que l'on en conclud ; car ſi ce Chien avoit une Ame, il verroit bien, pour peu qu'il eût de connoiſſance, que ce Portrait n'eſt pas ſa Maîtreſſe ; mais on explique parfaitement bien cela par nos principes ; car la lumiére étant réfléchie de deſſus ce Tableau de la même maniere qu'elle l'étoit de deſſus ſa Maitreſſe, elle fait auſſi les mêmes impreſſions ſur ce Chien, & par conſéquent produit le même effet.

Voici une grande objection, Pourquoi

contraire que la douleur eſt une choſe ſpirituelle, puiſqu'elle n'eſt ni ronde ni quarrée, ni verte ni rouge, ni longue ni large: mais il faut dire que le Chien fait de certains mouvemens, & pouſſe de certains cris quand on le bat; d'où l'on conclud, mal à propos, qu'il reſſent de la douleur. L'Homme même ne crie pas parce qu'il reſſent de la douleur, c'eſt-à-dire, que la douleur n'eſt pas la cauſe de ſes cris & de ſes pleurs: car quand il eſt avancé en âge, il ne pleure plus toutes les fois qu'il reſſent de la douleur. Le mal de dent ne fait pas pleurer ni crier un Homme de cinquante ans, comme il fait d'un Enfant; cependant cela devroit arriver ſi la douleur étoit la cauſe des pleurs & des cris; car où eſt la cauſe, là l'effet y devroit être auſſi.

On peut voir par ce que nous avons

avons déjà dit des pleurs des Enfans & de leurs cauſes, que c'eſt la même choſe à l'égard des Bêtes; car pour ce qui dépend de la machine, les Hommes, comme nous l'avons déja dit, ne différent point des Bêtes, & qui connoît bien les uns, connoît auſſi les autres. Ainſi le Chien crie, parce qu'il ſe produit dans la machine des mouvemens qui lui ſont contraires, leſquels en produiſent d'autres dans les organes de la voix, & le font ainſi crier auſſi long-tems que ces mouvemens durent dans la machine.

Mais la fin de ces cris eſt bien plus admirable que leur cauſe. Il ne faut point douter que ces cris n'ayent été ordonnés de Dieu, auſſi bien que ceux des Enfans, pour leur conſervation: car ces cris ne laiſſent pas d'exciter les Hommes à la

compaſſion, & cette compaſſion va toujours, comme on l'a dit en parlant des Enfans, à ſoulager l'objet qui l'excite en nous.*

On dit qu'une machine n'engendre point.

On fait encore une grande objection, où l'on croit avoir remporté la victoire, parce qu'on la croit ſans réponſe; c'eſt qu'on dit qu'une machine n'engendre point une autre machine.

Mais ſi ceux qui font cette objection avoient bien étudié la nature & ſes loix, ils verroient au contraire qu'il n'y a point d'action qui demande moins de connoiſſance & de réflexion. J'en pourrois appel-

* On concluroit mal ſi l'on diſoit que nous ſuppoſons que les Bêtes ſouffrent; puiſque nous diſons, que par leurs cris, elles excitent les Hommes à la compaſſion; car on veut ſeulement dire, que Dieu, (comme on l'a déja dit pluſieurs fois), ayant créé toutes choſes pour leur conſervation, veut nous engager par les impreſſions que font ſur nous les cris de ces créatures, à les défendre de tout ce qui peut tendre à leur deſtruction.

r Loth à témoin : car il y a ien de l'apparence que le cri- ne qu'il commit, qui en lui- même étoit abominable, ne lui lt point imputé, parce qu'il le lt ſans connoiſſance & ſans ré- exion, le vin l'ayant rendu omme une Bête, c'eſt-à-dire, omme s'il n'eût point eu d'A- ne. Ne voit-on pas d'ailleurs, ue les Bêtes ne ſont leurs pe- its que dans un certain tems, t lorſque, par le tempérament e l'air, leurs corps ſont autre- ent diſpoſés ; car ſi elles n'agiſ- oient point par machine, & ſi connoiſſance les conduiſoit ans cette action, il eſt certain u'elles ne dépendroient pas our cela des ſaiſons & du tem- érament de l'air. C'eſt une dif- érence entre l'Homme & la Bête ſſez remarquable, & ſur laquelle n fait beaucoup de réflexions.

N'eſt-il pas vrai que ſi tous

les mouvemens qui ſe paſſent dans l'Homme, étoient libres & dépendoient de ſon Ame, S. Paul eût eu tort de ſe plaindre. Il y auroit beaucoup de choſes à dire là-deſſus en retournant juſqu'à Dieu, qui a fait tout ce qui eſt en nous, excepté le déréglement; mais cela nous conduiroit trop loin. Il n'y a qu'à s'étudier ſoi-même, & méditer ſur les paroles de l'Apôtre : *Sentio legem in membris meis : quod nolo facio, &c.* & l'on découvrira bien des choſes qui feront connoître la vérité de ce que l'on ſoutient ici.

Pourquoi les Bêtes ont un ſi grand ſoin de leurs petits.

On s'étonne encore, comment ſans Ame les Bêtes ont ſi grand ſoin de leurs petits, qu'elles les défendent avec tant de chaleur, & même juſqu'au danger de périr elles-mêmes.

On ceſſera de s'étonner, ſi l'on conſidere que l'idée des

petits eſt imprimée bien avant dans le cerveau de la mere, & qu'ils font une impreſſion ſur ſes yeux, qui produit des mouvemens dans ſon cerveau qui lui ſont conformes. Or, tout ce qui eſt contraire à ces petits, l'eſt auſſi aux idées que la mere en a, & aux mouvemens qu'ils font dans ſon cerveau; ce qui met tout le Corps de cette mere dans l'agitation. L'explication que l'on a fait au commencement de la maniere dont on ſe met en colere, eſt la réponſe qu'on peut donner à cette objection.

On tueroit plûtôt un Aſne, que de le faire avancer dans un précipice.

On dit encore que l'on tueroit plûtôt un Aſne, que de le faire avancer dans un précipice. Cela vient ſeulement de ce que le précipice fait plus d'impreſſion ſur lui pour le faire reculer, que les coups de bâton n'en font pour le faire avancer. Si un Homme

eſt obligé de paſſer ſur une poutre un peu élevée, il ſe trouve ſaiſi de frayeur, & ne le ſçauroit faire ſans trembler : Pourquoi cela ? c'eſt parce qu'il a peur de tomber, dit-on : C'eſt un mauvais raiſonnement ; car le moyen qu'il tombe, c'eſt de trembler. Et l'on parleroit plus juſte, ſi l'on diſoit, il a peur de tomber, parce qu'il tremble. Son agitation vient donc de l'impreſſion que cette hauteur fait ſur ſon cerveau ; c'eſt pourquoi il faut un certain caractére de cervelle pour marcher ſur un lieu élevé, que tous les Hommes n'ont pas. Il faut que tous les Couvreurs l'ayent naturellement ou par habitude, ainſi ces mouvemens ne dépendent nullement de l'Ame, ni dans l'Homme ni dans la Bête.

On remarque qu'un Coq au milieu d'un nombre de Poules,

ppercevant un Oiſeau de proye, ouſſe un cris lugubre qui donne l'allarme à tout ce peuple, qui ſe diſperſe de côté & d'autre. Il ſemble que cet animal ſoit prépoſé pour veiller à la ſûreté de ſes compagnes, ſemblable à une ſentinelle, qui donne le ſignal, lorſqu'il apperçoit l'ennemi.

Tout ce que cela prouve, c'eſt qu'il n'y a rien dans la nature qui ne ſoit une preuve ſenſible de la providence du Créateur qui y a établi un ordre admirable pour la conſervation de ſes créatures. Il a tellement diſpoſé toutes les parties du Corps de cet Animal, que l'Oiſeau de proye fait ſur ſes yeux une certaine impreſſion qui détermine les Eſprits animaux à paſſer dans des nerfs propres à produire ce cris, & que ce cris fait ſur les autres une impreſſion

qui détermine leurs Eſprits à entrer dans les nerfs propres à produire la fuite. Car enfin, pourroit-on ſe perſuader que ce Coq ſeroit convenu avec les Poules & d'autres animaux de cette ſorte, que ce cris ſeroit un ſigne qui leur annonceroit que l'ennemi ſeroit proche, & que chacun n'auroit qu'à pourvoir à ſa ſûreté.

» Il eſt preſque démontré, » dit M. de V. que les Bêtes ne » peuvent être des machines. » En voici la preuve. Dieu leur » a fait préciſément les mêmes » organes que les nôtres ; donc » ſi elles ne ſentent point, Dieu » a fait un ouvrage inutil : Or de » notre aveu même, Dieu ne » fait rien en vain ; donc il n'a » pas fabriqué tant d'organes » de ſentiment pour qu'il n'y » eût point de ſentiment dans » les Bêtes ; donc les Bêtes ne

ſont

» ſont point de pures machi-
» nes. »

J'avoue que je ne ſens point la force de cette démonſtration. Il eſt vrai que dans l'Homme les yeux, le nés, les oreilles, &c. ſont des organes du ſentiment; mais dans les Bêtes ce ſont préciſément des inſtrumens par le moyen deſquels les objets extérieurs produiſent de certains mouvemens dans le corps de la Bête.

Voici donc préciſément quel eſt l'uſage des organes dans les Bêtes; c'eſt que les objets extérieurs déterminent les Eſprits animaux, dont les organes ſont remplis à faire de certaines traces & à former de certains caracteres, leſquels traces & caracteres déterminent d'autres Eſprits à produire de certains mouvemens dans le Corps de la Bête; c'eſt ce qui ſe paſſe auſ-

ſi dans le Corps de l'Homme, comme nous l'avons expliqué en parlant des ſenſations, excepté que dans l'Homme l'Ame fait réflexion ſur ces caracteres & ces mouvemens ; c'eſt cette réflexion qui eſt proprement ce qu'on appelle ſenſation. Ainſi les Bêtes n'étant point capables de cette réflexion, c'eſt ſans raiſon qu'on appelle leurs organes des organes de ſentiment. Il eſt donc évident que, quoique les Bêtes ne ſentent point, Dieu n'a pas pour cela fait un ouvrage inutile, quoiqu'il leur ait donné des organes ſemblables à ceux des Hommes.

ARTICLE XVIII.

Où l'on répond à un fameux Argument, que quelques Philosophes modernes regardent comme une Démonstration qui détruit entierement le Système des Automates.

SI les Bêtes étoient de pures machines, dit-on, Dieu nous tromperoit.

Voici comme un nouveau Philosophe a exposé la difficulté dans tout son jour & dans toute sa force.

» Si les argumens des Car-» thésiens prouvent que les Bê-» tes ne sont que des machi-» nes, un Homme ne peut être » assuré que tous les Hommes, » excepté lui seul, ne sont point » autant d'Automates.

» Si Dieu peut faire une ma-

» chine, qui par la ſuite des po-
» ſitions de ſes reſſorts, exécu-
» te toutes les actions ſurpre-
» nantes qu'on admire dans un
» Chien ou dans un Singe, il
» peut former d'autres machines
» qui imiteront parfaitement tou-
» tes les actions des Hommes;
» l'un & l'autre eſt également
» poſſible à Dieu; & il n'y au-
» ra dans ce dernier cas qu'une
» plus grande dépenſe d'Art,
» une organiſation plus fine;
» plus de reſſorts combinés en
» feront la différence. Dieu dans
» ſon entendement infini, ren-
» fermant les idées de toutes les
» combinaiſons de tous les rap-
» ports poſſibles des figures,
» d'impreſſions & de détermi-
» nations de mouvement, &
» ſon pouvoir égalant ſon in-
» telligence, il me paroît clair
» qu'il n'y a de différence dans
» ces deux ſuppoſitions, que

» celle des degrés du plus ou
» du moins, qui ne change rien
» dans le pays des poſſibilités.
» Je ne vois point par où les
» Carteſiens peuvent échapper
» à cette conſéquence, & quel-
» le diſparité eſſentielle ils pour-
» roient trouver entre les cas
» du méchaniſme des Bêtes
» qu'ils défendent, & le cas
» imaginaire qui transformeroit
» tous les Hommes en Auto-
» mates, & qui reduiroit le
» Carthéſien à n'être pas bien
» sûr qu'il y ait au monde d'au-
» tre intelligence que Dieu &
» ſon propre Eſprit..... On
» auroit tort de ramener la viel-
» le réponſe tirée du langage
» que les Hommes employent,
» des diſcours ſuivis, des entre-
» tiens ſoutenus, que je puis lier
» avec un autre Homme, où
» j'interroge, où l'on me ré-
» pond en conformité à ce que

» j'ai demandé, où les idées
» qu'excitent dans mon eſprit les
» ſons que tel Homme profére,
» ſe lient par une juſte correſ-
» pondance avec celles que je
» voulois exprimer en lui par-
» lant : le Pere Daniel a forcé
» ce retranchement, & a mon-
» tré que le diſcours n'étant
» qu'une ſuite de ſons formés
» par une ſuite de divers mouve-
» mens dans les organes de la
» parole, ces mouvemens peu-
» vent avoir été préparés &
» produits méchaniquement ; de
» ſorte qu'en vertu de la ma-
» chine ajuſtée à la différence
» des Corps extérieurs, il ſuf-
» fit que le cerveau ſoit frappé
» de tels ou tels ſons, pour dé-
» terminer les Eſprits à remuer
» la langue comme il faut pour
» prononcer telles paroles ran-
» gées dans un certain ordre.
» Il a fort bien fait voir que les

» ſignes ſont équivalans aux pa-» roles pour déſigner une Ame » raiſonnable, &c. »

Voilà, ſelon ce Philoſophe, un argument qui terraſſe le Carthéſien, qui eſt le coup de mort pour ſon Siſtême.

Voyons ſi ce coup eſt ſi terrible, s'il ne ſeroit pas poſſible au Carthéſien de le parer.

Non ſeulement j'avoue que Dieu peut produire des machines, qui imiteroient parfaitement toutes les actions extérieures de l'Homme; mais je ſoutiens encore qu'il en a réellement produites, dont les effets ſurpaſſent infiniment ces actions; telles ſont les Abeilles, comme je l'ai fait voir. Je conviens, & je l'ai même prouvé, que les actions extérieures des Hommes ſont purement méchaniques. Je pourrois même accorder avec quelques Philo-

ſophes, que ce n'eſt pas l'Ame qui donne à la machine les mouvemens néceſſaires pour produire les actions extérieures de l'Homme; mais que c'eſt Dieu même, & qu'elles ne ſont que des ſignes de différens actes de volonté de l'Ame, & que par conſéquent Dieu pourroit également les produire ſans qu'il y eût aucune Ame. Enfin, je conviens que Dieu peut faire que le monde ſoit rempli de figures humaines qui ſeroient de pures machines, qui feroient entierement ce que font les Hommes tout animés qu'ils ſont d'Ames raiſonnables?

Mais les conſéquences que l'on peut tirer de tout cela, ne me paroiſſent point préjudiciables au Siſtême des Automates; & le coup que les Philoſophes veullent lui donner par cet endroit me paroît d'autant moins

dangereux qu'il tire toute ſa force d'un principe tout-à-fait faux; parce qu'il ſuppoſe que ce ſiſtême n'eſt fondé que ſur la poſſibilité.

J'avoue en effet, qu'un Homme qui ſe contenteroit d'une pareille raiſon pour établir des ſiſtêmes, courroit riſque d'embraſſer des opinions les plus abſurdes. Un tel Homme pourroit prétendre que non ſeulement il n'y a point d'autre ſubſtance penſante que Dieu & ſon propre Eſprit; mais encore qu'il n'y a ni Soleil, ni lumiere, ni figures humaines telles qu'elles puiſſent être; car nous n'avons connoiſſance de ces choſes qu'autant qu'elles font de certaines impreſſions ſur nos organes. Suppoſons qu'en effet cet Homme exiſte ſeul, qui peut empêcher Dieu de faire ſur ſes organes les mêmes im-

preſſions que font ces objets exiſtans réellement ?

Mais ce n'eſt pas ſur un tel principe que raiſonne un Carthéſien. Voici comme il s'y prend.

Vous ne ſçauriez diſconvenir qu'il ſe peut faire que les actions que vous voyez faire aux Bêtes ſoient des effets d'une pure machine ; quel eſt donc le motif qui vous force à leur accorder une Ame ? Eſt-ce parce que vous croyez que par le moyen de cette Ame vous expliquerez plus facilement leurs actions ? Je vous fais voir au contraire qu'il eſt bien plus difficile d'expliquer ces actions en accordant une Ame aux Bêtes, que ſans le ſecours de cette Ame ; puiſque dans l'Homme même il vous eſt impoſſible d'expliquer comment ſon Ame peut produire la plûpart des actions que vous lui attribuez. Eſt-ce

parce qu'il vous eſt évident que les Bêtes connoiſſent ? La même évidence qui vous fait voir que les Bêtes connoiſſent, vous prouve également qu'elles raiſonnent. Un Chien fuit le feu qu'on approche de lui : ſi je vous demande pourquoi, vous me répondrez ſans doute que c'eſt parce qu'il craint de ſe brûler : mais ſi je demande pourquoi le Chien craint que le feu ne le brûle, vous me direz que c'eſt parce qu'il connoît que le feu eſt chaud, & par conſéquent capable de brûler. Or, ſi ce n'eſt pas-là raiſonner, dites-moi ce que c'eſt que raiſonner ? Un jeune canard à peine ſorti de la coque ſe jette ſans crainte au milieu d'un Etang : il faut que vous diſiez que ce petit Animal connoît la nature de l'eau, & qu'il ſçait qu'il poſſede des qualités avec leſquelles il peut s'ex-

poier ſur cet élement ſans courir aucun riſque. Enfin, ſi vous voulez abſolument que les Bêtes ayent quelques connoiſſances, vous ne ſçauriez diſconvenir que quelques-unes n'en ayent d'infiniment plus parfaites que ne le ſont celles des Hommes: puiſque dans vos principes il eſt facile de faire voir qu'elles poſſedent par infuſion les ſciences les plus difficiles ; telles ſont les Mathématiques, la Phyſique, & la Médecine. Les ouvrages des Abeilles & des Caſtors ſont des preuves inconteſtables des connoiſſances des Bêtes dans les Mathématiques. Vous n'avez qu'à jetter les yeux ſur les Animaux qui vous paroiſſent les plus imparfaits, vous verrez que leurs actions ſuppoſent en elles une connoiſſance parfaite des principes les plus cachés de la Phyſique. Liſez les Mémoires de M.

de Réaumur, vous verrez l'induſtrie & les précautions employées par les chenilles pour ſe métamorphoſer. Vous y verrez une infinité de preuves admirables de cette vérité.

Il eſt aiſé de voir que les Bêtes ne ſont pas moins ſupérieures aux Hommes par la connoiſſance qu'elles ont de la médecine. Les Médecins les plus habiles nous en donnent tous les jours de funeſtes preuves. Leurs ſentimens différens ſur les maladies & les moyens propres à les guérir nous font aſſez voir l'incertitude de leurs connoiſſances dans cette ſcience. Ils conſultent, ils déliberent & ſe trompent le plus ſouvent : au lieu que les Bêtes agiſſent conſtamment toutes fondées ſur les mêmes principes. Elles ne balancent point, ne conſultent point, ne déliberent point & ne

ſe trompent jamais: de ſorte qu'on peut dire que ce n'eſt que par un étude de pluſieurs années & après une ſuite d'expériences de pluſieurs ſiécles que les Hommes ſont parvenu à imiter, & même très-imparfaitement les Bêtes dans leurs actions les plus ordinaires

C'eſt en vain que vous objecterez que les Bêtes ſont toutes déterminées à une même choſe & à agir de la même maniere, chacune dans ſon eſpece; car cela ne ſervira qu'à prouver que ce qui connoît dans les Bêtes, eſt infiniment au-deſſus de ce qui penſe dans l'Homme. Celui qui ne fait rien d'inutile, qui ne travaille que pour une fin toujours bonne, avec un ordre sûr & exact, eſt bien plus parfait que celui qui ſe laiſſe entraîner à mille objets différens, & en qui on ne voit qu'incertitude &

hangement. L'Hirondelle n'a-it point comme le Roſſignol, arce que ce qui penſe en elle onnoît parfaitement que ſes be-oins ſont différens. Celle-la fait on nid d'une façon & celui-ci l'une autre, parce que l'intelli-gence qui les conduit ne ſçau-oit ignorer que ſi ils agiſſoient utrement, ils ſe tromperoient e feroient ce qui ne leur con-iendroit pas.

Si un Homme agit différem-nent d'un autre, s'il agit tantôt l'une maniere tantôt d'une au-re, cela ne prouve que la foi-bleſſe de ſon eſprit. Il ne ſçauroit tre sûr de ce qui lui convient; l change continuellement, par-e qu'il n'eſt point aſſez pénétrant our connoître parfaitement ce ui lui eſt bon & s'y arrêter.

D'ailleurs, en raiſonnant ſe-on vos principes, je vous de-anderai qui vous a dit que les

pêchée dans l'Homme par le Corps auquel ſon Créateur l'a unie, & de la diſpoſition duquel il a voulu qu'elle dépendit pour exercer ſes opérations.

Ainſi l'Ame n'ayant des perceptions claires ou diſtinctes, que dépendemment des diſpoſitions de cette matiere dans laquelle elle eſt comme enveloppée, il me ſemble que ce n'eſt point raiſonner juſte que de dire que par l'exercice elle ſe perfectionne; mais il eſt bien plus naturel de dire que par l'habitude les organes ſe perfectionnent & deviennent plus propres à bien recevoir les impreſſions des objets, & que plus les organes ſont parfaits, plus l'Ame perçoit diſtinctement ces objets; mais ſans ce miſérable ſecours elle les connoîtroit tout d'une vûe & bien plus parfaitement.

Voyez donc à quoi vous êtes

réduit. Il faut vous réſoudre ou avouer que l'Ame d'une Bête eſt ſemblable à celle d'un Homme, & que la diſpoſition des organes en fait toute la différence; ou bien ſi vous vous opiniâtrez à ſoutenir que les Ames ne ſont point égales, il faut que vous conveniez que celle des Bêtes eſt de beaucoup au-deſſus de celle des Hommes; ce qui eſt une erreur qui renverſe entierement la Religion.

Notre ſiſtême n'eſt pas ſujet à ces fâcheuſes conſéquences, au contraire il donne une idée magnifique de la ſageſſe & de la Providence du Créateur.

Quand à ce que vous dites, que ſi les Bêtes étoient de pures machines, je ne pourrois être sûr qu'il y eût d'autre Etre penſant que Dieu eſt mon propre Eſprit; vous n'appuyez votre raiſonnement que ſur ce qu'il eſt également poſſible à Dieu de

faire des machines qui imiteroient parfaitement les actions des Hommes, comme de faire que les Bêtes ſoient de pures Automates. Je ne vois pas cette grande connexion que vous imaginez être entre l'Homme & la Bête. Pour que votre raiſonnement fût juſte, il faudroit que les raiſons qui me font croire que les Bêtes ſont de pures machines, fuſſent les mêmes à l'égard des Hommes.

J'avoue & je fais même voir que pour ce qui eſt des actions qui ne dépendent point d'une Ame, l'Homme & la Bête ſont parfaitement ſemblables, mais la même évidence qui me fait voir qu'il y a un Soleil, une lumiere qui m'éclaire, enfin qu'il y a des figures humaines, me perſuade que ces figures humaines ſont animées par des eſprits ſemblables au mien. Ces figures m'inſtrui-

ſent, elles me donnent des avis ſalutaires, elles me prédiſent les choſes qui doivent m'arriver: J'interroge une de ces figures, je vois qu'elle demeure quelques tems dans un profond ſilence, qu'enſuite elle me fait une réponſe qui ſatisfait à ma queſtion, &c. je vois qu'en moi de ſemblables actions ſont des productions d'un véritable Eſprit: en un mot, mille choſes me convainquent que ces figures que je vois ſont autant d'Hommes comme moi, de ſorte qu'aſſurément Dieu me tromperoit ſi cela étoit autrement.

Il n'en eſt pas de même des Bêtes; au contraire, mille raiſons m'engagent à croire qu'elles ſont de purs Automates.

Ce n'eſt point Dieu qui vous fait croire qu'elles ont une Ame capable de connoître; mais c'eſt que votre prévention vous fait

regarder comme évident ce qui eſt contraire à la raiſon. Ainſi je crois que les Bêtes ſont de pures machines, quoique Dieu ne me trompe point ; au contraire il y auroit plus de raiſon de dire que Dieu me tromperoit, ſi les Bêtes avoient une Ame capable de connoître : car je ne ſçaurois me perſuader que les Bêtes connoiſſent ſans croire en même tems que quelques-unes penſent beaucoup mieux que les Hommes.

Quand vous faites réflexions aux actions des Bêtes, vous ne ſçauriez vous perſuader, dites-vous, qu'elles ne connoiſſent & ne ſentent comme vous.

Rien ne ſent tant le préjugé que cette façon de parler. Elle vient de ce que vous ne conſidérez que les actions qui ont cauſé votre prévention. Vous conſidérez, par exemple, qu'un

Chien crie quand on le bat, qu'il a de l'empreſſement pour prendre un morceau de pain, & qu'il court après un Liévre. Or, comme c'eſt à l'occaſion de ces actions que vous vous êtes entêté de cette erreur, tant que vous ne conſidérerez que ces actions & d'autres ſemblables, vous ne pourrez jamais voir la vérité. Mais ſi vous vouliez conſidérer leurs autres actions, vous auriez encore plus de peine à vous perſuader qu'elles agiſſent avec connoiſſance.

Car je pourrois dire auſſi-bien que vous, que je fais un effort ſur moi-même pour me perſuader que l'Abeille a un deſſein formel de faire ſon miel, qu'elle a une idée claire & diſtincte de ſon ouvrage, & qu'elle ſçait ſi parfaitement ce qu'elle veut faire, quoiqu'elle n'y ait jamais fait d'apprentiſſage,

qu'elle n'a pas besoin de faire un plan de son ouvrage, qui paroît si difficile à l'Homme, que certainement il surpasse de beaucoup la capacité du plus habile; qu'elle est cependant si certaine qu'elle n'y manquera point, qu'elle n'a besoin ni de regles ni de compas, ni d'aucun instrument de mathématique. Je tâche de considérer cette Abeille retirée paisiblement à l'écart pour examiner si elle n'oublie rien de ce qu'elle doit faire. Je fais un effort pour me le persuader en me représentant cette Abeille, qui, après avoir fait un trou à six pans, se retire un peu en arriere pour considérer attentivement s'il n'est point plus grand ou plus petit qu'un autre, & si les six côtés sont égaux, parce qu'elle sçait en elle-même que si un côté est plus grand que l'autre, les angles de ce côté-là les plus proches

ches contiendront chacun plus de 120 degrés, & par conſéquent les autres trous ne pourroient plus s'ajuſter avec celui-ci ; ce qui feroit aller mal tout l'ouvrage. Je tâche de m'imaginer enfin qu'avant de commencer leurs ruches, toutes les Abeilles s'aſſemblent pour demeurer d'accord de la juſte grandeur qu'elles donneront à leurs trous, afin que les unes ne les faſſent pas plus grands que les autres. Je veux me perſuader même qu'elles ont des correſpondances dans les Païs étrangers pour le même ſujet : car après tout ſi elles font leurs ouvrages avec connoiſſance, comment voudroit-on que des Mouches toutes nouvelles qui n'en ont peut-être jamais vû faire d'autres, ou du moins n'ont point vû de leur propre travail, & qui vont s'établir dans le

creux d'un Chêne, puſſent deviner de quelle grandeur ſont des troux de rayons de miel? Cependant, elles ne ſe trompent jamais, ni dans la grandeur, ni dans la figure.

Je tâche encore de me convaincre moi-même que je me trompe, en prétendant que les Bêtes n'agiſſent point par connoiſſance: Je veux enfin me perſuader qu'un Limaçon fait avec jugement & délibération tous les tours de la coquille dans laquelle il eſt enfermé, & que c'eſt par ſon adreſſe qu'il les proportionne avec tant de juſteſſe; qu'après l'avoir commencée, il met de tems en tems la tête dehors pour voir ſi elle eſt bien conſtruite à l'extérieur.

Que l'on crêve les yeux à de jeunes Hirondelles, on dit que la mere va chercher une certaine pierre avec laquelle elle

frotte les yeux de ces petits aveugles, & qu'en peu de tems ils ſont parfaitement guéris; je m'imagine qu'il peut y avoir parmis les Hirondelles des Docteurs qui ont étudié à fond la Nature, qui connoiſſent les qualités des Plantes, des Méteaux, des Mineraux; qu'une mere affligée de l'aveuglement de ſa chere progéniture, fût conſulter les plus habiles, qui lui indiquerent ce remede. Bien plus, je tâche de me perſuader que ce ſecret étant d'une très-grande utilité, on a ſoin tous les ans de le publier, avec peut-être pluſieurs autres de la même conſéquence, afin que les jeunes s'inſtruiſent, & s'en ſervent dans l'occaſion.

On dit encore qu'un certain Oiſeau a le ſecret d'amollir & de rompre le fer. Cet Oiſeau creuſe lui-même ſon nid dans

un Arbre, qu'on bouche ce trou, dit-on, avec une plaque de fer; ſi cet Oiſeau a des petits, il va chercher une certaine herbe, par le moyen de laquelle il amollit le fer, & délivre ainſi ſes chers enfans de captivité. Je dis en moi-même, qu'il ſe peut faire qu'une mere déſolée de voir ſes petits enfermés, s'étant ſervi en vain de pluſieurs moyens pour leur procurer la liberté, ſe mit à méditer profondément, en repaſſant dans ſon Eſprit toutes les propriétés des ſimples, & qu'après pluſieurs raiſonnemens qu'elle fit en elle-même, elle conclut qu'une plante entr'autres pourroit bien avoir celle d'affoiblir l'étroite union des parties ſolides dont le fer eſt compoſé, qu'elle l'éprouva & y réuſſit comme elle l'avoit prévû.

Je penſe qu'il ſe peut faire

qu'un Oiſeau qui pond pour la premiere fois, juge qu'il eſt à propos de couver; parce qu'il conçoit qu'en couvant, il communiquera aux œufs une chaleur modérée qui diſpoſera tellement les parties de ces œufs, qu'il s'en formera des petits animaux de ſon eſpece.

On voit avec étonnement qu'un Poulet, qui à peine eſt ſorti de la coque, voyant planer un Eprévier à une telle diſtance, qu'on ne ſçauroit preſque l'appercevoir, court tout épouvanté ſe réfugier ſous l'aîle de ſa mere; peut-être, dis-je en moi-même, que la mere toujours occupée du ſoin d'élever ſes petits, leur apprend quels ſont leurs ennemis, les inſtruit de leurs ruſes & de leurs ſtratagêmes, afin qu'ils s'en donnent de garde, & que les Oiſeaux de proye étant leurs plus mor-

tels ennemis, c'eſt à leur ſujet que cette ſage & prudente mere juge à propos de faire ſes premieres leçons.

Après tout, je ne ſçaurois m'empêcher de conclure que je ſuis déraiſonnable de donner de la raiſon aux Bêtes, que je ſuis fou de prétendre qu'elles ayent quelque ſageſſe, & que je n'y connois rien, lorſque je veux qu'elles ayent quelque connoiſſance ; parce qu'il eſt certain que cette maniere d'agir eſt particuliere à l'Homme, que c'eſt ſon véritable caractére.

Il eſt certain que ſi l'on donne la moindre connoiſſance aux Bêtes, on ne les diſtingue point de l'Homme, & elles ne différent de lui, que du plus ou du moins. Ainſi, il n'y aura point de vermiſſeau dont on ne puiſſe faire un Homme au moins idiot & ignorant.

Il y en a qui disent, qu'on doit recourir au méchanisme pour expliquer ces actions surprenantes ; que c'est l'Ame qui détermine la machine, & que cette machine étant déterminée, joue d'elle-même selon que le Créateur en a disposé les parties.

Il est facile de faire voir que ce raisonnement ne peut être que l'effet de l'entêtement que l'on a de vouloir absolument que les Bêtes ayent des Ames. Car je demanderai si cette Ame se détermine d'elle-même à agir, ou si elle y est nécessairement déterminée, soit par la disposition de la machine même, soit par les objets extérieurs. Si cette Ame se détermine d'elle-même, il faut de nécessité qu'elle soit libre & par conséquent raisonnable ; car il faut qu'elle ait une indifférence

active, c'eſt-à-dire, le pouvoir de ſe déterminer à agir ou à ne pas agir ; alors elle ne différera point de l'Homme ; elle ſera auſſi-bien que lui capable de mériter & démériter, ce qu'aſſurément on ne ſçauroit admettre ſans aller contre les régles du bon ſens & de la raiſon. Si elle eſt néceſſairement déterminée, elle n'a donc qu'une indifférence paſſive : alors, je ne vois point de quelle néceſſité peut être cette Ame ; puiſqu'aſſurément la machine d'elle-même, ſans le ſecours d'une Ame, eſt capable d'une détermination. Cette Ame ſeroit tout au plus ſpectatrice de ces actions, & je ne vois point de quelle utilité cela peut être dans la Bête. Il eſt vrai que dans l'Homme l'Ame eſt de même à l'égard de quelques mouvemens qui ſe produiſent dans le

Corps ; mais Dieu, pour la conſervation du Corps de l'Homme, comme nous l'avons déja dit ; a donné à ſon Ame un pouvoir ſur ce Corps ; de ſorte qu'elle peut y produire ou arrêter de certains mouvemens ſelon qu'elle le juge à propos.

Mais, dira-t'on, il faut bien qu'il y ait dans les Bêtes quelque principe qui ſoit diſtingué de la machine ; car l'on voit en elles des choſes qui ne ſçauroient être des effets d'un pur méchaniſme : nous voyons que les animaux ne font point toujours les mêmes actions de la même maniere ; ce qui devroit cependant arriver, ſi ces actions étoient des effets d'une pure machine ; il ſe paſſe dans les Bêtes quantité de choſes cauſées par des mouvemens qui ne ſont nullement réguliers. Qu'un Chien, par exemple, auprès

d'une Riviere apperçoive ſon Maître à l'autre bord de cette Riviere, il cherchera avec empreſſement un endroit par où il puiſſe paſſer pour rejoindre ſon Maître, il ne ſe jettera point tout d'un coup au milieu de l'eau ; ce qui cependant devroit arriver, ſi ce Chien agiſſoit ſelon les regles de la méchanique ; car une des loix du méchaniſme, c'eſt qu'un Corps mis en mouvement, doit toujours tendre à ſuivre la ligne droite.

Il eſt étonnant que l'Homme pour qui toutes les parties qui compoſent l'Univers, ſont autant de miſteres qu'il ne ſçauroit pénétrer, oſe décider qu'un mouvement n'eſt pas régulier, parce que ce mouvement ne lui paroît pas conforme à quelques loix que la nature lui a laiſſé entrevoir.

Souvent la cauſe de nos erreurs vient de ce que nous jugeons des ouvrages & des deſſeins de Dieu ſur ceux des Hommes. Si on nous préſente, par exemple, une Horloge, nous connoîtrons toutes les Parties qui compoſent cette machine, nous concevrons toutes leurs fonctions & toutes les relations qu'elles ont les unes avec les autres; nous ſçaurons, par exemple, que la fonction d'une premiere roue eſt de communiquer ſon mouvement à une ſeconde, & par la maniere dont ces roues ſont conſtruites, nous concevrons fort bien les différentes modifications de mouvement que ces roues doivent ſe communiquer l'une à l'autre; de ſorte, que ſi nous appercevons qu'elles ne produiſent point l'effet qu'a dû ſe propoſer l'Ouvrier, nous jugeons que leur mouvement n'eſt pas régulier; mais il

n'en eſt pas ainſi de tous les mouvemens qui ſe produiſent dans la nature. Il s'y paſſe une infinité de choſes qui ſont infiniment au-deſſus de la capacité de l'Eſprit humain.

Je demanderai donc à ceux qui diſent, que les mouvemens que fait ce Chien pour joindre ſon Maître, ne peuvent provenir d'une pure machine, qui leur a dit qu'ils n'étoient point ſelon les loix de la méchanique? Connoiſſent-ils tous les reſſorts dont eſt compoſé ce Chien & les différens effets que les objets extérieurs peuvent produire ſur cette machine? Le mouvement que produit l'impreſſion que l'eau fait ſur les yeux de cet animal, ne ſuffit-il point pour changer la direction de celui qu'excite l'impreſſion que fait ſon Maître?

On verra dans l'article ſui-

vant qu'il eſt inutile d'admettre une Ame dans les Bêtes pour produire ces mouvemens, que l'on dit ſans raiſon n'être pas réguliers.

ARTICLE XIX.

Du Méchaniſme de l'Univers. Concluſion de cet Ouvrage.

IL faut conſidérer que l'Univers eſt une machine compoſée d'une infinité d'autres machines. Une quantité de mouvement que Dieu communiqua à la matiere en la tirant du néant, eſt le grand reſſort & l'ame de cette machine. Toutes les parties qui compoſent l'Univers, participent à ce mouvement, ſelon leurs différentes diſpoſitions & ſelon les différens rapports qu'elles ont les unes avec les autres. Or, il faut remarquer que

la matiere étant capable d'une infinité de combinaiſons, il peut s'y produire par conſéquent des mouvemens modifiés différemment à l'infini. Il n'y a pas lieu de douter que tous les effets ordinaires qui ſe produiſent dans la nature & qui n'ont point la volonté de l'Homme pour cauſe, n'ont d'autres principes que ces différentes modifications de mouvement. C'eſt delà que proviennent la circulation de la ſéve dans les plantes, la circulation du ſang, le battement de l'artere, la reſpiration, & une infinité d'autres choſes dans les animaux. C'eſt, par exemple, en vertu des différentes diſpoſitions des parties de ſon Corps que l'Abeille reçoit les differentes modifications de mouvemens propres à produire ſon ouvrage. Enfin, c'eſt delà que dépendent une infinité d'effets que

l'on regarde mal-à-propos comme des productions d'une Ame qui connoît.

Si l'on réfléchiſſoit ſérieuſement ſur ces choſes, on reconnoîtroit facilement, que ſi la plûpart des actions des Bêtes ne nous paroiſſent point régulieres, ce n'eſt que parce que nous n'avons qu'une idée très-imparfaite du méchaniſme qui s'opére dans la nature.

On pourroit deſcendre dans un détail plus particulier, & traiter cette matiere plus exactement & plus à fond. Mais je crois que ce qu'on a dit pourra ſuffire, pour porter ceux qui croyent que les Bêtes ont des Ames capables de connoiſſance, à ſuſpendre au moins leur jugement, à l'examiner ſérieuſement & à ſe déſabuſer.

Si j'ai mal expliqué les actions des Bêtes dont on a parlé, il

en faut donc conclure, non qu'elles ont des Ames, mais que je ne connois pas tous les reſſorts & toutes les parties de ces machines; que je n'en ſçai pas bien l'ordre & l'arrangement, ni l'impreſſion des objets extérieurs: car j'avoue qu'il faudroit connoître parfaitement toutes ces choſes pour donner une explication parfaite de toutes les actions des Animaux, ce qui n'eſt pas facile.

Au reſte, je ne prétens point que ce que j'ay avancé juſqu'ici ſoit indubitablement vrai: mais je prétens ſeulement que les principes que j'ai établis & que j'ai tâché de défendre par les conſéquences qu'on en peut tirer, ſont plus conformes en tous ſens à la raiſon, & par conſéquent plus du caractere d'un Philoſophe qu'aucun qu'on ait ſoutenu juſqu'ici: car je me perſuade que

Dieu

Dieu a pu produire tous ces mouvemens d'une infinité de manieres différentes, & qu'il n'y a que la ſeule expérience qui nous puiſſe faire connoître celles qu'il lui a plû entre autres: Et par conſéquent je ne ſuis pas certain d'avoir trouvé la vérité; je ne ſuis pas sûr auſſi qu'un autre l'ait trouvée; ainſi il eſt libre de poſer tels principes que l'on voudra, pourvû que les conſéquences que l'on en pourra tirer, s'accordent avec l'expérience.

F I N.

TABLE
DES MATIERES & des Articles.

ARTICLE PREMIER.

De l'incertitude de la plûpart des connoiſſances humaines, page 1.
De l'Eſprit & de la matiere, 2.
De la végétation des plantes, 6.
Des Animaux, 8.

ARTICLE II.

De la Prévention. 13.
Rien n'eſt plus difficile que de détromper un mauvais Philoſophe, 14.
Ce que c'eſt que mauvaiſe Philoſophie, 15.
De la prévention des Philoſophes au ſujet de l'Ame des Bêtes, 16.
Les conſéquences qu'on prend ordinairement pour des raiſonnemens, ne ſont que de pures connoiſſances, 17.
D'où vient la prévention des Philoſophes au ſujet de l'Ame des Bêtes, 18.

ARTICLE III.

Des principes des Connoiſſances Humaines, 20.
Toutes les connoiſſances ſont fondées ſur ces principes, 21.
La Foi eſt fondée ſur la raiſon, 22.
Le Corps de l'Homme auſſi-bien que celui de la Bête ſont de pures machines, 27.

Légere description du méchanisme de l'Homme, 28.

ARTICLE IV.

Différens sentimens de ceux qui disent que les Bêtes ont des Ames, 32.

Nous ne connoissons que deux substances, l'Esprit & la matiere, 33.

ARTICLE V.

Réfutation du sentiment de ceux qui disent que l'Ame des Bêtes est matérielle, quoiqu'elle ne soit point matiere, 36.

La forme de la matiere n'est qu'un accident modale de la matiere, 37.

Les Corps ne sont différens les uns des autres que parce que la matiere est en eux différemment modifiée, *ibid.*

ARTICLE VI.

Où l'on réfute le sentiment de ceux qui disent que l'Ame d'une Bête ne differe de celle d'un Homme que comme celle d'un ignorant différe de celle d'un Homme sçavant, 39.

Que les Ames sont égales dans tous les Hommes, qu'elles sont toujours les mêmes, *ibid.*

L'Ame est en quelque façon une émanation de la Divinité, 40.

La Divinité a toujours été la même dans Jesus-Christ, 41.

ARTICLE VII.

D'où vient la différence des Caracteres dans les Hommes, 44.

Dieu a confié le Corps à la garde de l'Ame, 45.

L'Ame agit conformément aux disposition du Corps auquel elle est jointe, 47.
Ce que c'est que tempérament, *ibid.*
Les différences que l'on remarque dans les Hommes, viennent des différens tempéramens de leurs Corps, *ibid.*
Les caracteres sont aussi différens que les Phisionomiés, 48.
Pourquoi un Homme est vindicatif & cruel, 49.
C'est du tempérament que viennent les vertus naturelles & les vices dans l'Homme, 54.
Explication de la peine du péché du premier Homme, 55.
Ce n'est pas une priere raisonnable que de demander à Dieu de n'être pas tenté, 59.

ARTICLE VII.

Où l'on fait voir d'une maniere sensible que la plûpart des dispositions de l'Ame viennent de celles du Corps, 62.

De la Tristesse, *ibid.*
De quelques effets que produit le vin dans l'Homme, 63.
Pourquoi de certaines choses plaisent aux uns & ne font pas plaisir aux autres, 65.
D'où vient la différence des goûts dans les Hommes, 66.
D'où vient la différence qui est entre un Homme sçavant & un ignorant. 67.
Pourquoi après une longue application à l'étude on ne peut plus étudier, 71.
Pourquoi lorsqu'on est fort occupé de quelque chose on ne peut plus étudier, 72.

Du Sommeil, 72.
Des Rêves, 73.
Comment on devient fou à force d'étudier, 77.
Pourquoi la plûpart des foux ne le sont que sur un sujet, *ibid.*
Ce n'est point l'Ame qui est folle, 79.

ARTICLE VIII.

Réfutation du sentiment de ceux qui disent que l'Ame d'une Bête est un Esprit grossier, 82.
Ce n'est point par le Cops que l'Homme est fait à l'image & à la ressemblance de son Créateur ; mais c'est à cause de son Ame qui est comme lui spirituelle & intelligente, 87.
En quel sens les Animaux ont été de tout tems les Maîtres & les Précepteurs de l'Homme, 89.
Deux raisons dont M. Descartes se sert pour prouver que les Bêtes n'ont point d'Ame, 90.

ARTICLE IX.

Où l'on réfute le sentiment de ceux qui disent que l'Ame d'une Bête est une matiere qui connoît, 94.
Il est impossible que la matiere connoisse & soit capable de penser, 97.

ARTICLE X.

Des Sensations, 104.
Comment se font les sensations, 105.
Des différentes sensations, 108.
Un même objet peut produire des sensations différentes dans tous les Hommes, 110.

Les Bêtes ne ſont pas capables de ſenſations, 110.

ARTICLE XI.

Où l'on explique les differentes actions des Hommes, 122.

Trois eſpeces d'actions dans les Hommes, 123.
Actions de la premiere eſpece, 125.
Actions de la ſeconde eſpece, *ibid.*
Actions naturelles, *ibid.*
Il ſe paſſe une infinité de choſes dans l'Homme qui ne dépendent nullement de ſon Ame, 132.
Pourquoi un Enfant crie & pleure quand il reſſent de la douleur, 134.
Méchaniſme de l'action d'un Enfant qui tette étant ſorti du ſein de ſa mere, 137.
Ce que c'eſt proprement que l'Ame d'une Bête, 139.
Du Méchaniſme admirable que les Abeilles employent pour la conſtruction de leurs rayons, 141.
Il n'eſt pas poſſible que ces inſectes ayent connoiſſance de ce qu'ils font, 145.

ARTICLE XII.

Des actions artificielles, 148.

Ce que c'eſt qu'actions d'habitude, 150.
Les actions d'habitude ſe font par pure machine, *ibid.*

ARTICLE XIII.

Des Actions violentes, 154.

ARTICLE XIV.

Où l'on fait voir qu'il eſt bien plus difficile d'expliquer les actions des Bêtes en ſup-

pesant qu'elles ont une Ame, que dans le système contraire, 163.

Pourquoi un Homme fuit la pointe d'une aiguille & le feu qu'on approche de lui, 165.

Il n'est pas facile de concevoir comment l'Ame ressent du plaisir ou de la peine selon les différentes dispositions du Corps auquel elle est unie, 167.

ARTICLE XV.

Où l'on explique pourquoi l'Ame à l'occasion de certains mouvemens qui se passent dans le Corps ressent de la joie ou de la tristesse, 173.

Il n'y a point d'autre raison de l'union du Corps & de l'Ame que la volonté de Dieu, *ibid.*

Dieu a engagé l'Ame par ses propres intérêts à veiller à la conservation du Corps auquel elle est unie, 176.

Dans les actions naturelles l'Ame ne ressent de plaisir qu'autant que ces actions sont conformes aux dispositions du Corps, 177.

ARTICLE XVI.

Où l'on fait voir le rapport & la différence qu'il y a entre l'Homme & la Bête dans les actions qui leur sont communes : que dans l'Homme la connoissance que l'Ame a de ces actions n'en sçauroit être la cause, 183.

De la crainte, 184.

Pourquoi la Brebis fuit le Loup, 189.

L'Ame ne sçauroit produire de mouvemens dans le Corps sans le secours des

Eſprits animaux & des nerfs, 191.
Il y a beaucoup plus de difficultés dans le ſiſtême des Philoſophes qui donnent des Ames aux Bêtes que dans celui des Automates, 192.
Il n'y a point de créature dans le monde en qui la bonté & la ſageſſe infinie du Créateur ne paroiſſe, 195.
C'eſt en étudiant les Créatures que l'on peut parvenir à la connoiſſance du Créateur, 198.

ARTICLE XVII.

Où l'on répond à quelques objections, en expliquant quelques actions des plus connues & des plus contraires en apparence au ſiſtême des Automates, 200.

Pourquoi un Chien careſſe ſon Maître & mord un Etranger, 201.
L'on a vû des Chiens careſſer le portrait de leur maîtreſſe qui étoit morte il y avoit longtems, 205.
Pourquoi un Chien crie quand on le frappe, 206.
L'Homme ne crie point parce qu'il reſſent de la douleur, c'eſt-à-dire, que la douleur n'eſt pas la cauſe de ſes cris & de ſes pleurs, 208.
On dit qu'une machine n'engendre point. Réponſe à cette objection, 210.
Pourquoi les Bêtes ont un ſi grand ſoin de leurs petits, 212.
On tueroit plûtôt un Aſne que de le faire avancer dans un précipice, 213.
Un Coq appercevant un Oiſeau de proye, pouſſe

pouſſe un cris qui fait que toute la volaille ſe diſperſe de côté & d'autre, 214.
Réponſe à une objection de M. de V. 216.

ARTICLE XVIII.

Où l'on répond à un fameux argument que quelques Philoſophes modernes regardent comme une démonſtration qui détruit entierement le ſiſtême des Automates. 219.

Dieu peut faire des machines qui imiteroient parfaitement les Hommes, 223.
Nous n'avons de connoiſſances de toutes les choſes qui exiſtent dans l'Univers qu'autant que ces choſes ſont de certaines impreſſions ſur nos organes, 225.
Si les Bêtes ont une Ame capable de connoître, elles poſſedent par infuſion la Phyſique, la Médecine, & les Mathématiques, 228.
Si les Eſprits créés n'ont point des connoiſſances égales, cette différence ne vient point de leur nature, mais de la volonté du Créateur. 233.

ARTICLE XIX.

Du Méchaniſme de l'Univers. Concluſion de cet Ouvrage. 253.

Il peut ſe produire dans la nature des mouvemens modifiés différemment à l'infini, 254.

Fin de la Table.

Fautes à corriger.

Page 21. *ligne* 23. que Dieu m'ait donné, *liſez* donnée. pag. 142. *lig.* 22. ſeptagones, *liſez* heptagones. Pag. 168. *lig.* 22. on n'en peut naturellement douter. *liſez* on n'en peut nullement douter. Pag. 193. *lig.* 12. qu'il eut les ſiennes par infuſion *liſez* les ſciences. Pag. 195. *lig.* 20. épic, *liſez* épy. Pag. 196. *lig.* 9. de la ſageſſe, *liſez* de ſa ſageſſe. Pag. 235. *lig.* 4 ces lumieres, *liſez* ſes lumieres. Page 140. *lig* 3 le muſcle, *liſez* les muſcles. Page 208. *lig.* 24. là l'effet y devroit être auſſi. *liſez* là l'effet devroit être auſſi. Page 220. *lig.* 1. par la ſuite des diſpoſitions, *liſez* par la ſeule diſpoſition. Page 248. *lig.* 17. d'une détermination, *liſez* de cette détermination.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Manuſcrit intitulé : *Traité de l'Ame des Bêtes, avec des Réflexions Phyſiques & Morales*, & je n'y ai rien trouvé qui doive en empêcher l'impreſſion. Fait à Paris, ce vingt-neuf Novembre mil ſept cent trente-ſix.

Signé, BANIER.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amez & féaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs-Sénéchaux leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé

PIERRE-GILLES LE MERCIER, Imprimeur-Libraire à Paris, Nous ayant fait ſupplier de lui accorder nos Lettres de permiſſion pour l'impreſſion d'un Manuſcrit qui a pour titre : *Traité de l'Ame des Bêtes avec des Réflexions Phyſiques & Morales*, offrant pour cet effet de l'imprimer ou faire imprimer en bon Papier & beaux Caracteres, ſuivant la feuille imprimée & attachée pour modéle ſous le contre-ſcel des Préſentes : Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, d'imprimer ou faire imprimer ledit Livre ci-deſſus ſpécifié, conjointement ou ſéparement, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de trois années conſécutives, à compter du jour de la datte deſdites Préſentes : Faiſons défenſes à tous Imprimeurs-Libraires & autres perſonnes, de quelque qualité & conditions qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéïſſance ; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs-Libraires de Paris, dans trois mois de la datte d'icelle. Que l'impreſſion de ce Livre ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, & que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril mil ſept cent vingt-cinq ; & qu'avant que de l'expoſer en vente, le Manuſcrit ou Imprimé qui aura ſervi de Copie à l'Impreſſion dudit Livre, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Dagueſſeau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres ; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque Publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier le Sieur Dagueſſeau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Préſentes ; Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Expoſant ou ſes ayans cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie deſdites Préſentes,

qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, foi ſoit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraire: CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris le cinquiéme jour d'Avril, l'an de grace mil ſept cent trente-ſept, & de notre Regne le vingt-deuxiéme. Par le ROI en ſon Conſeil.

Signé, SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre neuf de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires-Imprimeurs de Paris, N°. 440. Fol. 401. *conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du* 28. *Février* 1723. *A Paris, le* 9 *Avril* 1737.

Signé, G. MARTIN, *Syndic*.